

Clotilde

Margarida Aroles

Clotilde

Petits soucis et grandes joies
d'une femme ordinaire

Roman

Éditions Le Manuscrit

© Éditions Le Manuscrit, 2007
www.manuscrit.com

ISBN : 2-7481-9398-9 (livre imprimé)
ISBN 13 : 9782748193985 (livre imprimé)
ISBN : 2-7481-9399-7 (livre numérique)
ISBN 13 : 9782748193992 (livre numérique)

Aux femmes catalanes.

Eugène pousse la porte d'entrée, vaguement inquiet que les volets de la petite maison soient encore clos alors que le soleil commence à se lever sur la mer. A l'intérieur, le silence règne. D'habitude, Medhi l'attend dans la cuisine devant un bol de café chaud, mais aujourd'hui la cuisine est vide, la cafetière aussi. L'affolement commence à gagner Eugène, qui sent son cœur s'accélérer.

– Medhi !... MEDHI ?... Où TU ES ?

Il se précipite vers la chambre, hésite brièvement avant de tourner la poignée.

– Medhi ?... Tu es là ?

Sa main, aussi tremblante que celle d'un vieillard, actionne l'interrupteur. Medhi est là, dans son lit et semble dormir paisiblement. Tétanisé sur pied, Eugène est incapable d'analyser la situation. Son subconscient envisage le pire, mais la transmission avec le conscient est momentanément interrompue.

Le vieil arabe est comme un membre de sa famille. Medhi l'a fait sauter sur ses genoux quand il était enfant et aujourd'hui lui seul peut, par la magie de la mémoire, ramener à la surface des époques englouties. Celle d'avant la

naissance d'Eugène, celle de la jeunesse de son père, de sa mère, celle aussi de ses premiers pas en ce monde.

Medhi est arrivé au village il y a si longtemps que personne, sinon les plus âgés, ne se souvient qu'il est né ailleurs, dans un autre pays de l'autre côté de la mer. La majeure partie de sa vie, la seule que ce Juste accepte d'évoquer s'est écoulée ici, au rythme paisible de ce coin de Catalogne qu'il a fait sien.

Malgré ses quarante ans bien sonnés et sa stature d'ancien pilier de rugby, Eugène se sent plus vulnérable qu'un bébé. Plusieurs minutes de parfaite immobilité, l'aident à puiser au fond de ses tripes le courage d'approcher du lit. Légèrement penché au-dessus du corps il guette un souffle sans le percevoir, et n'ose pas toucher la figure parcheminée pour en vérifier la température.

Désemparé, il se relève, jette un œil hagard autour de lui. Sur la table de nuit, le dentier de Medhi trempe dans un bol posé près du réveil et du téléphone. Eugène fixe la prothèse d'un air stupide, le cerveau toujours anesthésié par la frayeur. Brusquement, le téléphone prend toute la place dans son champ visuel. Cela suffit à réactiver des neurones en état de choc et conduire Eugène à faire ce qui se doit en pareille situation. D'abord appeler le médecin

Clotilde

puis aller tambouriner furieusement à la porte des voisins.

L'heure est matinale. Au premier étage un volet s'ouvre en grinçant, et le visage ensommeillé d'une femme apparaît dans l'entrebâillement.

Eugène l'interpelle, la voix altérée par l'émotion.

– CLOTILDE !... Dépêche-toi de descendre, je crois qu'un malheur est arrivé à notre Medhi !

La nouvelle réveille instantanément Clotilde, qui ne se soucie plus de son apparence ni de l'air glacé de ce petit matin de décembre. Elle se penche en rabattant bruyamment le volet contre le mur.

– Mais ce n'est pas possible ! Je suis allée le voir hier soir pour lui porter un plat d'ollada* et c'était un plaisir de le voir manger !

Une pulsion meurtrière tord les entrailles d'Eugène.

– Au lieu de faire le géranium à la fenêtre tu ferais mieux de descendre... il est tout seul.

Un bref sanglot ponctue ces derniers mots et vaut mille discours. Clotilde disparaît tandis que Gaston, son époux, prend sa place dans l'encadrement de la fenêtre. Gaston affiche une mine soucieuse et des yeux tuméfiés de sommeil.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Clotilde

Eugène s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge.

– C'est Medhi... il n'est pas bien.

Eugène n'a pas le courage de prononcer des mots comme « mort », « décédé ». Il ne veut pas être celui qui, par l'intermédiaire de paroles terriblement ordinaires, arrachera le vieil ami au monde des vivants.

Mais Gaston, d'un naturel par ailleurs fort doux et accommodant, n'a qu'une notion très frustrée de ce sentiment délicat communément appelé « tact ». Cette lacune malencontreuse, conjuguée à l'action pernicieuse d'un demi-sommeil, suffit pour qu'il demande innocemment si Medhi était mort. L'apparition de Clotilde, emmitouflée dans un châle vert pétard, jeté sur une robe de chambre imprimée de grandes fleurs multicolores, sauve Gaston des foudres d'Eugène que le chagrin rend agressif.

Clotilde pose une main grassouillette sur la joue parcheminée. Eugène admire son aisance et ce don naturel des femmes à faire face, sereinement, aux moments les plus angoissants de l'existence comme, par exemple, celui de la mort.

Clotilde se redresse, exhale un soupir affligé et, mains pieusement croisées sur son opulente

Clotilde

poitrine, annonce que le corps est encore chaud.

– C'est bien simple, on dirait qu'il dort, le pauvre !

Puis elle se tourne vers un Eugène anéanti de chagrin.

– Tu as appelé le docteur au moins ?

L'énervement revigore le vigneron, qui hausse violemment les épaules. Bien sûr qu'il a appelé le docteur ! C'est la première chose qu'il a fait avant de venir la chercher !

Clotilde hoche gravement du chef, reste quelques instants à méditer devant le lit avant de sursauter violemment, saisir le bras d'Eugène en hurlant :

– Et le croque-mort ? Il faut l'appeler, il faut préparer le corps avant que les gens viennent faire visite !

Eugène sursaute comme sous le coup d'une décharge électrique. Dieu sait pourtant qu'il est habitué à cette manie de Clotilde de se mettre à hurler à tort et à travers, mais aujourd'hui le chagrin le rend vulnérable. Exaspéré, il réplique d'un ton rogue qu'il n'y a pas le feu, Medhi ne va pas s'envoler !

Clotilde se met alors à verser des larmes aussi subites qu'abondantes, fouille dans la poche de sa robe de chambre bariolée de laquelle elle extirpe un mouchoir immense, se mouche

Clotilde

dedans avec un bruit de clairon et balbutie entre deux sanglots :

– Tu as raison, on téléphonera quand le docteur sera venu.

L'extrême jeunesse du médecin ne l'empêche pas d'afficher l'assurance de ceux dont le savoir, ratifié par un diplôme en bonne et due forme, ne peut être mis en doute par quiconque.

– Que s'est-il passé ?

Clotilde se tourne vers Eugène qui, pétrifié par l'émotion, répond qu'il n'en sait rien.

– Je suis venu, comme chaque matin. Medhi a l'habitude de me préparer le café et si le temps lui va bien, il m'accompagne à la vigne, sinon, il reste à la maison ou alors il va au jardin. Ce matin les fenêtres étaient fermées... tout de suite j'ai eu peur ! Après, je l'ai trouvé... on aurait dit qu'il dormait... ça m'a fichu un sacré coup ! Il n'était plus tout jeune, mais quand même... si vite !

Eugène ravale péniblement ses larmes, jaloux de Clotilde qui ressemble à la fontaine de Trévisé et couine comme un chiot.

C'est au moment le plus gravissime, celui du constat de décès, que Gaston choisit de faire son entrée. L'œil noyé et furibond de sa tendre moitié lui intime de ne plus bouger ni respirer jusqu'à nouvel ordre.

Clotilde

L'auscultation de l'homme de l'art est brève, le verdict sans appel.

– Je ne peux pas constater le décès de ce monsieur, pour la simple raison qu'il n'est pas mort. Et non seulement il n'est pas mort, mais il se porte comme un charme !

L'incroyable diagnostic est annoncé d'une voix cinglante. Manifestement, le médecin n'est pas content du tout d'avoir été arraché de son lit douillet aux aurores, pour un constat de bonne santé.

Clotilde reste bouche ouverte sur un sanglot en suspens, Eugène fixe le médecin avec des yeux ahuris et Gaston se demande à quel moment il a perdu le fil de la conversation.

Eugène est le premier à recouvrer ses esprits.

– Comment ça il n'est pas mort ? Il y a une heure qu'on parle, qu'on lui tourne autour, qu'on le tripote sous toutes les coutures sans qu'il dise ouf, et vous venez nous dire qu'il n'est pas mort et qu'il se porte comme un charme ?... Vous êtes sûr que vous êtes docteur ?

Le médecin se dresse sous l'insulte, tel un jeune coq sur ses ergots.

– Figurez-vous que je connais mon métier ! Si je vous dis que ce monsieur dort, c'est qu'il dort ! Il a certainement pris un somnifère, dès que l'effet de la pharmacopée s'estompera il se réveillera, frais et dispos. Inutile de me

Clotilde

téléphoner pour m'annoncer la bonne nouvelle ! Vous me devez 25 euros.

Le praticien s'installe sans façon sur le lit pour rédiger la feuille de la Sécu. Bouleversé par le stress, Eugène éprouve l'envie irrésistible de faire ravalé sa morgue au jeune présomptueux par une gifle magistrale. Mais il se contente d'une attaque verbale.

– Ca fait 25 euros, d'accord ! Medhi n'est pas mort, tant mieux ! Vous savez tout mieux que tout le monde, c'est vous qui le dites ! Moi, ce que je dis, c'est que ce n'est pas possible que Medhi ait pris un somnifère, POUR LA BONNE RAISON QU'IL NE SAIT MÊME PAS CE QUE C'EST!!!

Le médecin achève de remplir la feuille de maladie comme s'il était seul, ou sourd, rebouche son stylo d'un geste précis, se lève, et tend la feuille à Eugène qui la prend par réflexe.

– Votre ami dort, il est en parfaite santé, et son sommeil est artificiel, c'est tout ce que je peux dire.

Eugène va répliquer vertement, quand le changement de tonalité des sanglots de Clotilde détourne son attention. N'ayant pas l'oreille musicale, Gaston ne s'inquiète que de l'incompréhensible crise de désespoir de sa femme. Il enlace tendrement les épaules grassouillettes de sa tendre moitié et la console d'une voix douce. Medhi est vivant, en bonne

Clotilde

santé, pourquoi pleurer ! ? Clotilde le repousse brutalement en s'écriant que le médecin a raison, Medhi a bel et bien pris un somnifère.

– c'est moi qui lui ai donné !

Le « Ha ! » satisfait du jeune patricien exaspère davantage Eugène, qui se défoule sur Clotilde.

– Tu as donné un somnifère à Medhi ? Mais tu es folle ! C'est le retour d'âge qui te monte au cerveau ou quoi ?

Clotilde fait front d'une voix aiguë et avec un débit si rapide que seul une oreille exercée peut comprendre ce qu'elle dit.

– Medhi n'arrêtait pas de me dire qu'il ne pouvait pas dormir, j'ai voulu l'aider ! J'en prends bien, moi, des somnifères, et ça ne m'a jamais empêché de me réveiller le matin !

Eugène a compris chaque mot et brandit un doigt accusateur sous le nez rougi de la coupable.

– MAIS TOI, TU ES UNE AUTRUCHE, TU DIGERES N'IMPORTE QUOI ! MAIS MEDHI !... MEDHI ! ? LE SEUL REMEDE QU'IL AVALE QUAND IL SE SENT PATRAQUE, C'EST UNE FRIGOULETTE ASSAISONNÉE D'UN QUART D'ASPIRINE ! ET TOI... TOI !!!... TU LUI COLLES UN SOMNIFERE DANS LE BUFFET ?...

Clotilde

Soudain, il se calme, mais ce calme rend plus effrayante encore sa fureur.

– Tu sais ce que tu es ? Une criminelle ! Oui madame, une cri-mi-nelle !

Imperturbable, le médecin réclame ses honoraires. Eugène toise Clotilde avant de s'en aller chercher l'argent dans le coffre-fort particulier de Medhi, une boîte à biscuits posée sur le buffet en formica de la cuisine. Peu après il rejoint Clotilde et Gaston au chevet de Médhi.

– Bon ! Hé bè, maintenant, il n'y a plus qu'à attendre qu'il se réveille.

Clotilde continue de sangloter dans son mouchoir, mais les formalités avec le médecin ont eu raison de la colère d'Eugène.

– Toi, l' « assassine », va nous préparer un bon café au lieu de pleurer comme une madeleine !

Le soir venu Medhi dort toujours. Il s'est levé comme un somnambule au milieu de l'après-midi pour aller aux toilettes, a réclamé d'une voix pâteuse un bol de café au lait avec du pain trempé, et s'est recouché après avoir englouti en somnolant ce repas frugal, préparé avec un soin fébrile par Clotilde.

Tard dans la nuit, Medhi renouvelle le même manège. Clotilde et Gaston ont depuis longtemps regagné leurs pénates, sur ordre d'Eugène qui est resté seul à veiller le vieil

homme. Toutefois, Clotilde n'a accepté de s'en aller qu'après avoir préparé une pleine casserole de mixture. Eugène l'a regardé faire en ravalant les réflexions douteuses que lui inspiraient autant de sollicitude. Il n'est pas homme à s'acharner sur un adversaire à terre, et les traits ravagés de l'amie dénonçaient qu'elle était encore sous le choc. Eugène se rattrapera plus tard.

Entre deux cuillerées de pain trempé Médhi, qui commence à émerger de ses brumes pharmaceutiques, fixe Eugène d'un air étonné.

– Quelle heure il est ?

Ce commencement de dialogue comble d'aise le vigneron, qui répond avec la sollicitude gentiment niaise réservée aux enfants ou au gâteux. Il est deux heures du matin.

Médhi fronce les sourcils, cuillère en suspens au-dessus du bol.

– Et qu'est-ce que tu fais chez moi à deux heures du matin ?

Eugène l'invite à finir sa soupe.

– Je t'expliquerai demain. Pour le moment va dormir. Tu as l'œil aussi frais qu'un poisson de l'océan qui a trop voyagé !

Médhi s'étonne, en balbutiant avec des airs d'enfance, d'avoir tellement sommeil. Eugène le rassure d'un ton paternel.

Clotilde

– A deux heures du matin c’est normal ! Allez Homme, va au lit. Demain, on parlera de tout ça.

Après avoir aidé le vieil ami à se recoucher, Eugène s’installe dans l’unique siège à peu près confortable de la petite maison, un fauteuil défoncé qui trône au milieu de la salle à manger, face à la télévision.

Une bonne odeur de café frais chatouille ses narines. Eugène ouvre un œil. Son corps est ankylosé, sa nuque bloquée et son pied droit inerte. Il se dresse en geignant, reste assis le temps que le sang vienne à bout des fourmis qui grignotent sa jambe, se masse le cou puis se lève, s’étire et rejoint Medhi à la cuisine.

Le bol rempli de café frais l’attend sur la table, avec le pain de la veille que le vieil homme grille en tranche pour lui redonner le goût du frais, le beurre, la confiture. Tout est redevenu normal. Le soulagement noue la gorge d’Eugène qui toussote pour éclaircir sa voix enrouée par l’émotion.

– Toi, la prochaine fois que cette folle de Clotilde voudra te soigner tes soi-disant insomnies, tu me feras le plaisir de dire non !... Tu m’as fait une de ces peurs !

L’aveu lui coupe les jambes et l’oblige à s’asseoir. Médhi beurre une tartine dorée et la lui offre en exigeant des explications. Eugène

Clotilde

ne se fait pas prier et se lance dans un compte-rendu minutieux, voire tatillon, des évènements qui ont émaillé les dernières vingt-quatre heures. Il insiste lourdement sur les épreuves qu'il a dû traverser.

– Je t'ai cru mort, tu comprends ? Et Clotilde aussi elle t'a cru mort ! Elle m'a même demandé d'appeler le croque-mort !

En évoquant ces moments tragiques, la fureur cogne ses tempes avec la violence d'une tempête marine.

– Celle-là, quand elle m'a dit d'appeler le croque-mort, elle ne s'est pas flattée que c'est elle qui t'avait tué ! Je savais qu'elle était folle, mais pas à ce point ! ELLE EST FOLLE !... ET DANGEREUSE !

Medhi secoue la tête en soufflant bruyamment, joues gonflées comme deux petits ballons.

– Eugèèèène ! Il faut toujours que tu exagères c'est plus fort que toi ! La Clotilde elle a voulu me rendre service, voilà tout !

Eugène n'est pas d'humeur à supporter tant de mansuétude. Au contraire, le flegme du vieil ami ajoute un douloureux sentiment d'injustice à sa colère.

– Parce que toi tu trouves que d'empoisonner les gens c'est leur rendre service ?... Belle mentalité !

Clotilde

Medhi hausse les épaules, subit avec stoïcisme une nouvelle attaque d'un Eugène mal remis de ses émotions.

– Qu'est-ce qui t'a piqué de lui dire que tu ne peux pas dormir ? Tu te couches comme les poules, tu fais la sieste tous les jours, sans parler les heures que tu passes à roupiller devant la télé ? ! Dors moins dans la journée et tu dormiras mieux la nuit !

Eugène a raison, Medhi le sait, mais il insiste avec une mauvaise foi plaintive.

– Je n'arrive plus à dormir comme avant, d'une seule traite... c'est agaçant !

Eugène bondit de sa chaise en écumant de rage.

– Figure-toi que de te trouver mort dans ton lit c'est encore plus agaçant !

Grâce à Clotilde qui, pour soulager sa conscience, a confessé sa faute auprès de quelques amies rencontrées à la supérette, tout le village a rapidement été informé de la mésaventure de Medhi. Quelques ratés dans la courroie de transmission ont fait croire à certains que le vieil homme était bel et bien mort.

L'après-midi de ce même jour Médhi, ses esprits définitivement recouverts, regarde tranquillement une série policière à la télé. Le temps est maussade et froid, le vieil homme

savoure le plaisir d'être bien au chaud dedans alors qu'il gèle dehors. Eugène est retourné chez lui et dort comme un bébé, affalé tout habillé sur le lit.

Un grattement discret à la porte avertit Médhi d'une visite. Il se lève en ronchonnant, ouvre, et se trouve nez à nez avec trois jeunes femmes de son âge. Enveloppées de manteaux, écharpes et coiffées de bonnets de laine, les trois vieilles le regardent comme si elles voyaient un fantôme. Médhi connaît chacune depuis des lustres, et leur demande d'un ton agacé ce qu'elles font dehors avec un temps pareil.

– Vous voulez attraper la maladie ou quoi ?

L'une d'elles, Georgette, répond d'une voix étouffée par l'épaisseur des lainages superposés sur son nez et sa bouche, qu'on leur a annoncé qu'il était mort.

– On est venu te faire visite !

Médhi ouvre la porte en grand et invite obséquieusement les trois amies à entrer. Elles obéissent sans se faire prier et suivent Médhi qui, digne et raide, les précède jusqu'à la cuisine. Un poulet prêt à cuire attend dans un plat que le four soit à la bonne température. Médhi désigne le volatile d'un geste solennel.

– Le seul mort qu'il y a dans cette maison, c'est ce poulet ! Si vous voulez le veiller ne vous

gênez pas, mais faites vite parce que dans dix minutes il passe au four.

Mortifiée, Georgette se confond en plates excuses ponctuées des glapissements désolés de ses deux compagnes.

Les trois vieilles s'en retournent enfin, confuses et furieuses.

– Tu sais Medhi, on va le dire à tout le monde que tu n'es pas mort, ne te fais pas de souci, va !

Une fois seul, et bien que l'heure de l'apéritif soit encore loin, Medhi juge l'incident assez traumatisant pour s'octroyer un bon pastis.

Jadis, parce qu'il était leur ouvrier et que ce titre le différenciait du simple journalier, Medhi avait table ouverte chez les parents d'Eugène. Cette promotion lui octroyait, entre autres avantages, celui non négligeable d'être logé gratis dans une maisonnette au confort rustique mais honorable. Medhi n'a jamais cessé d'occuper cette maison alors qu'il aurait dû, selon les us et coutumes en vigueur, libérer les lieux lors de son départ à la retraite. Mais à cette époque les parents d'Eugène étaient morts, et Eugène n'avait besoin de personne pour l'aider à travailler ses vignes. L'idée, somme toute logique, d'inviter Medhi à lui payer un loyer ou à vider les lieux n'effleura jamais son esprit.

Clotilde

La vie des deux hommes s'écoule paisible, au rythme des saisons. Les imprévus capables de troubler la quiétude des jours sont rares et viennent pour la plupart de l'impétueuse Clotilde. Amie d'Eugène depuis le berceau, Clotilde est une quadragénaire boulotte, hyperactive, généreuse et excessive dans ses joies comme dans ses chagrins. Sa maison sépare celle d'Eugène et de Médhi, grâce à cette promiscuité rien de ce qui se passe chez les deux hommes n'échappe à sa vigilance.

Les parents d'Eugène sont décédés à quelques jours d'intervalle du même mal imprévisible, l'infarctus. Aucun des deux ne se savait malade. Le père est mort en lisant le journal dans sa cuisine, la mère est tombée foudroyée chez le boulanger le lendemain de l'enterrement de son époux. Ces deux morts successives ont traumatisé le village et Clotilde plus que quiconque. Dès l'instant où elle apprit le décès de sa malheureuse voisine, Clotilde se jugea moralement responsable non seulement d'Eugène mais également de Médhi, dont la défunte s'occupait avec mansuétude. Les deux hommes se seraient bien passés du cadeau, mais Clotilde était persuadée que la solitude est une tragédie dont elle avait le devoir de protéger les deux amis. Voilà pourquoi depuis le décès de la mère d'Eugène, celui-ci et Médhi sont invités à chaque fête familiale, religieuse, ou nationale, à

Clotilde

la table de Clotilde. Ils y retrouvent Gaston bien sûr, mais aussi Marthe et Rémy, leurs grands enfants, sans oublier Thérèse, la mère de Gaston.

Marthe, lymphatique comme son père, a épousé un jeune viticulteur du village. Depuis son adolescence, sa mère versait régulièrement toutes les larmes de son corps en évoquant le mariage de sa fille chérie, et par voie de conséquence l'exil de la chair de sa chair vers un lointain ailleurs. Quand le cœur de Marthe chavira pour Antoine, villageois, vigneron et sédentaire congénital, Clotilde essuya ses larmes, soulagée de voir disparaître le spectre de la séparation. Aujourd'hui, ne craignant aucune contradiction, Clotilde reproche parfois à sa fille de n'avoir pas épousé un « homme instruit », avec lequel elle aurait pu avoir « une vie plus intéressante qu'ici ! ».

Rémy, le cadet héritier du nom, est étudiant en Droit à Montpellier, célibataire, bon vivant, il fait la fierté de ses parents qui n'en reviennent pas d'être les géniteurs d'un futur avocat.

Ce matin de Noël Eugène et Medhi, l'estomac encore barbouillé des agapes du réveillon chez Clotilde, sont à nouveau invités à partager le traditionnel repas de midi. Marthe les accueille en riant, son bébé dans les bras. La

maîtresse des lieux donne ses directives de la cuisine où elle officie, aidée de Thérèse.

– Installez-vous ! Gaston, prépare l'apéritif ! Marthe, va réveiller ton frère ! Ce n'est pas parce qu'il est rentré à six heures du matin qu'on va manger sans lui !

Medhi plonge dans un fauteuil et n'a pas le temps d'exhaler un soupir de satisfaction qu'il se retrouve le bébé dans les bras. Mais il adore les enfants et ne proteste pas devant cet abus de pouvoir, comme le ferait Eugène qui ne supporte pas de jouer les nourrices sèches. Le vigneron sirote benoîtement son pastis en compagnie de Gaston et Antoine, le mari de Marthe. La jeune femme a accompli sa mission et revient, flanquée de Rémy dont le teint de papier mâché déclenche les ricanements des hommes.

Eugène fait semblant de le plaindre, Gaston préfère se réfugier derrière un gloussement qui ne l'engage à rien, et Antoine en rajoute.

– Il faut croire que ce réveillon a été encore plus dur que celui de l'an dernier !

Rémy se sert un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait avant de s'écrier avec une emphase digne d'un ténor du barreau :

– Dur, ça on peut le dire ! Mais pas comme vous croyez. Nous avons frôlé la catastrophe !

Alléchés par cette entrée en matière prometteuse, les trois hommes s'installent

Clotilde

confortablement dans le divan. Rémy s'éclaircit la voix en ingurgitant un deuxième verre d'eau. Marthe libère Medhi de l'enfant et invite sa grand-mère et sa mère à les rejoindre.

Clotilde demande ce qui se passe. Marthe, l'enfant à cheval sur sa hanche, aide Thérèse à s'asseoir à table.

– Rémy dit que cette nuit il y a eu des histoires !

Clotilde s'installe aussi en lorgnant son fils d'un œil soupçonneux.

– Qu'est-ce que vous avez fait encore ?

Debout face à un auditoire suspendu à ses lèvres, Rémy la rassure.

– Rien de mal maman, rassure-toi !

Puis il raconte comment, après avoir abondamment arrosé la naissance de l'Enfant Dieu, l'un de ses amis a trouvé judicieux et divertissant d'aller rendre visite à Pouf. Ce Pouf, dont l'origine du surnom est un mystère, appartient à cette catégorie d'individus victimes d'une erreur de programmation de Dame Nature qui, après les avoir physiquement dotés des attributs de la virilité, les a affublés d'un « Moi » intérieur essentiellement féminin. Les villageois ont accepté la différence du brave garçon avec le même stoïcisme qui leur fait accepter les caprices du temps. Pouf est un des leurs, vigneron comme eux, et de surcroît naïf jusqu'à la sottise, ce qui désarme les plus

velléitaires. De son côté Pouf, homosexuel terrien enraciné dans son terroir, n'a jamais éprouvé ni complexes, ni états d'âme. Sa maison est en plein cœur du village, dans la rue marchande ce qui, déclare-il doctement, "*est bien commode pour les commissions !*". Au retour de la vigne il adore aller d'une boutique à l'autre, son panier au bras et sourire aux lèvres, papoter avec les commerçants. On peut dire de Pouf qu'il appartient au paysage local, au même titre que la Colonne du front de mer, les bancs de la grande place ou les platanes plusieurs fois centenaires qui bordent l'allée de la Promenade.

C'est à ce personnage atypique que Rémy et ses amis, fortement éméchés, décidèrent de faire une blague inoffensive afin de corser un réveillon trop banal. Le but de l'opération consistait à s'introduire chez Pouf et susurrer, en bas de la cage d'escalier, des « Pouuuffyyyyy ! » langoureux. Emoustillé par ces appels suggestifs, Pouf devait logiquement se précipiter et répondre de même, avidement penché sur la rampe de l'escalier. Ainsi devait se dérouler le scénario imaginé par la bande de joyeux drilles, certains tellement saouls qu'ils en avaient oublié jusqu'à leur nom de baptême.

Un vent glacial balayait le village. Les plus courageux avaient affronté la redoutable Tramontane pour assister à la messe de minuit, avant de se claquemurer chez eux pour

réveillonner en famille. Les décorations lumineuses, installées à grands frais par la municipalité, résistaient plutôt mal que bien aux bourrasques. Étoiles et sapins lumineux, dont la plupart des ampoules avaient rendu l'âme dès les premiers assauts de la tempête, semblaient l'œuvre d'artistes fous en mal d'inspiration. Les ruelles étaient désertes, sinistres. Rémy et ses amis, engourdis par le froid mais pas dessoulés pour autant, s'accrochaient les uns aux autres comme des moules à leur rocher. La violence du vent menaçait un équilibre déjà fort mis à mal par l'absorption de mélanges alcoolisés à l'extrême. Devant la maison de Pouf, Rémy se vit confier la difficile mission d'ouvrir la porte d'entrée sans réveiller les voisins. Précaution parfaitement inutile, car les mugissements du vent auraient recouvert le fracas de plusieurs tirs de mortier, mais les jeune gens obéissaient scrupuleusement au plan établi et ne se laissaient influencer par aucune interférence, météorologique ou autre. Malheureusement, aucun d'eux ne s'aperçut que l'entrée dans laquelle ils s'engouffraient n'était pas celle du brave Pouf, mais celle d'Adolphe Dufour, dit « Stratège ». C'est à sa passion obsessionnelle pour l'armée en général, et à la stratégie militaire en particulier, que le bonhomme doit son surnom.

Stratège, officier de carrière installé au village depuis sa retraite, est considéré par l'ensemble des villageois comme un fou qui, sans être dangereux, mérite d'être traité avec un minimum de précautions. Il se joint parfois au cercle des « piliers du front de mer », qui subissent sans broncher de délirants exposés militaires sur la meilleure tactique à adopter en cas d'attaque surprise. Les vigneron/marins opinent du chef sans piper mot, sachant que la journée du colonel étant minutée à la seconde près, l'épreuve ne dure jamais bien longtemps. Le chronomètre compte parmi les nombreuses manies de Stratège, qui s'impose une discipline spartiate en toute chose. Selon lui le gaspillage, fusse celui du temps, est le commencement de la fin, le début du chaos. Madame la colonelle s'est réfugiée dans un gâtisme évanescent qui l'aide à subir, sans trop pâtir, les lubies maniaques de son époux. Parmi la multitude des marottes de ce dernier, il en est une plus inquiétante que les autres. C'est sa passion malade pour les armes à feu. Les chasseurs le craignent comme la peste, car il a la déplorable habitude de se mettre à tirer dans tous les sens au moindre frémissement, réel mais la plupart du temps imaginaire, d'un fourré. Si ce fâcheux réflexe n'a jamais endeuillé le village, c'est que les hommes ont su anticiper un drame éventuel. A chaque battue de sanglier, deux volontaires

restent avec le colonel et ne le lâchent pas d'une semelle. La satisfaction de sauver des vies humaines contrebalance chez ces deux-là la frustration d'une chasse gâchée.

C'est dans la demeure de cet adepte fanatique de l'ordre et de la rigueur que Rémy et ses amis, trompés par l'obscurité et les méfaits de la boisson, se sont fourvoyés en cette nuit de Noël. Les roucoulandes destinées à Pouf éveillèrent le colonel et madame, couchés dès le retour de la messe de minuit dont la célébration nocturne perturbe, une fois l'an, la rigidité horaire de leur existence. Stratège ne perdit pas de précieuses secondes en conjectures inutiles, et bondit hors de son lit avec la même détermination que jadis, aux heures sombres de l'Indochine et de l'Algérie. Tandis que la colonelle invoquait la protection de la cohorte céleste, Stratège se saisissait du fusil suspendu au manteau de la cheminée, ouvrait la porte du palier et chargeait en hurlant.

L'escalier était étroit et tortueux. Le premier tir pulvérisa un magnifique asparagus qui ornait la première des deux marches d'angle. Bienheureux angles, qui sauvèrent la vie des jeunes gens sans qu'aucun ne réalise immédiatement que la plaisanterie, certes douteuse mais innocente, tournait au cauchemar.

A la seconde détonation, qui eut raison d'une jarre style antique, Rémy réalisa avant les autres dans quel guêpier ils s'étaient fourrés.

– ON EST CHEZ STRATEGE !
FICHONS LE CAMP ! FICHONS LE
CAMP !

La panique réussit là où le vent et le froid avaient échoué, débarrasser les jeunes cerveaux des vapeurs éthyliques. L'exiguïté des lieux n'empêcha pas un repli immédiat, exécuté avec un brio et une économie de gestes que n'aurait désavoué aucun chef de commando. La troisième et dernière décharge déchiqueta une broderie au canevas hideuse, fruit du patient labeur de la colonelle qui en était fière au point de l'avoir fait encadrer.

Rémy ne sait toujours pas lequel eut le réflexe d'ouvrir la porte d'entrée du paisible Pouf. Il se souvient simplement l'avoir rabattue, juste avant que le colonel ne surgisse, en pyjama dans le froid glacial, arme au poing et brillant comme un goret contre ces « hippies ! », ces « puuu'nks ! », ces « drogués tout juste bons pour le peloton d'exécution ! ».

Après plusieurs rotations autour du pâté de maisons Stratège se résolut enfin, déçu et fulminant, à abandonner les poursuites.

Toujours à l'abri dans le hall d'entrée de Pouf, Rémy et ses amis se remettaient

péniblement de leurs frayeurs quand une voix familière résonna à l'étage.

– Qui c'est ?... Qu'il y a quelqu'un en bas ?

Rémy actionna la minuterie.

– C'est nous ! On peut monter ?

Pouf ne parut pas étonné outre mesure de cette visite tardive, même pour une nuit de réveillon. Les jeunes gens s'installèrent dans la salle à manger décorée comme une bonbonnière et, toujours sous le choc, avouèrent la vérité au brave Pouf. Celui-ci se contenta de lever les yeux au ciel en haussant les épaules d'un geste gracieux.

– Le Bon Dieu vous a punis ! C'est bien fait !

La sentence édictée bouche pincée et sourcil levé, Pouf leur servit un café serré, chaud et réconfortant comme l'amitié.

Rémy n'a pas le temps de s'attendrir sur la gentillesse de Pouf que sa mère, n'y tenant plus, l'interrompt sans ménagement malgré les « CHUT » impérieux d'Eugène.

– Il est bien brave ce pauvre Pouf ! Moi à sa place je vous aurais jeté dehors comme des malpropres que vous êtes ! Si ce n'est pas une honte de faire des idioties pareilles, une nuit de Noël par-dessus le marché !

Brusquement, Clotilde enchaîne sur la note la plus aiguë de son registre vocal.

Clotilde

– Et ce bandit de Stratège ! Ce tueur d'enfants ! Ce toqué ! Je vais aller le voir pas plus tard que tout de suite pour lui dire ce que je pense !

Sa déclaration de guerre, car c'est bien de cela qu'il s'agit, suit le crescendo de la terreur rétrospective qui lui tord les entrailles. Elle réalise en frémissant que sans un petit coup de pouce du destin, son fils unique, la chair de sa chair, son « petit », pourrait être mort à l'heure qu'il est.

– Ce n'est pas parce que le Stratège est bon pour le cabanon que ça lui donne le droit d'assassiner mon Nin !

Sous les yeux consternés de la petite assemblée Clotilde enfle un manteau sur son tablier, enveloppe d'un châle sa tête fraîchement permanentée, et troque ses pantoufles contre des bottes fourrées.

Gaston fait le mort, comme toujours quand sa femme se met dans un tel état. Marthe retient ses larmes, bouche appuyée sur la tête chauve de son bébé. Les cris de sa grand-mère, au lieu de l'effrayer, rassurent le nouveau-né qui dort comme un Jésus dans la tempête. De son côté, Rémy suit sa mère pas à pas et l'interroge pour savoir ce qu'elle veut faire, mais Clotilde n'écoute ni n'entend rien que sa juste colère. Prudent, Antoine imite son beau-père et se tient raide comme une statue. A ses côtés, Eugène

Clotilde

observe les allées et venues de Clotilde en s'efforçant au calme. Médhi est le seul à se régaler du spectacle.

Clotilde se dirige vers la porte d'entrée, prête à affronter la tempête de vent et de neige fondue qui fait rage au-dehors. Rémy la suit toujours sans oser l'arrêter par crainte de recevoir, malgré ses vingt-trois ans, une de ces gifles magistrales dont sa mère a le secret.

La voix de stentor d'Eugène fige Clotilde sur le palier et fait tinter la vaisselle des grands jours qui orne la table.

– TU AS FINI DE NOUS FAIRE TA FOLLE !

Le bébé, réveillé en sursaut par ces hurlements d'une qualité musicale inférieure à celle de sa pétulante mamy, manifeste son mécontentement par un grognement plaintif. Marthe le rassure en reniflant tandis que Clotilde, engoncée dans ses vêtements et toujours flanquée de Rémy, interdit vertement à Eugène de la traiter de folle.

– ... surtout devant les enfants !

Eugène avance vers elle en se frappant le front d'un geste éloquent.

– Espèce de grosse nouille, tu ne vois pas que si tu vas voir Stratège pour l'assommer, tu te feras peut-être un gros plaisir mais que tu signeras aussi le passeport d'entrée en prison de

Clotilde

ton fils ? Et là, tu peux dire adieu à sa carrière d'avocat !

Ebranlée par un aspect du problème qu'elle n'a pas eu le temps d'appréhender, Clotilde rejette par petits soupirs la goulée d'air emmagasinée pour répondre, dans un registre alto, au « *grosse nouille* » insultant d'Eugène.

– Et... et pourquoi on me le mettrait en prison à mon Rémy ? Qui c'est la victime, c'est lui ou c'est Stratège ?

L'éclat hargneux de sa voix calme le bébé qui, retrouvant les normes rassurantes de son univers, se rendort aussitôt.

Eugène répond en soupirant.

– Tu ne comprends pas que si tu vas voir ce toqué de Stratège, c'est avouer à tout le monde que Rémy faisait partie de la bande de « hippies » qui est entrée chez lui cette nuit. Tu peux être sûre que tueur d'enfant ou pas il ira porter plainte dès qu'il sera remis de ta visite... et alors, adieu Rémy ! Il ne te restera plus qu'à aller lui cueillir des oranges !

Clotilde trépigne.

– Écoute Eugène, si tu continues à m'énervé, je hurle, tu entends ? JE HURLE !

Eugène ricane.

– Un de ces jours tu devras m'expliquer ce que tu appelles hurler.

Brusquement accablée, Clotilde s'affale sur une chaise.

Clotilde

– Et voilà ! Voilà notre époque ! Un fou mitraille nos petits et nous, on n’a que le droit de se taire !

Son désarroi fait de la peine à Médhi qui se lève de son fauteuil, aidé dans cette opération délicate par Gaston dont la poussée discrète sur le derrière l’aide à ne pas retomber assis. Après avoir assuré son équilibre, le vieil homme rejoint Clotilde et pose une main sur son épaule en lui conseillant affectueusement de suivre, une fois n’est pas coutume, le conseil d’Eugène.

– Rémy n’a rien, pourquoi tu veux te mettre dans des histoires ?

Clotilde accepte, non sans amertume, de suivre la voie de la raison.

– Je sais ! Je sais !... Mais une arête pareille en travers de la gorge, je ne suis pas prête de l’avaler ! Quand je pense ce qui...

Elle préfère garder le silence plutôt que d’évoquer le dramatique dénouement qu’aurait pu avoir cette nuit de réveillon. Eugène l’arrache à ses sombres pensées en l’invitant à quitter châle et manteau.

– Enlève toutes ces pelures sinon tu vas fondre ! En plus je commence à avoir faim moi... pas vous ?

L’orage s’éloigne. Gaston et Antoine, brusquement ressuscités, avouent qu’eux aussi aimeraient bien passer à table.

Clotilde

Clotilde s'engouffre dans la cuisine et réapparaît, portant dans un fait-tout immense les restes de dinde cuisinés en ragoût.

– Vous m'en direz des nouvelles ! Il y a des champignons secs, des olives noires, des carottes, et à la place des pommes de terre j'ai mis des marrons.

Elle remplit les assiettes sagement tendues.

– Mangeons... on s'occupera de ce bandit de Stratège plus tard !

Le ton léger de la remarque n'en provoque pas moins ce silence bref qui, si l'on en croit le dicton populaire, signale le passage d'un ange. Clotilde ne s'avoue pas vaincue. Tôt ou tard elle se vengera du colonel qui a eu la malencontreuse idée d'agresser le fils de ses entrailles.

Le repas de Noël n'est qu'une courte trêve avant les hostilités.

Par une radieuse après-midi de mai, Eugène travaille dans sa cave à remettre en état quelques-uns des outils de la terre. La porte, ouverte à deux battants, laisse entrer à flot la lumineuse transparence de cette belle journée de printemps.

Assis sur un tonneau Médhi commente les dernières nouvelles, glanées ici et là au cours de la matinée.

– Il paraît que Stratège est malade.

Clotilde

Eugène demande, davantage par politesse que par intérêt véritable, de quoi souffre Stratège. Médis hausse les épaules d'un air désabusé.

– Je ne sais pas ! Mais je l'ai vu et c'est vrai qu'il n'a pas l'air bien, il est tout maigre ! Les gens disent que...

Le nom de Stratège étant devenu tabou en sa présence, l'arrivée de Clotilde coupe court à cette intéressante conversation.

– Alors Eugène, tu vas bien aujourd'hui ?

L'amabilité de l'amie met immédiatement Eugène sur la défensive. Il répond du bout des lèvres, tout en continuant d'aiguiser son ciseau à tailler.

– Je vais bien... et toi ?

Clotilde répond avec une légèreté de plus en plus suspecte.

– Oh ! Moi, ça va... avec ce beau temps ! On se régale hé ? Surtout à côté du temps qu'on a eu hier !

Plus que jamais sur le qui-vive Eugène marmonne un « *Mmm'ouais...* » rébarbatif tout en lorgnant vers Medhi Le vieil homme contemple Clotilde avec une curiosité qui confirme le vigneron dans ses craintes. Clotilde mijote bien quelque chose, mais quoi ? La prudence la plus élémentaire incite Eugène au silence.

Clotilde

Après avoir longuement disserté sur le beau temps grâce auquel sa lessive a séché en moins de deux heures, Clotilde exhale un petit soupir avant d'entrer dans le vif du sujet.

– Dis donc Eugène, qu'est-ce que tu dirais si je te demandais un service... un TRES, TRES grand service ?

Ce n'est pas dans les habitudes de Clotilde de formuler ce genre de demande. En général, les services, c'est elle qui les rend.

Impressionné et un peu ému Eugène baisse sa garde.

– Tu sais bien que tu peux me demander tout ce que tu veux ma Cardine * ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

La voix de Clotilde résonne du triomphalisme des conquérants.

– J'ai décidé de passer le permis de conduire ! Mais avant de m'inscrire à l'auto-école, ce serait bien si tu me donnais quelques leçons, histoire de me dégrossir, tu vois ce que je veux dire ?

Le monde jusqu'ici paisible d'Eugène chavire violemment. La menace d'une catastrophe imminente le laisse sans voix, stupide, et sans autre réaction que celle de fixer Clotilde d'un œil de merlan frit. Inconsciente du terrible choc psychologique qu'elle vient d'infliger à l'ami, Clotilde attend sa réponse, la figure plus épanouie qu'un tournesol. A l'évidence, elle ne

Clotilde

doute pas un instant recevoir une réponse positive.

Parce qu'il ne peut y avoir de temps mort et qu'Eugène tarde à retrouver ses esprits, Medhi prend le relais en demandant à Clotilde qui lui a mis dans la tête de passer son permis.

– Ce n'est pas Gaston, il ne sait pas conduire !

Clotilde minaude comme une petite fille.

– C'est Marthe ! Tu sais qu'elle a eu le permis le mois dernier, on a même fêté ça tu te rappelles ? Depuis qu'elle a une auto, elle n'arrête pas de me dire qu'elle se sent plus libre, plus indépendante, et que je devrais faire comme elle. Alors ce matin, je me suis dit : Pourquoi pas ? Après tout, je ne suis pas plus bête qu'une autre et je suis encore jeune ! C'est pas vrai ce que je dis Eugène ?

Bien que sa raison soit encore partiellement annihilée, un remarquable instinct de conservation souffle à Eugène une parade défensive certes, mais désastreuse.

– Bien sûr que tu es jeune ! Mais pour une femme, passer le permis à quarante-cinq ans, ça me semble quand même un peu juste, les réflex...

L'argument est pitoyable et maladroit. Clotilde réagit avec la douceur d'une chatte échaudée.

Clotilde

– Dis que je suis trop vieille tant que tu y es, espèce de gros malappris ! Tu les as bien, toi, quarante-cinq ans et ça ne t'empêche pas de conduire ? Mais tu vas me dire qu'un homme ce n'est pas pareil !

Accablé, déjà vaincu, Eugène précise qu'il a eu son permis de conduire à l'armée.

– Il y a vingt-cinq ans ! Voilà ce qui n'est pas pareil !

Bien que logique, l'argument conforte Clotilde dans sa révolte au lieu de l'apaiser.

– Parlons-en du service militaire, belle invention qui vous donne le permis à l'œil alors que nous, pauvres de nous, on est obligé de payer des cents et des mille à l'auto-école sans être sûre de le décrocher ! Regarde cette pauvre Francine, pendant quatre ans elle est allée à l'auto-école, QUATRE ANS ! et ces voleurs ne lui ont jamais donné. Finalement, son avare de mari n'a plus voulu payer et elle a été obligée d'arrêter, elle en pleure encore la pauvre !

Menaçante, Clotilde vient si près d'Eugène qu'il peut, différence de taille oblige, sentir la fraîcheur de son haleine sur la base du cou.

– Si on devait compter toutes les injustices que vous nous faites subir depuis l'époque des cavernes, même un ordinateur ne pourrait pas faire le total tellement il y en a ! Tous des égoïstes, des rapia*, des ESCLAVAGISTES !

Clotilde

Clotilde est une féministe convaincue et inflige régulièrement la longue litanie de ses récriminations à Gaston, Eugène et Medhi, sur lesquels elle règne pourtant en despote tout puissant. Sa fureur militante cloue sans exception tous les mâles au pilori, même les saints dont le nombre outrageusement supérieur à celui des saintes sur n'importe quel calendrier, est la démonstration irréfutable de la malhonnêteté de ces messieurs, fussent-ils auréolés.

Medhi et Eugène ne soufflant mot, Clotilde laisse de côté la cause des femmes en général, pour en revenir à la sienne en particulier.

– Si je comprends bien tu me refuses le service que je te demande ? Merci quand même et excuse-moi de t'avoir dérangé !

Eugène la retient avant qu'elle ne franchisse le seuil, drapée dans sa dignité.

– Où tu vas là ? Quel numéro tu nous fais encore ?

Clotilde renifle d'un air pincé.

– Je ne fais aucun numéro ! Je suis venue te demander un service que tu me refuses, je rentre chez moi et je te laisse tranquille, c'est tout !

Le vigneron soupire, excédé.

– Mais quand ? QUAND je t'ai dit que je refusais ? Tu te fais les questions et les réponses, comme toujours ! Tu veux apprendre

Clotilde

à conduire ? Je t'apprendrai à conduire... et que Dieu nous garde !

Clotilde ignore l'oraison désobligeante et saute au cou d'Eugène pour déposer deux baisers sonores sur ses joues mal rasées.

– On commence quand ? Tout de suite ? Medhi, tu viens avec nous ?

Les deux hommes réagissent avec un instinct de survie remarquable. Medhi argue une fatigue passagère due aux brutales variations atmosphériques, tandis qu'Eugène entend son double gagner un temps précieux grâce à une excuse dont la simplicité l'étonne.

– Calme-toi ! Avant de te mettre le volant entre les mains, je dois faire une bonne révision, histoire que la mécanique ne nous lâche pas en cours de route ! Tè ! Je vais m'y mettre tout de suite !

Clotilde est modérément déçue, et va même jusqu'à conseiller à Eugène, qui en reste tétanisé d'effroi, une vérification du système de freinage. Les intentions de Clotilde sont claires, c'est devant sa maison qu'elle veut débiter sa première leçon de conduite. Eugène frémit en visualisant la pente impressionnante qui relie leur quartier, situé dans la partie la plus haute et la plus ancienne du village, à celui du front de mer sagement allongé au bord des rives délicieusement plates de la Méditerranée. Avant d'arriver à ce havre de sécurité, il leur faudra

Clotilde

dévaler une rue étroite, encombrée de voitures en stationnement, suivre un tracé agrémenté de virages en épingle à cheveux, le tout en pleine agglomération. Eugène n'a plus besoin de se dédoubler pour prendre le contrôle de la situation.

– Si tu crois que je vais te laisser le volant là dehors n'y pense plus ! On ira dans un endroit bien tranquille où tu pourras apprendre à démarrer sans te prendre pour une fusée interplanétaire !

Medhi souligne en ricanant la vanité de l'image.

– Avec ton auto, je ne sais pas comment elle ferait la Clotilde pour faire la fusée ! Si elle arrive à avancer ce sera déjà bien !

Toujours installé sur le tonneau, jambes ballantes et mains appuyées aux genoux afin de soulager son dos douloureux, Medhi se régale des efforts désespérés d'Eugène pour échapper au pire. Celui-ci le foudroie d'un regard mauvais.

– Qu'est-ce qu'elle t'a fait mon auto, elle ne marche pas bien peut-être ?

Son vieux corps secoué d'un rire nerveux, Medhi tente une protestation de principe qui ulcère davantage le pauvre Eugène.

– Je n'ai jamais dit qu'elle ne marchait pas bien ton auto ! Elle marche bien, très bien... et

Clotilde

surtout on l'entend venir de tellement loin qu'elle n'a pas besoin de klaxon !

Impudique, Medhi s'esclaffe. Eugène se plante devant lui, sous l'œil indifférent de Clotilde qui rêve déjà de grands espaces.

– C'est drôle qu'elle te fasse rire mon auto, parce que tu ne t'es jamais fait prier pour monter dedans ?

Medhi s'excuse, promet de ne plus rire.

L'esprit embrumé par la menace des jours à venir, Eugène éprouve un sentiment de solitude absolue, aggravée par le comportement de Medhi, le vieux complice, qui l'abandonne à un moment si difficile. Heureusement, Medhi tient sa promesse. Non seulement il ne rit plus, mais paraît même un tantinet contrit. Cela suffit à remonter le moral d'Eugène qui reprend son travail là où l'arrivée de Clotilde l'a interrompu.

La rivière du village, qu'un simple orage transforme en torrent tumultueux, a la particularité d'être en maints endroits partiellement souterraine. Deux ou trois semaines sans pluie et son cours disparaît lentement, laissant le spectacle mélancolique d'un lit desséché aux pierres recouvertes d'une pellicule blanchâtre, signe palpable d'une pollution viticole énergiquement niée par les vigneronns.

Clotilde

C'est ce site inhabituel que choisit Eugène pour les premières armes de Clotilde au volant d'une automobile. « Son » automobile. Les villageois la connaissent car, outre les caractéristiques communes à ses consœurs, la deux-chevaux d'Eugène possède les siennes propres. Un moteur volage, certains jours franchement capricieux, des roues apparemment indépendantes les unes des autres et une multitude d'autres petits détails qui ont fait de ce véhicule une célébrité locale.

Eugène, homme convivial et chaleureux, perd avec son sens de l'humour son bon sens tout court dès qu'il aborde le chapitre de sa voiture. Il vante sa longévité en termes dithyrambiques et devient lyrique pour énumérer ses qualités. Hormis Medhi personne ne se hasarde à rire devant lui de l'évidente vétusté du bijou, ni à s'étonner des défis lancés à la loi des probabilités à chacun de ses démarrages.

Eugène n'a jamais toléré aucun autre nez que le sien dans le moteur de cette merveille ambulante, ni aucun autre contact sur les commandes que celui de ses mains et de ses pieds. Quand Clotilde s'installe au volant, son cœur se contracte jusqu'à la souffrance. Clotilde ne saura jamais qu'il ne pouvait lui offrir plus grande preuve d'amitié que celle là.

Clotilde

Après un bref instant de recueillement, Eugène donne ses premiers conseils.

– Alors maintenant tu m’écoutes comme il faut ! Ici, on n’est pas dans ta cuisine ! Ici, c’est du sérieux ! Tu te débouches les oreilles et tu essayes de comprendre ce que je te dis !

Accoudés à la digue de la rivière, les quelques rares élus informés de l’évènement par Medhi et Gaston assistent à la scène. Les paris sont lancés à dix contre un que la voiture refusera de démarrer. Gaston mise gros pour conjurer le sort. Si par malheur Clotilde « décroche » le permis, son existence se trouvera du même coup empoisonnée par l’angoisse d’être obligé, tôt ou tard, de prendre place dans une voiture conduite par une nerveuse chronique qui est aussi son épouse. N’ayant jamais conduit d’autre véhicule que son vélo, le malheureux Gaston ne pourra pas recourir à la ruse commune à tous les maris du monde qui consiste à arguer d’une faute, réelle ou imaginaire, afin de reprendre le volant le plus vite possible.

Hanté par des visions affreuses de voitures émiettées, de SAMU aux sirènes hurlantes, de désincarcération de corps disloqués Gaston, malgré un athéisme congénital, ne peut s’empêcher de prier avec ferveur un dieu jusqu’ici ignoré. Le bruit familier du moteur

Clotilde

archaïque annonce le commencement des opérations.

Après un bond spectaculaire qui vaut à Eugène une rencontre brutale avec le pare-brise, la deux-chevaux se met à rouler le plus tranquillement du monde sous la conduite d'une Clotilde concentrée à l'extrême. Eugène est sur le qui-vive et surveille simultanément l'avant, l'arrière, la gauche, la droite et la conductrice. Après une centaine de mètres effectuée en première, ceci pour ne pas infliger à l'élève débutante la délicate opération d'un changement de vitesse, Eugène ordonne l'arrêt du véhicule.

– Souviens-toi ce que je t'ai dit : embrayage, frein, pédale gauche, pédale du milieu... allez... vas-y... DOU-CE-MENT !

Clotilde effectue la manœuvre sans caler le moteur. Teint cramoisi, sourcils froncés, elle positionne la manette des vitesses au point mort, serre le frein à main, libère les pédales et attend le verdict avec une humilité enfantine qui ne lui ressemble pas. Le visage emperlé de sueur et les nerfs plus tendus que les cordes d'un violon, Eugène exhale un râle encourageant.

– Pour le moment c'est bien. Oui. C'est pas mal... on va voir la suite...

La suite consiste à renouveler ce qui vient d'être fait, mais, au lieu de stationner après quelques tours de roues, Clotilde devra

Clotilde

effectuer un demi-tour et revenir au point de départ. Le lit de la rivière est assez large pour ne pas recourir à la marche arrière, dont l'apprentissage est relégué à une date ultérieure.

Eugène, convaincu qu'une bonne pratique ne peut exister sans une bonne théorie, anticipe chaque mouvement.

– Tu prends ton virage bien, bien, bien large vers la droite, puis... SANS T'ENERVER... tu tournes le volant vers la gauche... tu verras... ça ira tout seul ! SURTOUT NE T'ÉNERVE PAS... je suis là !

Clotilde, traits durcis par son désir de bien faire, hoche la tête sans émettre un son. Même s'il affronte le démarrage écartelé sur son siège, Eugène commence malgré tout à se détendre. La facilité avec laquelle l'amie assimile les bases élémentaires de la conduite l'étonne. Clotilde n'a commis aucune des erreurs spécifiques aux débutants comme caler à répétition, quitter la route des yeux pour regarder les pédales, freiner sans embrayer etc.... Le maître est content de son élève, mais se laisserait torturer à mort plutôt que l'avouer.

Brusquement, alors que Clotilde aborde la phase la plus difficile du parcours, à savoir le virage, Eugène pousse un hurlement qui la déconcentre. Abusé par la perspective du passager à laquelle il n'est pas habitué, Eugène a cru que l'aile droite de sa chère deux-chevaux

Clotilde

allait s'écraser contre le ciment de la digue. Clotilde, décidément surdouée, réagit par réflexe et écrase le frein avec la même fougue que celle d'Eugène, qui s'avère moins rapide de quelques petites secondes. Sa pointure quarante cinq s'abat violemment sur la pédale du frein, ainsi que sur le trente sept de Clotilde qui s'y trouve déjà. Eblouie de douleur, elle ne peut manifester sa souffrance qu'en tambourinant frénétiquement sur le volant. Légèrement choqué par la tension nerveuse, Eugène se trompe sur la signification de ces gesticulations désordonnées et croit à une blessure. L'affolement lui fait oublier toute pudeur, et il se met à palper fébrilement les formes généreuses à la recherche du point névralgique, sans s'apercevoir que le pied grassouillet de Clotilde est prisonnier sous le sien.

– MON PIED !

Clotilde vient de retrouver sa voix et trouve l'énergie, entre deux hurlements, d'articuler ces deux mots. Quelques répétitions sont nécessaires avant qu'Eugène déchiffre l'énigme, et libère enfin le membre potelé écrasé sous son godillot. Les cris de douleur se transforment en glapissements furieux, et une grêle de gifles s'abat sur la tête et les épaules d'Eugène.

– Tu veux m'estropier espèce d'animal ?
C'est ça ? Tu veux m'estropier !

Clotilde

Eugène subit la correction sans broncher jusqu'à ce que Clotilde, passablement calmée, ne s'occupe plus que de son pied douloureux qu'elle masse en gémissant.

– Aïe que tu m'as fait mal ! Demain je vais avoir le pied comme un pain de six ! Si j'arrive à me chausser j'aurai de la chance !

Brusquement, sous le regard consterné d'Eugène, elle descend de voiture et rabat plusieurs fois la portière qui refuse d'obéir à ces manières barbares.

– SADIQUE ! Garde-là ton auto ! C'est ce que tu voulais non ?

Le manège de Clotilde et Eugène pique la curiosité des spectateurs de la digue.

Gaston constate, avec une pointe d'espoir dans la voix, que Clotilde semble en colère.

– Mais peut-être que je me trompe ?

Medhi acquiesce gravement.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais c'est vrai que la Clotilde elle n'a pas l'air contente !

L'un des privilégiés tend le doigt vers la rivière.

– Elle s'en va ! Regardez, elle boîte !

Chacun regarde à s'en décoller la rétine et voit Eugène descendre de voiture, rattraper Clotilde et l'obliger à reprendre place dans la deux-chevaux, côté passager. Medhi lui-même ne comprend pas ce qui a pu gâcher cette

Clotilde

première leçon, dont les débuts semblaient pourtant se dérouler sous les meilleurs auspices. Gaston l'invite d'un ton guilleret à l'accompagner jusque chez lui.

– Peut-être qu'Eugène l'a tellement énervée que l'envie de conduire lui est passée, qui sait ? !

Piqués par la curiosité les deux hommes s'en vont aux nouvelles, aussi vite que le permettent les vieilles jambes de Medhi.

Persuadée qu'Eugène avait fait exprès de lui écrabouiller le pied, afin de la dégoûter d'apprendre à conduire, Clotilde refusa plusieurs jours durant de lui adresser la parole. Il fallut toute la diplomatie de Medhi et une déclaration sur l'honneur d'Eugène avant que Clotilde accepte de reprendre le volant.

Durant deux mois, le village vécut au rythme cahotant et animé des leçons de conduite de Clotilde. Passé ce délai, Eugène déclara son élève apte à l'enseignement officiel et la confia aux bons soins de l'auto-école. De sa vie il n'avait éprouvé de soulagement aussi intense, sauf peut-être le jour où il avait fêté sa quille de soldat.

La sombre perspective de fin d'après-midi consacrée à Clotilde n'étant plus qu'un mauvais souvenir, Eugène dut alors se consacrer à une tâche encore plus délicate, celle de remettre à flot le moral à la dérive de Gaston. Depuis que

Clotilde

son épouse a pris la décision de passer le permis de conduire, le malheureux vit dans l'angoisse. Il redoute le moment où Clotilde brandira triomphalement un diplôme apparemment anodin, mais qui sera tôt ou tard rougi par le sang, peut-être le sien, des futures victimes du chauffard que ne saura manquer d'être sa trop nerveuse moitié.

Gaston s'épanche chaque jour auprès de Medhi qui, à court d'arguments, décida de confier le problème à Eugène. La pose déjeuner à la vigne lui parut le moment le plus favorable. Tandis que boudins noirs et côtelettes cuisaient sur les braises, il informa Eugène des affres qui empoisonnaient la vie de Gaston et la sienne par ricochet.

- Il dit qu'un jour elle écrabouillera quelqu'un. Moi, je ne sais plus quoi lui dire ! Tout ce que je sais c'est qu'il faut l'aider, sinon, il va finir par nous tomber malade !

- Alors Gaston ? Tu vas bien ?

Gaston hausse les épaules d'un geste fataliste.

- Si on veut !...

Eugène, quand il veut bien s'en donner la peine, est un habile diplomate. Quelques minutes suffisent et la discrétion naturelle du brave Gaston n'est plus un obstacle. Tête baissée et voix tremblante il égrène ses craintes.

Clotilde

– C'est bien simple, depuis qu'elle apprend à conduire, moi, je me sens comme mort ! Si tranquille que j'étais !

La dernière réflexion a des intonations de rancune, voire de colères certes inconscientes, mais révélatrices de la pression que ce pacifiste subit de la part de son épouse. Eugène a la force de ne pas éclater de rire quand Gaston se met à évoquer un futur imminent avec l'emphase d'un visionnaire d'apocalypse.

– Elle va nous tuer Eugène... et elle avec ! Je sens qu'elle va nous faire un carnage ! JE LE SENS !

Eugène, qui n'en est plus à un serment près, jure sur son honneur que Clotilde ne tuera personne, et conseille à Gaston de suivre l'exemple de sa femme, plutôt que de dire des idioties et broyer du noir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Si tu savais conduire, tu te rendrais compte que tu te fais tout un cinéma ! Une auto c'est une auto, pas une bombe à retardement ! Clotilde est un peu fofolle, c'est vrai... je mentirais si je te disais le contraire... mais enfin, elle n'est pas dangereuse... en tout cas, pas autant que tu le crois...

Eugène a une brève hésitation, mais il est prêt à tout pour rassurer son ami, même à dire des choses flatteuses sur Clotilde.

Clotilde

– Ta femme, est une mère de famille, une grand-mère, pas une terroriste ! Allez Gaston, remets-toi, je t’assure que...

A cet instant, un coup violent ébranle le chambranle de l’entrée. Gaston se dresse, livide.

– Ca y est ! On vient me dire qu’elle a pulvérisé quelqu’un !

Exaspéré par tant de pessimisme, Eugène va ouvrir en bougonnant et se trouve nez à nez avec la vieille Georgette qui, malgré ses quatre-vingt-huit ans, reste aussi alerte qu’un cabri. Trop terrifiée pour s’étonner que ce soit Eugène qui vienne ouvrir la porte, la vieille femme est au contraire rassérénée d’avoir affaire à lui, plutôt qu’à Clotilde ou Gaston, maîtres des lieux. Elle serre convulsivement son châle de laine noire autour de ses maigres épaules.

– Aïe Eugène ! Heureusement que tu es là ! Viens vite ! C’est la Thérèse !

Gaston apparaît et Georgette se met à pleurer en l’apercevant.

– C’est ta mère Nin’. Je viens de la trouver par terre, dans le couloir... je suis venue tout de suite, je ne savais pas quoi faire !

C’est une émotion de trop pour le malheureux Gaston qui se transforme en statue. Eugène l’arrache à sa catatonie en lui hurlant d’appeler le médecin, puis s’en va au pas de course jusque chez Thérèse.

Clotilde

Le médecin diagnostique une fracture du col du fémur et appelle une ambulance. Eugène et Gaston suivent dans la deux-chevaux, abandonnant à Georgette la mission d'informer Clotilde, quand celle-ci reviendra de son cours d'auto-école.

Quelques heures plus tard, Eugène arpente la salle d'attente du service des urgences et Gaston, affalé sur une chaise, pleure comme un enfant. Clotilde fait son entrée, flanquée de Marthe qui ploie sous le poids d'un sac de voyage plein à craquer. En apercevant son père Marthe se précipite vers lui en sanglotant, bras tendu, après avoir laissé tomber le sac. Clotilde soupire en attrapant les anses et s'approche d'Eugène pour avoir des nouvelles. Mais Eugène ne sait rien, Thérèse est toujours en salle d'opération. Les jambes fauchées par l'émotion, Clotilde est obligée de s'asseoir.

– Aïe, la pauvre ! Déjà qu'elle est épaisse comme une allumette, il ne va rien en rester ! Quelle histoire !

Au lieu de l'aider de sa compassion, Eugène désigne le sac d'un geste du menton.

– A ta place j'en aurais pris un de plus grand !

Cela suffit à exaspérer Clotilde, qui chuchote entre ses dents serrées.

– J'ai pris le strict nécessaire figure-toi ? ! Ses chemises de nuit, ses culottes, son châle, si elle

Clotilde

ne l'a pas elle ne peut pas dormir à cause du froid à la tête !... quelques serviettes de table et de toilette, des gants de toilette, une savonnette, une paire de draps de lit à tout hasard... sa robe de chambre, ses pantoufles et aussi ses petits objets personnels. Son réveil, son chapelet et la photo du pépé... je suis sûre que ça lui fera plaisir !

Eugène ironise.

– Heureusement qu'elle ne fait pas du vélo la Thérèse, sinon tu l'aurais emmené aussi je suppose ... histoire de la reconforter ?

Clotilde se dandine sur sa chaise, tire machinalement sur sa jupe.

– Parle tant que tu veux, je sais ce que je fais !

Eugène soupire sans ajouter un mot.

Marthe et Gaston ne pleurent plus, le silence est étouffant, la tension insupportable. Clotilde fait diversion d'une petite voix fatiguée qui ne lui ressemble pas.

– J'ai porté de quoi manger. Pour elle j'ai pris des biscuits et des bonbons, après tout elle peut avoir une petite faim... pas tout de suite, bien sûr, mais demain, quand elle commencera à se remettre... et pour nous j'ai fait des sandwiches et un thermos de café. On risque de passer la nuit ici... il vaut mieux prévoir...

Debout au milieu du couloir, Eugène ouvre grand les bras.

Clotilde

– On nage en plein drame et toi tu nous organises un pique-nique ?

Au lieu de réagir sur le même ton, Clotilde se contente de l'inviter d'un sandwich. Eugène ne répond pas car il vient de comprendre que tant de déconcertante légèreté dissimule un désarroi immense. Clotilde est bouleversée par les larmes de Gaston, qu'elle n'avait jamais vu pleurer jusqu'ici, et terrifiée par la mort éventuelle de sa belle-mère. Éventualité que chacun redoute sans oser l'avouer. Clotilde culpabilise de n'avoir pas su convaincre Thérèse de s'installer chez eux. Mais Thérèse, avec une fermeté inébranlable dissimulée derrière une douceur trompeuse, a toujours refusé de quitter sa maison sous prétexte que c'est là qu'elle veut mourir et pas ailleurs, cet « ailleurs » fut-il la maison de son fils, à quelques jets de pierres de la sienne.

Clotilde se masse le front d'une main lasse.

– Je savais qu'un jour ou l'autre ça arriverait. A son âge, vivre seule, ce n'est pas prudent. Mais rien à faire pour la décider. Avec ses airs calmes, elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle veut, elle s'y accroche, tu peux me croire ! J'aurais dû l'emmener de force... c'est ça que j'aurais dû faire... l'emmener de force !

Eugène entoure d'un bras protecteur les épaules grassouillettes de l'amie.

Clotilde

– Arrête de dire des âneries. Tout va bien se passer, n'aie pas peur. Elle est solide la Thérèse, même si elle a l'air aussi fragile qu'une bunyete*. Dans une semaine elle sera chez toi et tu pourras te régaler de la soigner comme une reine.

Vaincue par la gentillesse d'Eugène, les défenses de Clotilde s'écroulent comme un château de cartes soufflé par la Tramontane. Elle s'effondre en pleurant, nez dans son mouchoir. Son chagrin réveille celui de Marthe et Gaston. Eugène contemple d'un œil affligé le spectacle de ses trois amis, et se remet à arpenter le couloir en marmonnant qu'à ce régime il faudra bientôt évacuer l'hôpital pour cause d'inondation.

Clotilde pousse avec précaution la porte de la chambre de jeune fille de Marthe, devenue celle de Thérèse depuis son retour de l'hôpital.

La chaleur de juillet est accablante.

Assise dans un fauteuil, Thérèse, immobile dans la pénombre lumineuse, profite de la fraîcheur relative dispensée par les volets mi-clos. La vieille femme passe là les heures les plus chaudes et attend en somnolent, ou en égrenant son chapelet, le moment du goûter.

L'anorexie chronique et congénitale de sa belle-mère obsède Clotilde, qui ne croit pas que l'on puisse manger si peu et rester valide bien

Clotilde

longtemps. Thérèse a beau la rassurer, en affirmant qu'elle a toujours eu un appétit d'oiseau et ne s'en est jamais portée plus mal, Clotilde ne veut rien entendre. Elle gémit chaque matin en regardant la vieille femme chipoter sa biscotte beurrée, se lamente au repas de midi devant une assiette à peine entamée et attend avec impatience l'heure du goûter. Le goûter est le seul repas presque correct que fait Thérèse, celui sans lequel, c'est une certitude pour sa bru, elle serait morte d'inanition depuis bien longtemps.

Forte de ce constat, Clotilde a instauré un véritable rituel qui commence à la préparation du goûter. Seule dans sa cuisine elle découpe en petits dés une épaisse tranche de pain, que Thérèse refuserait si on la lui présentait entière, et dépose artistiquement chaque morceau dans une petite assiette. A côté de l'assiette un morceau de beurre, ramolli en pâte onctueuse, attend dans un joli ramequin, déposée à côté une soucoupe de fine porcelaine, remplie de copeaux de chocolat noir, patiemment émincés sur une lame de couteau. Le café au lait est servi au dernier moment, après que Thérèse soit confortablement installée devant la table. C'est alors que commence le cérémonial véritable. Thérèse saisit un dé de pain du bout des doigts, effleure délicatement le beurre, le chocolat râpé, dépose le tout dans la cuillère puis dans le café

Clotilde

au lait. Elle porte ensuite la cuillère à ses lèvres, avec une préciosité inconsciente, sans jamais verser une goutte ni éclabousser sa blouse noire. Assise en face d'elle, Clotilde la regarde avec tendresse, comme elle le ferait avec un enfant fragile.

Et voilà que Gaston, par un retard aussi incompréhensible qu'indécent, compromet le moment le plus important de la journée de sa mère !

Debout sur le pas de porte de la chambre, Clotilde s'exhorte intérieurement au calme. Gaston ne perd rien pour attendre !

– Mamà ?... Vous dormez ?

La voix familière et douce lui répond.

– Non Nine, tu peux entrer... que Gaston est arrivé ?

Clotilde étouffe un soupir furieux. La vieille femme ne veut personne d'autre que son fils pour l'aider à descendre l'escalier.

– Non, il n'est toujours pas là ! Il est capable d'être allé rejoindre les autres devant la plage et d'avoir oublié l'heure !

Thérèse hoche la tête.

– Ne t'énerve pas done*, il va arriver !

Clotilde ronge son frein quelques minutes puis se lève brusquement.

– Ecoutez mamà, on va se débrouiller toutes les deux, qui sait à quelle heure il va venir !

Clotilde

Thérèse demande d'un air inquiet ce qu'elle veut faire.

– Tu sais bien que je ne me sens pas la force de descendre les escaliers !

La réponse de Clotilde ne souffre aucune contestation.

– Ne vous en faites pas, c'est moi qui vous porterai !

Puis elle expose son plan de manœuvre à une Thérèse abasourdie. Sa belle-mère descendra l'escalier à cheval sur son dos.

– Vous n'aurez qu'à bien vous tenir avec vos bras autour de mon cou, et vous laisser aller ! Le reste, je m'en occupe !

Tandis que Clotilde l'aide à se lever de son fauteuil, Thérèse n'est pas certaine que celle-ci soit assez forte pour la porter. Néanmoins, elle se laisse docilement conduire jusqu'en haut des marches. L'escalier lui paraît aussi dangereux qu'un gouffre, mais elle ne dit rien de la terreur qui la submerge. Un refus d'obtempérer l'exposerait à subir l'énervement de sa bru et l'éprouvante tension qui en découlerait inmanquablement. Aucun danger ne peut être plus rebutant que cette épreuve. Après le réconfort d'une ardente oraison jaculatoire à Notre Dame du Bon Secours, Thérèse obéit sans hésiter à Clotilde qui, accroupie devant elle, l'invite à s'appuyer contre son dos.

Clotilde

– Allez mamà, passez vos bras autour de mon cou et accrochez-vous bien, on y va !

La descente commence. Une marche, puis deux, puis trois. La main gauche de Clotilde tient vigoureusement la rampe, tandis que la main droite assure la prise de sa belle-mère sur sa gorge. Le plan est une réussite jusqu'à la quatrième marche. Là, les difficultés commencent.

– Mamà ? Ne serrez pas tant, vous m'étranglez... détendez-vous, tout va bien !

A la cinquième marche, Thérèse n'a toujours pas desserré son étreinte et, détail aggravant, son corps si léger au départ s'alourdit à chaque marche.

– Mamà, mais qu'est-ce que vous faites ?

Thérèse répond plaintivement qu'elle ne fait rien que ce que lui a demandé Clotilde.

– Je me tiens et je te laisse faire !

Rivée à la cinquième marche Clotilde, malgré l'inconfortable de sa position, réussit à tourner légèrement la tête. Le doute qui vient de l'assaillir est fondé : les pieds de sa belle-mère n'ont pas quitté le palier. Thérèse, dotée d'un remarquable instinct de conservation résiste inconsciemment à l'attraction du vide, en accrochant farouchement la pointe de ses pantoufles au rebord du palier. La conséquence de ce malencontreux réflexe est de positionner à la verticale, logique mathématique oblige, le

Clotilde

corps de la vieille femme et de convertir son poids plume en puissant bouloir, contre lequel Clotilde a beaucoup de mal à résister.

– MAMA ! Faites suivre vos pieds !!... sinon vous allez finir par me passer par-dessus la tête !

Thérèse ne l'entend pas, trop terrifiée par la situation dans laquelle elles se trouvent. De son côté Clotilde enrage intérieurement contre sa belle-mère qui, non contente de ne pas faire ce qu'on lui dit, continue de l'étrangler frénétiquement, au point qu'un lointain bourdonnement de cloches commence à raisonner dans ses oreilles.

La porte d'entrée s'ouvre sur Gaston.

Le spectacle de sa femme accroupie au milieu des escaliers, tête enfouie dans le maigre giron de sa mère qui semble s'exercer à la natation, le fige sur pieds. Son apathie congénitale l'empêche depuis toujours de réagir normalement à l'imprévu. Au lieu de se précipiter pour secourir les deux femmes, comme l'aurait fait tout un chacun, Gaston se contente de penser à voix haute.

– Mais qu'est-ce qu'elles font ?

Étranglée de fureur autant que d'asphyxie, Clotilde émet un gargouillement, derrière lequel l'oreille exercée de son mari décèle un énervement de mauvaise augure. Après vingt-cinq années de vie commune, les colères de son

Clotilde

épouse sont seules capables de déclencher chez ce lymphatique un semblant de vivacité.

Délivrée du poids de Thérèse, Clotilde doit attendre de retrouver son souffle et un rythme cardiaque normal, avant de s'occuper de Gaston. Conscient de se trouver dans l'œil du cyclone, celui-ci profite de ce bref avantage.

– Je suis parti du jardin à l'heure pile, mais j'ai crevé au bout de trois mètres... j'ai dû venir à pied... en poussant le vélo... tu vois Cardin*, ce n'est pas ma faute !

Il lance vers sa mère un regard de naufragé. Encore sous le choc des instants qu'elle vient de vivre, Thérèse lève une main apaisante qui tremble comme une feuille.

– Ce n'est rien Nin'. Mais tu connais Clotilde, un rien lui fait faire du souci... Heureusement que tu es arrivé, on était mal parties tu sais !

En temps normal Thérèse ne se serait jamais autorisé un tel aveu, mais son soulagement la rend moins diplomate.

Évidemment, Clotilde réagit à ce reproche voilé.

Bien qu'encore légèrement haletante elle se dresse, flamboyante, et va se planter devant Gaston, poings sur les hanches. Elle s'adresse à sa belle-mère, mais c'est son époux qu'elle fixe droit dans les yeux.

Clotilde

– C'est ça mamà, consolez-le cet égoïste, cet inconscient, ce malfaisant, cet AFFAMEUR ! Qu'est-ce que ça peut lui faire de vous voir mourir de faim, du moment qu'il mange comme quatre !

Thérèse sourit malicieusement.

– Et tu en es bien contente va !

Clotilde continue de régler ses comptes avec Gaston comme si elle n'avait rien entendu.

– Tu ne pouvais pas laisser le vélo au jardin au lieu de le traîner jusqu'ici ? Une roue crevée ça peut attendre non ?

Gaston hausse les épaules d'un air penaud.

– J'y ai pas pensé...

Brusquement, Clotilde plante là le malheureux et se précipite vers la cuisine.

– Allez mamà, j'espère que la peur ne vous a pas coupé l'appétit parce que tout est prêt ! Je vous installe et après je me prends un bon café ! Et toi Gaston... tu en veux un de café ?

L'invitation signe la fin des hostilités. Gaston accepte en souriant de contentement. Thérèse s'appuie à son bras.

– Elle crie beaucoup mais elle est brave tu sais ?

Gaston approuve d'un hochement de tête énergique.

– Hé ! Je le sais qu'elle est brave, seulement elle n'est pas facile !

Clotilde

Une heure plus tard Thérèse, définitivement remise de ses émotions, les raconte par le menu à Georgette venue, comme chaque jour, rendre visite à son amie. Dans la cave, Gaston répare la roue de son vélo tandis que Clotilde s'en va du pas du promeneur jusqu'au cimetière.

En ces temps de canicule la meilleure heure pour une promenade est la fin du jour, quand la terre se prépare à la nuit et que le soleil jette ses derniers embrasements. Indifférente à la beauté du ciel et encore perturbée par sa mésaventure, Clotilde soupire d'agacement en apercevant la deux-chevaux d'Eugène. Comme elle le redoutait, sitôt à sa hauteur le bringuebalant véhicule ralentit.

– Et alors Clotilde, tu ne dis plus bonjour ? Où tu vas roder, c'est bientôt l'heure d'aller souper non ?

Clotilde accélère le pas en répliquant à Eugène qu'elle n'a aucun compte à lui rendre. Cela suffit pour que celui-ci gare son automobile, coupe net les cris d'agonies du moteur et la rejoigne précipitamment.

– Oyoïe ! Je connais cette tête ! Toi, tu as attrapé un coup de sang, je me trompe ?

Clotilde ne tente pas de nier et raconte d'une seule traite ses tribulations de l'après-midi, en rejetant tous les torts sur Gaston et son retard impardonnable.

Clotilde

Eugène la fait taire. Accuser Gaston de tous les maux pour dix malheureuses minutes d'attente est injuste et Clotilde le sait très bien.

– Ce n'est pas lui, c'est TOI qui as obligé cette pauvre Thérèse à faire l'acrobate à son âge... et dans son état !

Un doigt en vrille sur sa tempe, Eugène livre le fond de sa pensée d'un air navré.

– Par moment tu t'en vas complètement de la cafetière, tu le réalises ça quand même ?

Clotilde n'a pas le temps de réagir qu'il enchaîne avec une ironie grinçante.

– Mais pourquoi tu ne lui as pas préparé un plateau, c'était tellement plus facile et surtout sans danger ! Mais peut-être que cette idée ne t'a même pas traversé l'esprit, trop simple non ?

C'est au tour de Clotilde de prendre une mine affligée.

– Tu es vraiment un vieux garçon égoïste qui ne comprend rien ! Figure-toi que la mamà a toujours peur de nous gêner, de nous déranger, alors si je lui porte le goûter dans sa chambre, même avec une bonne raison, c'est comme si je la jetais dehors ! Merci du conseil !

L'esprit logique de Clotilde est hors normes, Eugène le sait depuis toujours mais ne s'y est jamais habitué.

– C'est pour ménager sa susceptibilité tu l'as à moitié tuée dans les escaliers ? Et en plus, à

Clotilde

l'arrivée, c'est ce pauvre Gaston qui trinque ! Tu ne manques pas de culot !

Clotilde accélère le pas.

– Si tu dois m'insulter, je te prie de me laisser tranquille !

Au lieu d'obéir, Eugène la retient par le bras.

– Non « madame », je ne t'insulte pas ! Je remets les pendules à l'heure, c'est tout !

Clotilde se dégage d'un mouvement brusque et continue son chemin sans ajouter un mot. Eugène la laisse aller, hésite quelques instants, puis décide d'aller voir Gaston.

La porte grande ouverte de la cave indique la présence du maître des lieux. Gaston est occupé à traquer le point névralgique de la chambre à air de son vélo en la trempant dans un seau rempli d'eau. Medhi est là et guette lui aussi, plié en deux, coudes aux genoux, l'arrivée d'une bulle d'air révélatrice.

Eugène salue les deux hommes et se poste à son tour devant le seau en demandant négligemment :

– Alors, Gaston ? Tu ne nous avais pas dit que Clotilde entraînait ta mère pour les jeux olympiques !

Gaston exhale un soupir navré sans quitter des yeux la chambre à air, qu'il fait tourner dans l'eau d'un geste lent.

Clotilde

– Ne m'en parle pas malheureux ! Quand j'ai réalisé ce qu'elle était en train de faire, les jambes m'en ont fait figures !

Contrairement à Clotilde, Gaston n'a soufflé mot à personne de la mésaventure des deux femmes de sa vie. Il soupire à nouveau tandis que Medhi, dévoré de curiosité, demande des explications qu'Eugène lui livre par le menu. Medhi, en vieux philosophe plein de tact, a la force de ne pas rire par égard pour Gaston et trouve même une conclusion positive à cette malheureuse affaire.

– Comme ça tu es sûr que les os de ta mère sont bien recollés !

Eugène lève un doigt sentencieux.

– Il a raison ! Si les os de la Thérèse ont tenu le coup pendant cette gymnastique, c'est que la guérison est totale !

Mais l'humeur de Gaston reste chagrine.

– Je crois que Clotilde m'en veut toujours. Je l'ai entendu sortir et elle ne m'a pas dit où elle allait... elle ne fait ça que quand elle est en colère après moi.

Eugène lui bourre gentiment les flancs.

– Laisse-là, Homme ! Elle est allée se calmer les humeurs au cimetière, quand elle reviendra la colère lui aura passé.

Une lueur d'espoir s'allume dans l'œil tristounet de Gaston.

– Tu crois ?

Clotilde

La conviction d'Eugène est régénératrice.

– Mais oui Homme ! Elle s'enflamme vite mais ça ne lui dure jamais longtemps, tu le sais aussi bien que moi ?

Gaston hoche la tête, sans cesser de faire tourner la chambre à air dans le seau d'eau.

– J'espère que tu as raison... mais elle a eu peur tu sais... et elle n'aime pas ça.

Eugène éclate de rire.

– Ce qu'elle n'aime pas, c'est reconnaître qu'elle a fait une bêtise aussi grosse qu'elle, c'est ça qu'elle n'aime pas ta Clotilde !

Il mime un sérieux auquel Gaston se laisse prendre.

– Et son permis, c'est pour quand ?

Les épaules de Gaston s'affaissent légèrement.

– Après-demain. C'est pour ça qu'elle est plus nerveuse que d'habitude.

Eugène s'esclaffe.

– Plus nerveuse que d'habitude ce n'est pas possible ! Pour la bonne raison que la nervosité chez ta femme est un état naturel et naturellement stable !

Gaston tente mollement de défendre sa pétulante moitié.

– Eugène, franchement, là, ... tu exagères. Je t'assure que cette histoire de permis, ça me la tracasse.

Clotilde

Eugène et Medhi se taisent, désarmés par l'adoration que Gaston voue à Clotilde malgré la vie riche en émotion que celle-ci inflige à ce sage assoiffé de paix.

Tout à coup, Medhi se met à hurler d'une voix de fausset :

– La voilà ! C'est la bulle ! C'est là qu'elle est crevée la roue !

Clotilde pousse la grille du cimetière.

Le soleil incendie le ciel. Les rayons du couchant habillent d'incandescences la blancheur des tombeaux et se reflètent en fulgurances sanglantes sur les marbres polis. La terre exhale, en une odeur âcre, la chaleur accumulée durant le jour. Transcendé par la lumière transparente de ce crépuscule d'été le cimetière n'est ni triste, ni angoissant, mais émane une paix étrange, habitée.

Clotilde s'arrête au robinet de l'entrée, remplit d'eau une bouteille en plastique, puis se dirige vers la tombe de ses parents avant d'aller se recueillir sur celle de son beau-père. Elle traverse les allées d'un pas traînant, et, toute colère définitivement envolée, savoure la sérénité des lieux. Brusquement, un bruit étrange la cloue sur place. Elle scrute la forêt de croix, de grilles et de statues sans rien déceler d'anormal. Sans doute ses oreilles qui lui jouent des tours. Un claquement de langue agacée et

Clotilde

Clotilde continue benoîtement son chemin. Elle s'engage dans l'étroite allée au bout de laquelle reposent les mânes de sa famille quand un crâne grimaçant, coiffé d'une casquette, surgit d'une tombe ouverte. Clotilde a soudain la désagréable impression que ses jambes ne la portent plus, tandis que sa chair expérimente l'hyperbole du « *sang qui se glace dans les veines* ». Sa main lâche la bouteille plastique pour s'en aller rejoindre sa jumelle posée sur la gorge, en un geste de protection instinctif et dérisoire. Clotilde reste là, pétrifiée, bouche ouverte sur un hurlement que la terreur jugule. Mais cette paralysie ne dure pas. Après un cri strident qui remet ses neurones à leur place, Clotilde retrouve l'usage de ses jambes et effectue un démarrage digne d'un champion de haut niveau. Brusquement, une voix l'interpelle. Le ton est amical, ennuyé aussi.

– C'est moi Clotilde ! N'aie pas peur ! C'EST MOI !

L'accélération de Clotilde est remarquable et atteint une vitesse au cent jamais homologuée à ce jour, hommes et femmes confondus. Malheureusement, ce record restera ignoré de tous, même de la principale intéressée.

Alors qu'elle court avec l'énergie du désespoir, la peau hérissée de « *chair de poule* » malgré la chaleur, Clotilde s'interroge déjà. Qui pouvait bien être celui qui l'exhortait à ne pas

Clotilde

avoir peur ? Malgré son extrême confusion et sa grande vélocité, elle tente de mettre un visage sur cette voix venue l'appeler d'outre-tombe, et dont le timbre lui a semblé familier. Si quarante-cinq ans n'est pas la vieillesse, les années écoulées lui ont permis de connaître bien des personnes que la mort a emportées au-delà du visible.

Installés dans le jardin en compagnie de Thérèse, Eugène, Medhi et Gaston sirotent un pastis bien frais. Georgette vient de les quitter et tous quatre devisent tranquillement lorsque Clotilde surgit, échevelée, suffocante, bafouillant des propos incohérents entrecoupés de spasmes nerveux. Eugène réagit le premier et la fait asseoir, conscient que seule une expérience traumatisante a pu mettre Clotilde dans un tel état. Lorsqu'elle avale d'un trait le premier verre de pastis qui lui tombe sous la main alors qu'elle déteste l'alcool, Eugène sait que ses déductions sont fondées, il s'est vraiment passé quelque chose de grave.

Thérèse, Gaston, et Medhi affichent un air désesparé. Eugène attend patiemment que Clotilde reprenne son souffle. Il est inquiet, et ne songe pas encore à se moquer du pastis ingurgité avec une facilité étonnante par cette adepte de l'eau plate.

– Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

Clotilde lève pathétiquement ses deux mains jointes et livre en quelques mots fébriles ce qu'elle vient de vivre.

– Vous n'allez pas me croire, mais je viens de voir un squelette ! Il portait une casquette et il m'a appelée ! Je vous jure sur la tête des petits que c'est vrai !

Eugène hoche dubitativement la tête.

– Un squelette avec une casquette ? Peut-être qu'il avait peur du soleil ?

Nerfs à vif après une si éprouvante journée, Clotilde se dresse telle une murène.

– TOI ! CE N'EST PAS LE MOMENT DE FAIRE TON ANDOUILLE ! TU NE VOIS PAS QUE JE SUIS PRETE À ME TROUVER MAL ? TU RÉALISES QUE JE VIENS DE VOIR UN SQUELETTE ? ! ET QU'IL M'A APPELÉE PAR MON NOM... MON DIEU, MON DIEU ! QUELLE HORREUR !

Brusquement Clotilde oublie sa frayeur, les mauvaises plaisanteries d'Eugène, le monde qui l'entoure. Sourcils froncés elle s'interroge à mi-voix, d'un ton rêveur.

– Je me demande qui c'était ? Je n'arrive pas à remettre sa voix, et dans ce coin de cimetière je ne connais personne avec qui j'étais assez amie pour que la sympathie le pousse à venir me dire un petit bonjour...

Une rage récurrente la rend au présent.

Clotilde

– En tout cas il ne devait pas être bien fin celui-là, parce que des peurs pareilles, même un mort n’a pas le droit de vous les faire !

Medhi émet un raclement de gorge discret tandis qu’un silence pesant s’installe sur le petit groupe. Les premiers effets de l’alcool agissent comme un tranquillisant sur Clotilde. Mine amorphe et regard éteint, elle attend une explication rationnelle d’Eugène ou Medhi, peut-être Thérèse, quant à Gaston elle l’a oublié.

Thérèse est la première à rompre le silence.

– Tu sais Nine, j’ai beau réfléchir, je n’ai jamais entendu dire qu’un mort est sorti de son trou pour appeler les vivants. Quand j’étais petite, je me rappelle que pendant les veillées il y avait toujours quelqu’un pour raconter des histoires qui faisaient peur, mais c’était des contes et même si celui qui les disait voulait faire croire que c’était la vérité, personne n’y croyait !

Clotilde répond avec un calme qui étonne Gaston et fronce les sourcils d’Eugène.

– En tout cas je sais ce que j’ai vu et ce que j’ai entendu. Je n’oserai plus aller au cimetière toute seule, ça c’est sûr.

Eugène disperse le malaise de chacun en ponctuant sa décision d’une grande claque sur ses cuisses.

Clotilde

– Bon ! Je vais au cimetière pas plus tard que tout de suite et je ne remonte pas tant que je n'ai pas compris ce qui s'est passé !

Medhi et Gaston se lèvent d'un même élan.

– Je viens avec toi !

– Moi aussi !

Les trois hommes abandonnent les deux femmes qui frissonnent, malgré la chaleur crépusculaire de ce mois de juillet torride.

Eugène entre d'un pas ferme dans le cimetière, suivi de près par Medhi et Gaston qui le laissent prudemment ouvrir la marche. Dans la petite allée qui conduit à la tombe des parents de Clotilde, ils aperçoivent un monticule de terre qui cache une fosse ouverte. Eugène s'arrête.

– Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un était mort... elle est pour qui cette tombe ?

Medhi, toujours à la pointe de l'information villageoise, éclaire la lanterne de l'ami.

– C'est pour un vieux que tu ne connais pas. Il était parti depuis au moins soixante ans mais il voulait être enterré ici, au pays. On l'enterre demain à dix heures... civilement. Depuis le temps qu'il est parti, c'est sûr qu'il n'y aura personne pour l'accompagner pauvre homme.

Eugène est tellement soulagé qu'il en oublie les attendrissements d'usage.

Clotilde

– En tout cas ça nous donne déjà une explication pour la tombe ouverte.

Une voix pâteuse retentit au fond de la fosse.

– Qui est là ?... Y a quelqu'un ?

Medhi et Gaston s'exclament en chœur :

– C'est Firmin !

Que n'ont-ils pensé à Firmin !

Employé à l'entretien de la voirie par la municipalité le bonhomme est chargé, outre la propreté des rues, ruelles et impasses, de la bonne tenue du cimetière et de la préparation des tombes avant la sépulture. C'est lui qui ouvre et referme les caveaux, lui encore qui creuse et rebouche les fosses. Cette dernière tâche, déjà pénible en temps normal, l'est davantage en pleine canicule, c'est pourquoi Firmin, libre de gérer à sa guise son emploi du temps, choisit les heures les plus fraîches pour s'atteler à ce genre de travaux.

Sans doute par réaction à ce travail déprimant bien que fort utile, Firmin s'amuse de petits riens comme celui de planter sur le manche de sa pelle un crâne péniblement déterré, le coiffer de sa casquette, et juger ensuite de l'effet esthétique de l'ensemble en le brandissant à bout de bras. Ces innocentes gamineries protègent Firmin des angoisses inhérentes à l'âme humaine. Son face à face régulier avec la mort l'incite à se moquer d'elle gentiment, sans perversité ni esprit sacrilège.

Firmin est aussi un fidèle zélé du dieu Bacchus, qu'il honore plusieurs fois par jour en absorbant avec enthousiasme quelques litres du lait de la vigne. Ces traits de caractère et son travail font de Firmin un être à part, apprécié des hommes qui aiment sa verve et ses excentricités, sévèrement jugé par les femmes qui n'apprécient que petitement son ivrognerie et trouvent choquante sa désinvolture envers les défunts.

Eugène contourne le tas de terre pour mieux voir le trou au fond duquel Firmin tente maladroitement de se relever. Le brave garçon, terrassé par la fraîcheur des lieux et le vin ingurgité pour se donner du cœur à l'ouvrage, dormait paisiblement. Eugène l'interpelle avec une sorte d'admiration mi-ironique, mi-étonnée.

– Ne me dis pas que tu t'étais endormi là-dedans ?

Firmin répond sans relâcher son effort de redressement.

– Hé oui ! Figure-toi qu'au moment de remonter, il m'est venu comme une petite fatigue et je crois bien que j'ai fait un somme !

Légèrement penché au-dessus de la fosse, Medhi s'intéresse aux détails techniques.

– Et les os ? Où tu les as mis les os ? On ne les voit pas !

Firmin, en position verticale à peu près stable, désigne fièrement le pied de la tombe.

Clotilde

– Ils sont là ! Quand le grand trou est fait, j'en fais un plus petit et j'y mets ce qui reste du dernier occupant. Tu sais Medhi, je fais tout bien comme il faut, tu peux me croire ! Tu peux croire que mon travail, je le fais bien !... Après, je rebouche et ni vu ni connu, la famille ne voit rien et le mort reste chez lui.

Eugène ricane.

– Et comme il risque de rester là un bon bout de temps tu lui fais prendre l'air, histoire de le distraire !

Malgré un naturel peu futé et des idées encore fort brumeuses, Firmin n'en est pas moins sensible à l'ironie mordante de cette remarque sibylline. Il lève le nez vers Eugène, mettant ainsi en danger un équilibre toujours précaire.

– Mais qu'est-ce que tu racontes Eugène ?

Tant de candeur exaspère le vigneron.

– Va demander à la Clotilde, elle t'expliquera ! Mais si j'ai un conseil à te donner, ne t'approche pas trop près d'elle, tu risquerais de le regretter !

Ébaudie par cette explosion de colère dont il ne comprend pas l'origine, Firmin n'a rien retenu de la diatribe d'Eugène sinon le nom de Clotilde. Tant bien que mal accroché à la terre meuble, il se tourne alors vers Gaston, yeux écarquillés.

Clotilde

– Et pourquoi je risquerais de le regretter ? Je ne lui ai rien fait à ta femme Gaston ! Ma parole d'honneur que je ne lui ai rien fait !

Géné et mal à l'aise d'être directement pris à partie alors qu'il n'a encore rien dit, Gaston élude d'un haussement d'épaules.

Eugène ne souffre pas de ce genre de pudeur et répond en hurlant, sans réaliser que l'endroit est mal choisi pour ce genre de débordement.

– Tu ne lui as rien fait ? Va lui dire à elle que tu ne lui as rien fait ! Figure-toi qu'elle se trouvait juste à côté quand tu as aéré ton client, tu ne peux pas savoir l'effet que ça lui a fait, la casquette surtout lui a beaucoup plu !

Firmin prend un air d'idiot du village.

– Ahhh ! Maintenant que tu me le dis, ça me revient !

Et s'écrie main sur le cœur tel un chevalier qu'on vient d'adouber.

– Mais je lui ai dit que c'était moi, je vous jure que je lui ai dit !... mais le temps que je sorte, elle n'était plus là !

Eugène lève une main hypocritement apaisante.

– Sois tranquille, à ce moment-là elle s'était déjà sifflé un pastis. Le mien par-dessus le marché ! Et comme je l'aime plutôt serré et que la Clotilde elle ne boit jamais, de deux choses l'une : ou elle va être malade comme un chien,

ou on va être obligé de la monter au lit ronde comme un petit pois !

Il se tait quelques secondes, jauge l'effet de ses déclarations sur un Firmin tétanisé de stupeur, avant de continuer à l'accabler de reproches.

– Espèce de pauvre malheureux que tu es, tu ne pouvais pas dire « *C'est Firmin !* », au lieu de brailler « *C'est moi, c'est moi, c'est moi !* » comme un disque rayé ?

Firmin jette sa pelle hors du trou, tend les mains à Gaston et Medhi qui l'aident à remonter à la surface, tandis qu'Eugène continue d'enfoncer le clou.

– Tu sais Firmin, celle-là elle est vraiment grosse à avaler, c'est un coup à augmenter le nombre de tes pensionnaires et à te faire travailler deux fois plus ! Penses-y la prochaine fois, ça te fera peut-être réfléchir avant de t'amuser avec tes squelettes ?

Firmin, sincèrement navré, époussette sa casquette avant de la visser sur son crâne. Eugène et Medhi n'y voient aucun mal, mais Gaston en frissonne. Pour tout l'or du monde il ne mettrait sur sa tête un accessoire qui a servi à orner celle d'un mort ! Heureusement pour lui ses deux amis, attentifs au mea-culpa de Firmin, ne remarquent pas l'expression de dégoût inscrite sur son visage.

Clotilde

– Cette pauvre Clotilde, quand je pense à la peur que je lui ai faite, ça me rend malade ! Mais qu'est-ce que je peux faire ?

Eugène frappe l'estocade finale avant de s'éloigner, flanqué de Medhi et Gaston.

– La seule chose intelligente qui te reste à faire c'est de changer de trottoir quand tu la rencontreras ! Au moins pendant quelques jours, le temps que l'envie de te crever les yeux lui soit passée !

Appuyé sur le manche de sa pelle Firmin médite brièvement le conseil, soupire violemment en hochant la tête, puis allume une cigarette et, pelle sur l'épaule, quitte les lieux lui aussi.

L'aube blanchit timidement le ciel au-dessus de la mer, mais la chaleur est déjà forte. En vérité, la nuit n'a accordé aucun répit, sinon quelques degrés de moins trop insignifiants pour être appréciés. Villageois et estivants halètent de conserve. Halètements fatalistes pour les uns, jubilatoires pour les autres.

Eugène pousse la porte d'entrée.

– Alors Medhi, comment tu vas ce matin ?

Medhi marmonne qu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit.

– A part ça, ça va.

Eugène s'installe en bâillant devant le grand bol de café préparé à son intention, y jette deux

Clotilde

sucres qu'il touille ensuite bruyamment, bâille encore à se décrocher les mâchoires. Lui non plus n'a pu trouver le sommeil, sinon quelques brèves et insignifiantes plongées dans l'inconscient. Il a entendu sonner chaque heure à l'horloge de la mairie dont le son aigrelet, porté par le silence de la nuit, raisonne aux quatre coins du village.

Après la déprimante évocation de précédents étés où la canicule a duré jusqu'à des trente et quarante jours, les deux amis mettent au point les derniers détails de la partie de pêche programmée la veille.

Le bruit familier de la porte d'entrée leur fait dresser l'oreille. Qui peut bien venir à cette heure, indue même pour les lève-tôt ?

Clotilde apparaît, vêtue d'une blouse sans manche ouverte sur une chemise de nuit à fleurs. Son teint défait et ses yeux cernés dénoncent que son repos nocturne a été lui aussi perturbé par la chaleur.

Elle s'effondre en gémissant sur une chaise.

– Je n'en peux plus ! Entre la chaleur et les ronflements de Gaston, j'ai cru devenir folle !

Eugène se fiche de l'insomnie de Clotilde, mais que Gaston ait pu dormir le frustre.

– Hé bè, ça fait plaisir d'apprendre qu'il y en a qui ont pu fermer l'œil !

Clotilde se verse un jet de café dans le bol vide d'Eugène en déclarant, avec une sorte de

Clotilde

haine, que Gaston peut dormir dans n'importe quelles conditions, rien ne le dérange.

– Celui-là... il ferait ses six heures même sous un bombardement !

Medhi énonce sentencieusement qu'ainsi reposent les justes et les enfants. Gaston n'étant plus un enfant, il faut donc en conclure qu'il appartient à la race des justes. Nez dans le bol, Clotilde gratifie le vieil homme d'un regard qui dit clairement ce qu'elle pense de ses envolées philosophiques. Eugène se penche vers elle.

– C'est la première fois que je te vois debout avant cinq heures du matin. Pourtant, des mois de juillet comme celui-là, on en a vu d'autres... qu'est-ce qui te se passe exactement ?

Clotilde se tortille sur sa chaise.

– Rien !... Il ne me se passe rien du tout, qu'est-ce que tu vas chercher encore ?

Eugène se lève en soupirant d'aise.

– Bon ! Puisque tout va bien, on va te laisser pour aller à la pêche !

Clotilde fait la sourde et reste le derrière vissé sur sa chaise. Eugène soupire à nouveau, d'énervement cette fois.

– Tu prends racine ou quoi ? Je te dis qu'on va à la pêche ! En plus tu le savais qu'on avait prévu d'aller pêcher ? !! On en a parlé devant toi hier au soir... Gaston a dit qu'il ne pouvait pas venir avec nous parce qu'il avait à faire au

Clotilde

jardin. Alors s'il ne te se passe rien de particulier, nous on va te laisser !

Clotilde ne bouge pas d'un pouce, murmure qu'elle avait oublié ce détail. Medhi enfle un tricot de peau tandis qu'Eugène referme un sac de toile rempli de victuailles. L'un et l'autre font soigneusement semblant de ne pas voir que Clotilde a manifestement un problème et compte sur eux pour le solutionner. Or, Eugène et Gaston n'ont envie que d'une chose en cet instant précis, partir dans les rochers pour une bonne partie de pêche et mettre la plus grande distance possible entre eux et Clotilde.

– Si je comprends bien, vous me jetez dehors ?

Eugène lève les yeux au ciel en soupirant et vient s'asseoir près d'elle, toujours affalée sur la table de la cuisine.

– Écoute Clotilde, tu as passé une nuit blanche, nous aussi ! Tu passes ton permis de conduire aujourd'hui, c'est toi qui l'as voulu, personne ne te demandait rien ! Et figure-toi qu'il n'est pas question qu'on se rate une bonne partie de pêche pour te tenir compagnie !

Clotilde baisse les yeux, soulagée qu'Eugène ait deviné ce qui l'avait amenée jusqu'ici, trop angoissée pour faire semblant de nier.

– Je suis morte de peur... pire que si je devais aller chez le dentiste... mais ça t'est bien égal ! En plus, devine à quelle heure je le passe

Clotilde

mon permis ? A deux heures de l'après-midi, en plein canyas* ! Avec la nuit que j'ai passée, je ne verrai même pas la route !

Eugène a une pensée émue pour l'examineur, avant de demander sans ménagement pourquoi Clotilde n'a rien avalé qui l'aurait aidée à dormir.

– Si ma mémoire est bonne, les somnifères ça te connaît ?... pas vrai Medhi ?

Medhi hausse les épaules, comme chaque fois qu'Eugène fait allusion à ce mauvais souvenir, au minimum une fois par semaine.

Clotilde discipline d'une main fébrile ses mèches ébouriffées.

– J'y ai pensé figure-toi, mais je n'ai pas osé... à cause des réflexes ! Je le regrette, parce que je suis E-NER-VÉE à un point que tu ne peux pas savoir !

Elle ajoute d'un ton sourd :

– Mais il n'y a pas que ça... il y a autre chose...

Eugène rugit, conscient que de la part de Clotilde cet aveu cache sûrement un acte ou un fait gravissime.

– Dans quel guêpier tu t'es encore fourrée ?

Piqué par la curiosité Medhi, jusqu'ici renfrogné à cause de la partie de pêche compromise, retrouve sa mine des bons jours. Lui aussi connaît bien Clotilde et comprend qu'elle a encore fait des siennes. Sûrement

Clotilde

quelque chose de grave à la manière dont elle recule le moment de l'aveu en s'agitant sur sa chaise, et se plaignant pour la nième fois de la chaleur. Finalement elle avoue la véritable raison de sa nuit d'insomnie.

– C'est à cause de Stratège... de ce que je lui ai fait. Remarquez, il méritait une leçon ! Mais enfin, je me dis que je dois arranger les choses avant cet après-midi, sinon ça me portera la guigne et je raterai mon permis, ça j'en suis sûre... j'ai un poids là et ça veut dire que je suis allée trop loin.

Eugène ricane méchamment.

– Hé bè ! Tu dois l'avoir souvent ce « *poids là* » !

Clotilde retire vivement la main posée sur son estomac.

– Avec toi, c'est toujours la même chose, on ne peut pas parler sérieusement !

Eugène l'informe que l'heure avance, et qu'il serait temps qu'elle dise clairement ce qu'elle attend de lui avant que les poissons aillent se faire pêcher ailleurs.

Clotilde hausse les épaules.

– Je ne sais pas ! Franchement... je ne sais pas !

Le spectacle d'une Clotilde désespérée à l'extrême est assez extraordinaire pour mettre en alerte les alarmes intérieures d'Eugène.

Clotilde

– Qu'est-ce que tu lui as fait exactement à ce pauvre Stratège... ne me dis pas que tu l'as empoisonné à coup de somnifères lui aussi ?

Au lieu de protester, comme l'espérait inconsciemment le vigneron, Clotilde avoue d'une voix blanche de quelle manière elle s'est vengée de Stratège.

Deux jours après le « drame », en d'autres termes deux jours après le réveillon de Noël, Clotilde est sortie comme chaque matin faire ses courses. Malgré une température sibérienne, elle choisit le chemin le plus long dans le seul but de rencontrer le colonel Dufour, alias « Stratège », qui accomplit quotidiennement un jogging matinal sur ce parcours. Stratège passe chaque jour, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, à neuf heures tapantes devant la mairie. Sa régularité de métronome permet même aux villageois de connaître l'heure sans avoir à consulter leur montre.

Clotilde, arrivée quelques minutes avant le top, souffrit du froid juste ce qu'il faut pour ressentir une colère revigorante à l'encontre du « tueur d'enfants ». Au premier coup de neuf heures celui-ci apparut, coudes au corps et au pas de gymnastique, persuadé de servir d'exemple aux générations présentes et à venir.

Clotilde

Quand Stratège fut à sa hauteur Clotilde mima l'effarement en l'interpellant d'une voix défaite :

– Colonel, mais que vous vous sentez mal ?

Surpris et dérouté d'être ainsi interpellé par une personne qui ne l'avait jusqu'ici jamais gratifié d'aucune marque de sympathie, Stratège répondit en bafouillant :

– Je vous demande pardon ?

Main sur le cœur et yeux écarquillés, Clotilde chuchota alors sur le ton de la confidence :

– Vous êtes rouge comme une cerise et vous avez les oreilles bien blanches !

Le colonel Dufour, l'esprit clair et le mollet alerte, trépignait d'impatience à cause de l'horloge qui sonnait les neufs coups. L'ultime avertissement horaire devait le trouver de l'autre côté du petit pont qui enjambe la rivière, à quelques cent mètres de là, sous peine de compromettre irréversiblement son emploi du temps de la journée. Dans l'esprit du bonhomme l'intervention intempestive de Clotilde équivalait à un véritable viol de la vie privée. C'est d'une voix peu amène qu'il répondit à la sollicitude de cette importune.

– Je suis désolé madame mais je me sens très bien... je vous souhaite le bonjour !

Clotilde retint fermement le colonel par le bras au moment où celui-ci allait la planter là, sans autre forme de procès.

Clotilde

– A votre âge vous devriez vous ménager au lieu de courir comme un jeune homme !

La première banderille était plantée, la seconde en position de tir.

– ... j'ai un oncle qui est mort comme ça, après un gros effort. Il n'était plus tout jeune lui non plus, mais il ne voulait pas l'admettre. Un jour qu'il avait retourné toute la terre de son jardin, il est devenu rouge comme une tomate. Ce qui a le plus choqué ma tante, c'est que ses oreilles étaient blanches comme deux navets... exactement comme les vôtres ! Pourtant il se sentait en pleine forme le pauvre, hé bè vous me croirez si vous voulez, mais le soir il est mort ! D'un seul coup, PAF !... il était mort. On n'a rien pu faire... rien du tout que pleurer...

Stratège admit d'une voix hésitante qu'en effet il se sentait très bien et ne ressentait aucun malaise. Peu après il poussait la porte de la salle d'attente du médecin, sous le regard hypocritement bienveillant de son conseiller médical qui l'abandonna sans remords à ses affres de vivant en sursis.

Le plan sans faille de Clotilde n'avait pas prévu que le jeune médecin, estimant que le parfait état physique de son patient risquait, à plus ou moins brève échéance, d'être compromis par un sérieux embonpoint, jugea plus sage de prévenir que guérir et prescrivit un

régime spartiate que la névrose maniaco-perfectionniste de Stratège corsa de quelques privations supplémentaires. Quelques semaines suffirent pour que le colonel perde un nombre conséquent de kilos sans que cela inquiète son évanescence épouse, qui s'évertuait à percer les mystères d'une cuisine diététique à laquelle elle ne comprenait rien. Ce détail, outre la brutale rupture entre des menus copieux et nourrissants confrontés à des recettes à base de jus de fruits, de légumes bouillis et de flocons de céréales, obligea le malheureux à ingurgiter des plats que n'importe quel ascète eut recraché avec dégoût. La colonelle, fin cordon bleu pour les recettes traditionnelles, se révélait hermétique aux finesses de la Nouvelle Cuisine.

L'arrivée de l'été et de la canicule acheva d'ébranler une santé déjà mise à mal par sept mois de privations.

Juillet trouva Stratège en train de naviguer péniblement de son lit au fauteuil, de son fauteuil au lit, ses jambes affaiblies et maigrichonnes ne lui permettant plus d'autre gymnastique que celle-là.

Le regard fixe d'Eugène décèle une lueur terrible que Clotilde affronte courageusement.

– Arrête de me regarder comme ça ! Stratège a voulu tuer mon fils et moi je me suis contentée de l'envoyer faire une visite au

Clotilde

docteur... je trouve qu'il ne s'en tire pas trop mal après tout !

Medhi approuve d'un hochement de tête.

– Elle a raison ! Stratège méritait une leçon et s'il n'était pas si couillon, il ne se serait pas laissé embobiner en trois minutes par la première femme venue !

Clotilde toise le vieil homme d'un air mauvais.

– Dis donc Medhi, c'est moi la première femme venue ?

Mains levées, le vieil homme proteste que c'est une façon de parler, sans intention malveillante envers quiconque. Clotilde n'est pas dupe mais la voix lugubre d'Eugène éradique ses velléités de défense.

– Tu sais que tu me fais peur par moment ? Je n'arrive pas à comprendre comment, avec quatre paroles, tu as retourné ce furieux de Stratège... je ne t'aurais jamais cru si forte.

Clotilde s'effondre pitoyablement.

– Moi non plus ! Je voulais le punir c'est tout ! S'il continue à s'affamer comme ça il va mourir, c'est sûr ! Il est fou ce type... et cet andouille de docteur est en train de nous l'accélérer vers la fin finale. Eugène ! Je t'en supplie, fais quelque chose !

Le vigneron abat violemment son poing sur la table. Clotilde sursaute tandis que Medhi, imperturbable, retient la cafetière.

Clotilde

Le vigneron singe l'amie d'une voix niaise :

– *Il faut faire quelque chose et gna-gna-gna et gna-gna-gna ...*

Avant de hurler furieusement :

– MAIS QU'EST-CE QUE TU VEUX QUE JE FASSE PAUVRE BASTROUSSE* ?

Clotilde et Medhi se réfugient derrière le rempart d'un mutisme prudent tandis qu'Eugène cogite à haute voix.

– Et d'abord, qui nous dit qu'il n'est pas vraiment malade le Stratège ?... Après tout, la seule chose que tu as faite c'est de l'expédier chez le docteur...

La suspicion plisse les yeux du vigneron.

– ... c'est bien tout ce que tu as fait ?

Clotilde réplique avec un agacement de mauvais aloi qu'elle n'a rien fait d'autre, sinon se lier d'amitié avec la colonelle qu'elle appelle par son prénom.

– ... elle est gentille la Zoé, même si par moment elle perd un peu le barbayot*... avec le mari qu'elle a, c'est normal... n'importe quelle femme perdrait la boîte...

Clotilde avoue que c'est grâce à Zoé qu'elle a appris l'état de faiblesse de Stratège. L'âme simple de la brave femme n'a pas fait un seul instant le lien avec sa nouvelle amie et la fâcheuse lubie de son colonel de mari de ne plus avaler que le minimum vital. Il n'est plus

Clotilde

resté à Clotilde que de suivre, au jour le jour, les ravages d'un régime spartiate sur un corps sain.

Aujourd'hui, le doute n'est plus permis. Clotilde est l'unique coupable de cette situation tragique et la dernière planche de salut de Stratège est le médecin, seul Vivant capable de l'influencer. Malheureusement, c'est le zèle du praticien qui conduit le colonel droit au tombeau.

Clotilde tend vers Eugène ses deux mains pathétiquement jointes.

– Va voir le docteur, dis-lui tout ! Je ne veux pas avoir la mort de ce bandit de Stratège sur la conscience, je ne suis pas une criminelle. Tu le sais toi que je ne suis pas une criminelle ?

L'appel tragique laisse Eugène de marbre.

– Laisse-moi rire ! Tout ce que tu veux c'est décrocher ton permis, et comme tu t'es mis dans le canastrou* que la seule condition pour l'avoir c'est de sauver Stratège, tu joues les grandes âmes. Moi, j'appelle ça de la superstition. Pour ce qui est d'aller voir le docteur, tu n'as qu'à demander à Gaston... après tout, c'est ton mari !

Clotilde lance à Medhi un regard de noyé que le vieil homme reçoit cinq sur cinq.

– Ecoute Eugène, tu sais bien que Gaston est trop timide pour faire un truc pareil ? Si Clotilde lui demande il le fera... mais il ne saura pas quoi dire et il passera pour un idiot !

Clotilde

Cette éventualité laisse Eugène de marbre. Clotilde ne l'entraînera pas dans cette affaire-là !

Le médecin se lève, aussitôt imité par Eugène.

– Vous avez bien fait de venir me voir !

Eclairé par les explications laborieuses du vigneron le jeune praticien avoue, avec une simplicité désarmante, que l'amaigrissement spectaculaire du colonel Dufour le laissait perplexe. Les analyses successives n'avaient révélé qu'une anémie due à la malnutrition et le régime équilibré, prescrit lors de la première visite de Stratège au cabinet médical, ne pouvait être mis en cause.

– ... le colonel affirmait suivre mes prescriptions à la lettre, je n'ai pas mis sa parole en doute et j'ai eu tort !

Favorablement impressionné par l'étonnante humilité du jeune patricien, Eugène ravale les propos désobligeants qui lui montent aux lèvres. N'importe quel demeuré se serait aperçu, après quelques minutes d'entretien, que Stratège « *versait de la cafetière !* ». Philosophe, le vigneron conclut que les lumières du savoir obscurcissent sans doute celles du bon sens.

Le médecin promet de rendre visite au colonel Dufour pas plus tard que tout de suite.

Clotilde

– Soyez certain que le nouveau régime que je vais ordonner remettra notre ami sur pied très rapidement.

Eugène monte dans sa deux-chevaux, satisfait d'être sorti honorablement d'une démarche particulièrement délicate.

Telle sœur Anne au sommet de sa tour Clotilde, accoudée à sa fenêtre, guettait l'ami et l'interpelle avant même qu'il n'ait achevé de s'extirper de sa vieille deux-chevaux.

– Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Eugène hausse les épaules et répond sans prendre la peine de lever le nez.

– Le docteur a dit qu'il allait le gaver comme une oie, ça te va ?

La mine épanouie de Clotilde balaye les derniers lambeaux de mauvaise humeur qui agaçaient encore la bile du vigneron. La partie de pêche serait pour le lendemain voilà tout.

Aux environs de midi, malade d'angoisse et de manque de sommeil, Clotilde attend l'heure du départ en gémissant lamentablement. Gaston, Thérèse et Medhi la réconfortent de leur présence. Eugène, jugeant qu'il avait assez donné de sa personne, est allé rejoindre les « piliers du front de mer ». Le hasard malheureux veut qu'il réintègre ses pénates à l'instant où Clotilde s'installe dans la voiture de

Clotilde

Marthe, avec l'entrain d'une Marie-Antoinette en route pour l'échafaud.

Eugène s'esclaffe devant les traits ravagés de Clotilde.

– Ne me dis pas que tu as peur ? Stratège est sauvé, tu ne risques plus rien !

Clotilde intime rageusement à sa fille de démarrer.

– ... ce n'est pas la peine d'arriver en retard à cause de quelqu'un qui ne mérite même pas qu'on lui réponde !

Eugène s'approche en riant.

– On ne peut pas dire que la reconnaissance t'étouffe ! Allez, ne te fais pas de bile, tu l'auras ce satané permis !

Ses ultimes encouragements se perdent dans le grondement du moteur que Marthe, troublée par l'importance des événements qu'elle va vivre, emballe sans pitié.

Eugène, Medhi, Gaston, Thérèse et l'ensemble du voisinage avec eux s'installent à l'ombre d'un cerisier, stérile depuis longtemps, pour attendre en devisant tranquillement le retour catastrophique ou glorieux de l'apprentie conductrice.

Aux environs de dix-sept heures l'éclat triomphant d'un klaxon annonce la bonne nouvelle. Gaston s'affaisse sur le banc en bois vermoulu et psalmodie d'une voix morne,

Clotilde

recouverte par les cris de joie des parents et alliés.

– Je le savais, je le savais, je le savais...

Au prix d'un effort héroïque, il parvient à simuler le bonheur jusqu'au moment où Clotilde, jubilatoire, demande à Eugène :

– Dis donc Eugène, toi qui t'y connais en mécanique, tu pourras m'aider à choisir une voiture d'occasion ?

Eugène accepte d'un « oui » distrait à cause du teint livide et des yeux hagards de Gaston.

Eugène arpente l'une de ses vignes pour évaluer les conséquences de la canicule sur la future récolte. Le raisin aime le soleil, la chaleur, et supporte un été sans pluie si le printemps s'est montré clément avec les jeunes pousses en leur donnant leur comptant en eau. Cette année la vendange sera bonne, à condition que le début de l'automne n'amène pas ces pluies torrentielles redoutées par les hommes de la terre, car elles emportent en pourriture le fruit de douze mois de travail.

Une voix interpelle le vigneron qui se retourne, main en visière pour protéger ses yeux de la lumière éblouissante de juillet. Gaston gesticule tout en bas, au bord de la route serpentant des vignes belles comme des jardins.

– Eugène ?... Descend !... Dépêche-toi !

Eugène dévale un ruisseau rectiligne, dangereusement pentu, grâce auquel les eaux de pluie s'écoulent sans entraîner la terre et rattrape in-extrémis plusieurs chutes avant d'arriver indemne près de l'ami.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Où tu vas avec tous ces bidons ?

Le vélo de Gaston ressemble à celui d'un vendeur de récipients plastique en tous genres. Quatre sont suspendus au guidon, autant au porte-bagages, sans oublier les deux attachés à la barre transversale de l'engin.

Gaston s'éponge le front, le visage et le cou à l'aide d'un mouchoir à carreaux aussi large qu'une serviette avant de répondre d'un ton dramatique :

– Ne m'en parle pas, malheureux ! Encore une chance que tu sois à cette vigne, sinon, j'étais bon pour me transporter tout seul une trentaine de litres d'eau avec mon vélo ! Je me demande si j'y serais arrivé...

Eugène masque soigneusement sa curiosité derrière un ricanement bon enfant.

– Toi je n'en sais rien, mais ton vélo sûrement pas !... On peut savoir pourquoi tu viens à la fontaine Rouillée, au lieu de prendre l'eau au robinet comme tout le monde ?

La fontaine Rouillée est une source naturelle, disciplinée pas l'homme et intarissable même en temps de sécheresse gravissime. Sa forte teneur

Clotilde

en fer lui a valu son nom. Elle se situe en pleine campagne, à plusieurs kilomètres du village. Nombreux sont ceux qui, par souci de leur santé, vont de temps en temps tirer quelques litres de cette eau aux vertus curatives. Certains villageois, plus prosaïques, se contentent d'y laver leur voiture pour des raisons évidentes d'économie, bien que cette pratique soit interdite par la municipalité.

En général Gaston et Clotilde se moquent comme d'une guigne des qualités de l'eau ferrugineuse sur l'organisme, et n'ont pas encore d'automobile à nettoyer puisque Eugène, par charité envers Gaston, a réussi à convaincre Clotilde que juillet et août ne sont pas les mois les plus favorables pour débusquer « LA » bonne affaire.

Perplexe, Eugène demande à Gaston apparemment bouleversé.

– Mais enfin, pourquoi tu as besoin de tant d'eau ?

L'ami baisse la tête.

– C'est pour ma Clotilde...

La stupéfaction cloue sur place le brave Eugène qui s'écrie, après avoir avalé quelques régénérantes goulées d'air.

– Elle a besoin de fer maintenant ?

Gaston se tait mais Eugène insiste avec une emphase dramatique.

Clotilde

– Mais si elle avale tout ça, elle va rouiller sur pieds avant d’avoir fini !

Gaston marmonne alors à contrecœur :

– Ce n’est pas pour boire. C’est qu’il n’y a plus d’eau au robinet à cause d’une canalisation qui a pété.

Le lymphatique Gaston s’anime brusquement.

– Si tu voyais la rue, on dirait Venise ! Et les robinets sont plus secs qu’une queue de morue salée !

Eugène s’essaye à la compréhension.

– D’accord, c’est embêtant ! Mais pas au point de pomper toute cette eau quand même ?

Avant de s’emporter violemment contre Clotilde.

– Tu ne peux pas lui dire que même si elle reste un jour sans faire le ménage sa maison ne va pas s’écrouler ? C’est malheureux quand même cette rage du nettoyage !

Il marmonne ensuite d’un air accablé que finalement Clotilde n’est rien d’autre qu’un Stratège en jupon.

Gaston tente vainement de prendre la parole en gestes significatifs de la tête et des mains. En désespoir de cause et malgré une répugnance naturelle à la violence, même celle bien inoffensive de couper la parole à un ami, le malheureux hurle avec une sorte de détresse :

Clotilde

– Tu n’y es pas du tout, ça n’a rien à voir avec son ménage, c’est pire !

Bras ballants, Eugène affiche une mine stupide.

– Pire ?

Gaston se gratte la nuque en soupirant.

– Hé oui pauvre malheureux ! PIRE ! Dramatique même quand on connaît ma Clotilde. Et toi tu la connais !

Eugène s’exclame aigrement que personne ne peut dire le contraire !

– Et par moment j’aimerais mieux ne pas la connaître du tout si tu vois ce que je veux dire ?

Gaston murmure avec reconnaissance :

– Je sais Eugène, je sais... tu es plus qu’un ami, tu es un frère, un vrai frère !

Emu par la sincérité du brave homme, Eugène lui donne une tape amicale sur l’épaule.

– Mais qu’est-ce qu’elle veut en faire de toute cette eau ?

Gaston soupire à fendre l’âme.

– Se rincer ! Elle est sous la douche depuis ce matin, toute pégueuse* de savon...

C’est avec un soulagement non dissimulé qu’il raconte à Eugène comment, quand il est rentré chez lui pour sacrifier au rituel quotidien de la descente d’escalier de Thérèse, il a entendu les voix des deux femmes retentir à l’étage.

– J’ai tout de suite compris qu’il se passait quelque chose de pas normal...

Clotilde

Eugène ne résiste pas au plaisir d'un trait perfide.

– Ne me dis pas qu'après le plongeon en hauteur, ta femme veut apprendre la natation à ta mère ?

Gaston fait le sourd et raconte comment, après avoir gravi l'escalier, vaguement inquiet de ce qu'il allait découvrir, il s'est dirigé vers la salle de bain d'où provenaient les éclats de voix. Le spectacle qui s'offrit à lui le laissa muet de stupeur. Nue comme un ver et blanche de savon de pied en cap, Clotilde pleurait toutes les larmes de son corps, assise dans la baignoire. Une baignoire vide car la douche ayant sa préférence sur le bain, Clotilde avait négligé de fermer la bonde. Appuyée sur sa canne, Thérèse tentait sans succès de consoler sa bru.

Gaston eut le réflexe malencontreux de s'informer en dissimulant son étonnement derrière un lymphatisme excessif. Que se passait-il exactement ? Thérèse n'eut pas le temps de répondre, que Clotilde jetait un gant visqueux sur la figure de son mari.

– Et que tu ne le vois pas ce qui se passe ? Ces BANDITS ont coupé l'eau sans avertir personne, il y a une heure que je suis là-dedans ! UNE HEURE ! Il est neuf heures et j'en ai jusqu'à midi... et encore, s'ils la rendent à midi, parce qu'avec cette bande de fainéants, ça peut durer toute la journée !

Clotilde

Cette angoissante probabilité eut un effet désastreux sur le moral déjà fort ébranlé de Clotilde. En outre le savon commençait à irriter sa peau et elle se mit à envisager le pire

– Je colle de partout et la tête me pique ! Aïe pauvre de moi ! Mes cheveux ! Je vais me retrouver chauve, **COMPLETEMENT CHAUVE !**

La déprimante vision d'un crâne, le sien, plus lisse qu'une coquille d'œuf terrorisa Clotilde qui se remit à sangloter.

Gaston se hasarda à une suggestion :

– Et si tu t'essuyais bien comme il faut, ça devrait suffire en attendant non ?

Thérèse enveloppa son fils d'un regard navré. Elle avait déjà fait cette proposition à Clotilde qui n'en avait tenu aucun compte et le faisait vertement savoir à son époux :

– Au lieu de dire des âneries va voir cette bande de malpropres et dis-leur de remettre l'eau le temps que je me rince !

Gaston ne sut rien faire que balbutier maladroitement :

– Ils ne peuvent pas ma Cardine* C'est une canalisation qui a pété... ils la réparent... il faut attendre...

Clotilde cessa brusquement de pleurer et dit d'une voix morne qui fit frissonner son brave homme de mari :

Clotilde

– C'est ça, il n'y a plus qu'à attendre que je meure asphyxiée par la peau. C'est possible tu sais, je l'ai lu dans le journal... on peut mourir si la peau ne respire plus.

Thérèse vint au secours de son fils en tentant une nouvelle manœuvre d'apaisement. Peine perdue. Clotilde, toujours enduite d'une mousse parfumée aux fruits de la passion, s'était remise à sangloter.

Conscient que son épouse ne supporterait pas plusieurs heures d'attente en cet état sans hypothéquer de graves séquelles un équilibre nerveux déjà fragile, Gaston décida d'affronter de plein fouet la situation. C'est du ton pénétré de l'oracle qu'il annonça que si l'eau manquait au robinet elle ne manquait pas ailleurs. Désarçonnée par une détermination à laquelle son époux ne l'avait guère habituée jusqu'ici, Clotilde se surprit à espérer et demanda entre deux spasmes :

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

Thérèse, forte d'une foi sans faille dans le Créateur qui rend la vue aux aveugles et ressuscite les morts, accepta la probabilité qu'après tout son fils avait peut-être une idée et tapota affectueusement la main savonneuse de sa belle-fille en murmurant :

– Patience Nine, Gaston va tout arranger !

Clotilde

Gaston éponge son front pour la nième fois en soufflant bruyamment, sous l'œil paternel d'Eugène qui détache les récipients du vélo et les range dans le coffre de la deux-chevaux.

– Allez Homme, il vaut mieux se dépêcher parce que du temps qu'on discute, ta Clotilde continue de s'amidonner au savon.

Les deux amis s'en vont peu après, non sans avoir sommairement dissimulé le vélo de Gaston sous un cep.

La deux-chevaux gravit la côte à la vitesse d'un escargot emphysémateux. Les râles déchirants du moteur martyrisent Eugène et Gaston pense, sans oser le dire, que ses jambes l'auraient conduit plus rapidement à destination. Enfin, le véhicule vétuste vient à bout des derniers mètres et se gare devant Medhi qui balaye son pas de porte.

– Oh ! Medhi ! Laisse ton balai et vient nous donner un coup de main !

Medhi n'est pas d'humeur et continue de balayer en maugréant. Eugène va ouvrir le coffre où attendent les jerricans alourdis d'eau ferrugineuse. La curiosité a raison de la résistance de Medhi qui abandonne son travail et s'approche pour mieux contempler la cargaison.

– Qu'est-ce que vous voulez faire avec toute cette eau ?

Clotilde

Gaston le bouscule sans répondre, un récipient dans chaque main, jambes ployées sous le faix. Eugène tend le plus petit des bidons à Medhi.

– C'est pour la baignoire de Clotilde.

Medhi affiche une mine ahurie.

– La baignoire de Clotilde ? Mais pourquoi il faut remp...

Le vigneron trépigne d'agacement.

– On t'expliquera après, pour le moment porte ça chez Gaston, je finis de décharger et je vous rejoins !

Medhi s'éloigne en pataugeant dans les mètres cubes d'eau qui s'échappent de la canalisation défectueuse, inondent la rue et s'écoulent paisiblement, comme n'importe quel ruisseau, rivière, ou fleuve, vers la mer.

Eugène saisit les jerricans les plus lourds, bande ses muscles et se dirige à son tour vers la maison de Clotilde. Au passage, il interpelle méchamment les ouvriers qui observent son manège et celui de ses amis sans se soucier outre mesure de la canalisation responsable de tant d'ennuis.

– Ça va vous deux, pas trop fatigués ? Quand j'aurai fini je viendrai vous donner un coup de main, ça me rafraîchira !

Vexés, les deux hommes haussent les épaules et retournent à la cataracte qui s'échappe de la bouche d'eau avec une régularité déprimante.

Clotilde

Gaston revient chercher un nouveau chargement et n'entend pas Eugène, qui profite de sa présence pour lancer sa dernière flèche aux « *techniciens* » de la Compagnie des eaux.

– Dis donc Gaston, à la vitesse où certains travaillent je sens qu'on est bon pour un autre voyage à la fontaine Rouillée !

Gaston, chargé comme un baudet, interpelle fébrilement Eugène qui, pour le plaisir de narguer les ouvriers, oublie Clotilde.

– Dépêche-toi Homme, elle s'énerve de plus en plus !

Eugène obtempère nonchalamment :

– On y va, on y va...

Tandis que Gaston vide le dernier litre d'eau dans la baignoire, Eugène, Medhi et Thérèse attendent dans le couloir le résultat des opérations. Thérèse trompe son impatience en donnant à Medhi tous les détails sur le fâcheux incident de la matinée. Appuyé contre le mur du couloir Eugène semble attentif au récit de la vieille femme, mais ce n'est qu'une attitude. Thérèse est brutalement interrompue par le vigneron, qui hurle en direction de la salle de bains :

– HO ! CLOTILDE ? Surtout, ne sors pas tout de suite quand tu auras fini ?

La voix de Clotilde dénonce un commencement de soulagement.

Clotilde

– Et pourquoi s’il te plaît ?

L’œil d’Eugène s’allume d’une lueur que Medhi et Thérèse reconnaissent.

– A cause de l’huile malheureuse !

La réponse fuse de l’autre côté de la porte :

– Qué l’huile... tu crois que j’ai le temps d’aller me faire bronzer comme une estivante ?

Le sourire d’Eugène décèle une joie suspecte qui met définitivement en alerte Medhi et Thérèse.

– Je ne te parle pas d’huile solaire, mais d’huile antirouille ! Il m’en reste un petit bidon, j’espère que ça suffira ?

Le silence derrière la porte de la salle de bains est lourd de réprobation.

Clotilde se tait, Clotilde ne répondra pas !

La figure effarée de Gaston apparaît dans l’entrebâillement de la porte.

– Arrête de l’asticoter !

Eugène éclate de rire.

– T’en fait pas Homme, ça lui fait du bien... sinon, elle finirait par se prendre pour la Commandante en chef !

Un chant joyeux mêlé aux clapotis d’une eau énergiquement agitée conforte l’affirmation d’Eugène.

Les poitrines de Thérèse, Gaston et Medhi exhalent un même soupir de soulagement, tandis que le vigneron désigne la salle de bains d’un geste triomphant.

– Qu'est-ce que je vous disais ?

Les vendanges qui s'achèvent imprègnent chaque rue du village de l'odeur forte et caractéristique de raisins écrasés. Certaines vignes restent encore à cueillir, mais la plupart des propriétaires ont rentré leur récolte.

A cette occasion et selon un rituel immuable, Eugène s'octroie une semaine de grasse matinée. Il traîne au lit une heure supplémentaire qui le mène laborieusement aux environs de six heures. Son organisme refusant cette orgie de paresse Eugène s'éveille, avec une constance désolante, avant les aurores. Obstiné, le vigneron ne cède pas et s'oblige à fainéanter, à son corps défendant, durant soixante minutes qu'il occupe en méditations distraites.

Ce matin, Eugène est arraché à ses nébuleuses pensées par un bruit semblable à un éboulis de pierrailles. Intrigué il se lève, ouvre la fenêtre et aperçoit Pouf debout au milieu de la rue.

Pouf habite la partie basse du village et se hasarde rarement en ces hauteurs. Eugène comprend que le garçon, ayant lui aussi rentré sa récolte, s'en va aider un ami moins prévoyant. Esprit d'entraide oblige. Eugène le hèle amicalement mais Pouf reste figé, plus immobile que la statue de sel des Saintes

Écritures, main gauche sur la bouche, la droite portant le panier de son déjeuner.

L'aube pointe à peine.

Eugène se penche à sa fenêtre et regarde à droite, à gauche, sans voir âme qui vive.

Quelques jours plus tôt et malgré l'heure matinale cette même rue était animée par le départ des vendangeurs pour les vignes.

Agacé, Eugène soupire et interpelle Pouf encore une fois. Peine perdue. Pouf ne bouge pas d'un pouce. Le vigneron referme sa fenêtre en jurant, enfile un pantalon sur son pyjama et descend dans la rue.

– Et alors Pouf, tu deviens sourd ou quoi ?

Le garçon n'a pas bougé un cil et sa main étouffe toujours un cri qu'il n'a pas lancé. Eugène le secoue, vaguement inquiet tout de même.

– Ho ? Pouf ? Tu réponds oui ou non ?

Sans quitter des yeux un point précis qu'Eugène n'a pas jugé bon de regarder jusqu'ici, Pouf murmure, doigt pointé.

– C'est terrible ce qui arrive ! Regarde Eugène... LA ! LA ! REGARDE !

Eugène tourne la tête et a l'étrange impression que son cœur cesse de battre pour bondir d'un seul coup dans sa gorge. Il déglutit péniblement, lance un juron épouvantable et se précipite vers une vieille maison située à

quelques mètres en contrebas en hurlant à l'intention de Pouf.

– Réveille-toi animal ! Il faut le sortir de là !

Pouf emboîte le pas d'Eugène et jette le panier de victuailles pour la simple raison que cela le gêne dans sa course.

– Tu crois qu'il est là-dessous ?

Eugène précède Pouf de quelques foulées.

– Une chance sur deux qu'il y est, parce que c'est une fois sur deux qu'elle l'entend quand il l'engueule et même saoule, c'est elle la plus forte ! C'est toujours à la cave qu'il va dormir quand elle le fout dehors !

La conviction d'Eugène arrache à Pouf de petits cris terrifiés ponctués de « *Doux Jésus !* » incantatoires.

Arrivés sur les lieux les deux hommes se plantent devant la maison vétuste et délabrée. Tellement vétuste et délabrée que l'escalier extérieur s'est écroulé sans que rien ne l'y aide, pas même le vent qui ne souffle pas aujourd'hui. Selon les normes architecturales en vigueur dans la Catalogne d'antan, la porte de la cave se trouve sous l'escalier.

Pouf n'est capable de rien, que regarder Eugène déblayer les pierres qu'il jette rageusement à droite et à gauche.

– Aide-moi animal ! Si on se dépêche, on a peut-être une chance de trouver Jaumet encore vivant !

Ce Jaumet, qu'Eugène s'efforce d'arracher à une mort affreuse, est un bonhomme étrange, d'une laideur sympathique, pas plus haut ni plus lourd qu'un enfant de douze ans. Les vieux villageois affirment que sa famille, jadis, a eu du bien. Un bien que Jaumet, un tantinet attardé mental, n'a pas été en mesure de conserver. Courageux à l'ouvrage Jaumet n'a aucune notion, même frustre, de la gestion d'un patrimoine. Quelques années après la mort de ses parents il ne restait à l'innocent qu'une mauvaise vigne et la maison paternelle, derniers vestiges d'un naufrage habilement ourdi par des hommes de loi sans scrupules.

Pourtant, le pire restait encore à venir pour le malheureux Jaumet. Une femme, venue à la traîne d'une équipe d'ouvriers qui réparaient la voie ferrée, crut bon d'assurer un avenir tragiquement incertain en proposant le mariage au brave garçon. Celui-ci accepta, ébloui de l'aubaine. Quelques semaines après le village assistait aux noces de celle que l'on surnommait « *la parisienne* » à cause de son accent « *pointu* », avec Jaumet « *l'innocent* ». A cette époque, Jaumet était déjà quinquagénaire et la femme à peine plus jeune, malgré un maquillage outrancier et des toilettes excentriques qui tentaient de prouver le contraire.

Clotilde

Vingt cinq ans après l'étrange hyménée les voisins se sont habitués aux disputes homériques de ce couple étonnant.

Aujourd'hui Jaumet et Mathilde, tel est le prénom de la dame, n'ont plus en commun qu'un seul rêve : enterrer l'autre le plus rapidement possible. Jaumet occupe son attente en travaillant sa petite vigne et un morceau de jardin hérité d'une vieille tante. Mathilde évoque avec nostalgie sa lointaine jeunesse, rêve de son bonheur quand elle sera enfin veuve et tente d'oublier dans un mauvais vin les déceptions de l'existence.

La maison du couple est davantage réputée pour la saleté repoussante dans laquelle vivent ses occupants que pour son délabrement. Nul ne se hasarde à grimper l'escalier, sauf en cas de force majeure. Par exemple, quand les cris changent de diapason et signifient sans aucun doute possible que la dispute vire au drame.

Eugène lui-même, un certain jour, a arrêté de justesse le bras de Jaumet qui, armé d'un couteau de cuisine, s'apprêtait à égorger proprement son épouse ivre morte. Le vigneron est reparti après avoir vertement semoncé l'apprenti assassin et récolté quelques puces au passage. Il faut dire qu'un nombre impressionnant de chats ont élu domicile dans cet antre malpropre, avec l'assentiment de Mathilde et Jaumet qui ne voient, et c'est bien là

l'unique point d'accord entre eux, aucun inconvénient à cette cohabitation. Une chatière, ouverte au bas de la porte d'entrée, donne toute latitude aux petites bêtes pour aller et venir à leur guise. Toutefois, malgré l'accueil amical qui leur est réservé, ces compagnons de misère doivent faire preuve de vigilance et fuir promptement dès les signes avant-coureurs d'un nouvel affrontement entre les maîtres de céans. L'expérience leur a enseigné de ne pas se laisser prendre dans la tourmente, sous peine de servir de projectiles à l'un ou l'autre des belligérants. Nombre de villageois furent à même d'apprécier la maîtrise de la gent féline à fuir en giclant l'un après l'autre par la chatière avec vitesse, précision, et une grâce aérienne du plus bel effet.

Les villageois ont pitié de Jaumet, « *l'innocent* », victime de la cupidité des hommes et de la duplicité d'une putain vieillissante. C'est pourquoi, malgré un âge aujourd'hui vénérable, Jaumet est un peu l'enfant de tout le monde. Ses voisins ne laissent passer aucune occasion de prouver leur affection au bonhomme, en bavardant avec lui où en lui offrant quelques friandises qui, compte tenu des goûts de Jaumet, vont de l'anchois salé à la tablette de chocolat en passant par un paquet de bonbons ou de tabac à chiquer.

Clotilde

Eugène est de ceux-là et fouille les pierres, tirillé entre le désir et la crainte de découvrir le corps de Jaumet. La contribution de Pouf aux travaux de déblaiement se limite à appeler d'une voix plaintive le secours de la cohorte céleste et à se tordre fébrilement les mains.

Eugène l'invective furieusement sans cesser de déblayer :

– Va chercher Gaston au lieu de dire des âneries !

Pouf ne se le fait pas dire deux fois et s'en va en courant, d'une foulée gracieuse mais efficace, en direction de la demeure de Gaston et Clotilde. Il tambourine la porte avec une telle violence que Clotilde s'éveille en hurlant le nom de son fils avant de revenir à la réalité. Ce soir, Rémy est resté à la maison ! Rassurée, Clotilde secoue Gaston qui dort comme un bienheureux.

– GASTON ? Réveille-toi ! Il y a quelqu'un...

Ces appels ne troublent pas le sommeil de Gaston qui se retourne en grognant. Clotilde se lève en soupirant, ouvre les volets et aperçoit Pouf dans tous ses états.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive pauvre malheureux ? Et d'abord, qu'est-ce que tu fais par ici à une heure pareille ?

Clotilde

Pouf trépigne en battant l'air de ses bras comme s'il se trouvait possédé par le désir impérieux d'apprendre à voler.

– C'est Eugène ! Il faut l'aider ! Appelle Gaston, appelle-le ! VITE ! VITE !

Clotilde se précipite vers son époux qu'elle éveille d'un hurlement strident lancé au plus près du tuyau auditif.

Gaston se dresse en balbutiant :

– Qu'est-ce que c'est ? Y a un mort ?

Persuadée qu'Eugène a eu un accident Clotilde pleure, tire une couverture du lit que Gaston quitte en titubant et informe ce dernier en style télégraphique.

– C'est Pouf ! Il est en bas ! Il dit qu'il faut aller aider Eugène ! MAIS DÉPECHE-TOI A LA FIN ! Va réveiller le petit !

Pendant ce temps Pouf sonne le rappel de tous les bras valides en éveillant méthodiquement chacun des voisins.

Eugène, solitaire, continue de malmener rageusement la pierraille.

– Saloperie de cailloux ! Pauvre Jaumet ! Sûr qu'il doit être aplati comme une limande !

A ce moment une voix familière et polie résonne à quelques mètres au-dessus de sa tête.

– Dis donc Eugène, tu devrais aller chercher une échelle, comme ça je pourrai t'aider !

Debout dans l'encadrement de la porte, Jaumet observe Eugène d'un air affable. Le

vigneron laisse choir la grosse pierre qu'il tenait dans ses mains et apostrophe violemment Jaumet.

– ESPECE D'ANIMAL, TU CROIS PEUT-ETRE QUE JE VIENS TE FAIRE LE MÉNAGE ? TU NE POUVAIS PAS LE DIRE QUE TU ÉTAIS LA-HAUT ? Y A UNE HEURE QUE JE M'ARRACHE LES TRIPES EN TE CROYANT COINCÉ LA-DESSOUS !

Jaumet, ahuri d'être la cause d'une si grande ire réplique, outré :

– Là-dessous ? Mais je serais mort si j'étais là-dessous ?

Des éclats de voix accompagnés d'un bruit de galopade annoncent l'arrivée des secours. Eugène abandonne d'un pas prudent le monticule pierreux, escaladé quelques minutes plus tôt avec la maestria d'un alpiniste chevronné. Une dernière enjambée le ramène à l'uniformité rassurante du trottoir sur lequel il atterrit en jurant.

Le groupe de sauveteurs contemple dans un silence navré l'étendue du désastre.

Clotilde, sa couverture roulée sous le bras, soupire avec un rien de fatalisme :

– L'important c'est que le Jaumet soit vivant, pour l'escalier, il faudra voir ce qu'on peut faire.

Clotilde

Eugène, encore sous le coup d'émotions trop violentes, approuve d'un grognement cette sage déclaration quand il aperçoit la couverture.

– Où tu vas avec cette couverture ?

Clotilde hausse les épaules.

– C'était pour Jaumet... à tout hasard...

Le vigneron ricane et demande à l'amie si elle avait peur que Jaumet s'enrhume.

Clotilde réplique avec condescendance que n'importe quel homme, un tant soit peu civilisé, sait qu'un blessé souffre du froid.

– ... mais toi, grosse brute comme tu es, ce genre de choses te passe par-dessus la tête !

Eugène mime la compassion.

– En tout cas, il y a au moins UN détail qui ne me passe pas par-dessus... c'est que la tienne est pleine de *pardals** !

Clotilde réplique d'une voix aiguë que c'est mieux que de l'avoir pleine de courants d'air.

Jaumet est oublié.

Chacun suit avec intérêt cette passe d'armes matinale, sous le regard accablé de Gaston et celui, vitreux, de Pouf qui subit à l'insu de tous, le contrecoup de sa trop grande frayeur.

Eugène veut avoir le dernier mot.

– J'ai peut-être le *canastrou** plein de courants d'air, mais ça ne m'empêche pas de comprendre que si Jaumet était là-dessous c'est pas d'une couverture qu'il aurait eu besoin, mais de quatre planches !

Clotilde

Clotilde ne relève pas le gant et s'effondre, en bafouillant d'une petite voix.

– Quand Pouf nous a appelé il n'a pas dit ce qui se passait... tout ce qu'il a dit c'est que tu avais besoin d'aide... c'est tout... j'ai cru que tu avais eu un accident... la couverture... c'était pour toi... ?

Elle abandonne Eugène à la désapprobation générale et s'en retourne chez elle, enlacée par Rémy qui la console tendrement.

Le vigneron, vaguement gêné, cherche comment se disculper lorsque Pouf s'appuie contre lui en murmurant qu'il ne se sent pas bien.

– ... je crois que je vais vomir...

Vaincu par des événements trop intenses pour sa nature primesautière, Pouf tombe évanoui dans les bras d'Eugène. L'affolement s'abat sur le petit groupe qui, depuis le départ de Clotilde, ne compte que des hommes. Eugène, les bras encombrés d'un Pouf parfaitement inerte, piétine sur place sans savoir que faire. Medhi est le premier à retrouver son calme et donne des directives avec une apaisante autorité.

– Emmène-le chez Clotilde, elle saura ce qu'il faut faire. Nous, on va essayer de trouver une échelle pour descendre Jaumet et après on commencera à déblayer.

Clotilde

Le soleil levant apparaît au-dessus de la mer et saupoudre de vapeurs orange les toits de tuiles rouges.

Jaumet, confortablement installé sur une chaise tirée devant l'entrée, prend son mal en patience en papotant avec ses amis dont certains commencent à enlever quelques pierres. L'un d'entre eux, maçon de son état, est allé chercher une double échelle afin de libérer l'innocent de ses hauteurs. Soudain, Mathilde apparaît, titubante, hirsute, hideuse. La « *parisienne* » vacille dangereusement au-dessus du vide, cligne deux ou trois fois des yeux, observe son époux d'un air pénétré, lorgne une nouvelle fois vers l'extérieur et demande enfin d'une voix pâteuse où est passé l'escalier ?

Les hommes observent la scène, nez en l'air, inquiets de voir Mathilde tanguer comme une barque dans la tempête, au risque de se rompre le cou d'un instant à l'autre.

Medhi l'invective impérieusement :

– MATHILDE ! SORS DE LA ! RECULE !

Docile, Mathilde obéit en s'inquiétant encore une fois de ce qu'est devenu l'escalier.

Jaumet réplique négligemment :

– Qu'est-ce que ça peut te faire, tu ne sors jamais !

La mégère cherche une réplique mordante, ne la trouve pas et choisit alors de regagner sa couche en compagnie d'un litron à peine

entamé, sans entendre l'exclamation joyeuse de son époux.

– Voilà l'échelle ! L'échelle arrive !

Frileusement serrés les uns contre les autres les « piliers du front de mer » regardent l'horizon d'un air affligé. En ce dimanche matin la Méditerranée n'est bleue que sur les cartes postales exposées à un présentoir du bar-tabac.

La voix d'Eugène domine les hurlements du vent.

– D'ici cet après-midi, ça risque de se calmer !

Les plus âgés, parmi lesquels Medhi, affirment qu'il y a peu d'espoir.

L'un d'eux annonce sentencieusement :

– Quand la mer est comme ça, c'est que ça durera au moins deux jours... et encore... chance si on n'a pas la pluie !

Eugène domine ses pulsions meurtrières et n'étrangle pas l'oiseau de mauvais augure. Les mines renfrognées de certains acolytes dénoncent qu'il n'est pas le seul à être tenté de la sorte.

Un optimiste s'écrie :

– Avec ce vent, ça devrait se lever !

Le vieux marin, dont le savoir météorologique lamine le moral de tous, réplique d'un ton péremptoire en vissant

rageusement sa casquette sur son crâne que le vent vient d'Espagne !

– Tu as déjà vu du vent d'Espagne apporter le soleil ? Tais-toi Homme, je te dis que c'est cuit !

Chacun contemple avec amertume la déferlante des vagues furieuses, hautes comme des maisons, s'abattre contre les rochers. La mer reflète le gris plombé d'un ciel menaçant. Le match tant attendu semble effectivement définitivement compromis par la mauvaise volonté des éléments.

Ce match est le quatrième que le village dispute en seconde division et le miracle de la dernière saison sportive est encore dans toutes les mémoires. Un de ces miracles dont rêvent, sans vraiment y croire, chaque joueur et chaque supporter d'obscures petites équipes locales. L'accès de la troisième à la seconde division !

L'été s'est écoulé, paisible et euphorique.

Dès la mi-septembre une sorte de fièvre embrasa les villageois. Les bonnes volontés entrèrent en action et s'organisèrent pour confectionner fébrilement les accessoires indispensables à tout supporter digne de ce nom : écharpes, drapeaux et pompons aux couleurs de l'équipe. Cette activité fut dévolue à la gent féminine de sept à soixante-dix-sept ans. Les hommes, pour la plupart anciens rugbymen, s'occupèrent quant à eux de

l'organisation des déplacements : locations d'autobus, réservations dans les restaurants, inscriptions des participants, fabrication des banderoles, etc. ... sans oublier les répétitions assidues du délégué à la trompette. L'indispensable trompette, celle qui lance dans les moments émouvants où un essai vient d'être marqué et à fortiori transformé la note triomphante à laquelle répond par un « Olé » vibrant la foule des fidèles supporters.

Malheureusement, cette messe païenne et ô combien enivrante ne peut être pleinement vécue si elle est compromise par des rafales pernicieuses de vent ou de pluie. La catastrophe est totale si vent et crachin sévissent ensemble. La fête tourne alors au cauchemar et la frustration d'un score faussé par les traîtrises de la météo tenaille le cœur et les entrailles des fidèles. En outre, les trois premiers matchs disputés ont été entachés de défaites humiliantes parce que seulement imputables à un jeu désastreux. L'avenir en seconde division de l'équipe locale paraît aussi bouché que la ligne de l'horizon.

L'heure de l'apéritif arrache les « piliers du front de mer » à leurs sombres méditations. Chacun cesse de battre la semelle sur le trottoir et s'engouffre dans le café où les attend un pastis revigorant.

Clotilde

Le compte à rebours de l'heure « H » vient de commencer.

Les gradins archaïques sont pris d'assaut par les femmes qui s'y installent, serrées comme des sardines sur les planches irrégulières et inconfortables. Les hommes préfèrent rester en bord de touche afin de suivre au plus près les évolutions des deux équipes.

Assise à côté de sa fille et entourée de ses amies Clotilde trompe son attente en racontant, malgré le vent glacé qui engourdit ses lèvres et étouffe ses paroles, combien elle a eu de mal à convaincre Thérèse et Georgette de rester bien au chaud à la maison :

– On les a laissées devant la télé, vertes de rage ! C'est normal remarquez, Georgette a fabriqué je ne sais pas combien de pompons et ma belle-mère a tricoté trois écharpes, tout ça dans la semaine, alors, quand je leur ai annoncé qu'elles ne pouvaient pas venir à cause du mauvais temps, elles n'étaient pas contentes. Mais il faut être réaliste, un temps pareil, à leur âge, c'est un coup à vous attraper la mort ! Je n'ai pas raison ?

La conviction de ses interlocutrices apaise un peu les remords de Clotilde. Thérèse et Georgette n'ont manqué aucun des trois premiers matchs. La déception a été à la mesure de leur engouement : démesurée. Mais Clotilde reste convaincue que les deux vieilles femmes

Clotilde

n'auraient pas survécu à plusieurs heures d'immobilité au bord d'un stade battu par une bise glaciale. Au moment du départ Gaston, Eugène et Medhi reconnurent que la sagesse s'exprimait par sa bouche mais Clotilde, ulcérée de jouer les rabat-joie, ignore l'évènement que constituait cette triple bénédiction et s'engouffra en maugréant dans la deux-chevaux d'Eugène. Dès qu'ils furent installés elle interpella Medhi, assis à l'avant du véhicule.

– Dis donc toi ?... ça me fait bien plaisir que tu me donnes raison pour une fois, mais je te signale que si le froid est dangereux pour mamà et Georgette, il l'est aussi pour toi non ? Quel âge tu as au juste ?

Le vieil homme choisit la parade d'une surdité foudroyante et se mit à siffloter, sous le regard furibond de Clotilde qui l'apostropha aigrement.

– C'est çà ! Siffle ! Quand tu seras à moitié mort d'une congestion on verra les têtes !

A leur arrivée au stade Marthe et Antoine, déjà transis, vinrent les rejoindre. Clotilde et Marthe prirent la direction des tribunes au grand soulagement de Medhi qui, durant le court trajet en voiture, sentit peser sur sa nuque le regard accusateur de la trop prévenante Clotilde.

Le vieil homme discute à présent en bord de touche des chances de l'équipe locale. Cette

Clotilde

question cruciale relègue aux oubliettes Clotilde et ses marottes.

Enfin, le coup d'envoi est sifflé.

Le premier quart d'heure suffit aux villageois pour comprendre que ce match serait le plus difficile de la saison. La prestation des joueurs locaux se révèle aussi défailante que lors des rencontres précédentes et, détail aggravant, l'arbitre semble décidé à accorder sa haute bienveillance à l'équipe adverse.

Si Clotilde et Marthe ne connaissent pas toutes les finesses des règles du jeu, leur expérience de supporter les autorise à soupçonner la mauvaise foi du juge. Les bonds de cabri de Medhi et les mines féroces de Gaston, Eugène et Antoine les confortent dans le sentiment qu'elles assistent bel et bien à une débâcle, doublée d'une forfaiture.

Quelques dames étrangères, venues soutenir l'équipe des visiteurs, se sont égarées dans les tribunes par défi ou inconscience. L'une d'elles trouve spirituel de sous-entendre que seule une virilité défailante justifie la désolante prestation des catalans. Assise derrière cette grossière personne Clotilde lui cloue le bec d'une claque brutale dans le dos. Il s'en faut de peu que la fauteuse de trouble disparaisse corps et bien sous les gradins. Heureusement pour elle ses voisines et compagnes la retiennent au vol, avant de se retourner vers Clotilde en vociférant

Clotilde

des injures à faire rougir les mâles les plus endurcis. La levée de boucliers des villageoises est immédiate et violente, si violente que le petit groupe adverse préfère battre en retraite. Les « étrangères », rouges de colère et fermement décidées à user de leurs cordes vocales en invectives haineuses contre les joueurs catalans, rejoignent leurs époux en bord de touche.

Clotilde et ses amies considèrent cette victoire comme de bon augure. Après tout, le match vient à peine de commencer et le score est toujours nul.

Hélas, le déroulement de la partie se révèle identique à celui du temps : exécration. L'injustice de l'arbitrage modifie le comportement des joueurs autochtones. Aveuglés par la colère ces derniers oublient le ballon ovale et foncent tête baissée sur l'adversaire, à la grande satisfaction de l'arbitre qui n'a plus à siffler de fautes imaginaires.

Au fil des minutes le score des visiteurs monte en flèche et effiloche l'aspiration des villageois à la consécration suprême : la première division.

Les spectateurs catalans réalisent que le maintien en seconde division relève de l'utopie et les plus optimistes eux-mêmes considèrent comme inévitable la dégringolade en troisième division.

Clotilde

Le rêve n'aura duré qu'une saison mais restera à jamais gravé dans les mémoires.

La rencontre tourne au désastre, nul n'a plus le cœur de huer les encouragements frénétiques clamés par la poignée de supporters de l'équipe adverse. Les villageois, traits défaits, piétinent sur place tandis que les villageoises gémissent autant de la morsure du froid que du spectacle insupportable de quinze jeunes hommes écrasés, éperdus, humiliés, face à des adversaires galvanisés par l'appui inconditionnel de l'arbitre.

Le coup de sifflet de la mi-temps ratifié par un score de vingt-deux à rien la déroute des catalans. Dans les gradins Clotilde ravale sa fureur tandis que Marthe la supplie plaintivement de rentrer à la maison.

– ... on a perdu et j'ai de plus en plus froid !

Outrée par une telle proposition Clotilde fait taire sèchement sa fille.

– Ne me dis pas que tu veux abandonner ton frère dans un moment pareil ?... ON RESTE !... Jusqu'au bout !... Sinon, je n'oserais plus jamais regarder mon Rémy en face !

Accablée, Marthe s'enveloppe frileusement dans son manteau.

En contrebas des tribunes et accoudées sur la barre de clôture du terrain, les « étrangères »

Clotilde

lorgnent les villageoises, en particulier Clotilde, d'un œil goguenard voire provocant.

Clotilde envoie un coup de coude dans les côtes de sa fille.

– Regarde-les ces teignes ! Je rêve, où elles nous provoquent ?

Marthe hausse mollement les épaules.

– Mais non maman, elles sont contentes c'est tout. A leur place on ferait la même chose tu ne crois pas ?

Un coup de coude plus violent arrache une plainte à Marthe.

– Je te dis qu'elles nous provoquent ! TÉ ? REGARDE... MAIS REGARDE ?

Il est évident que les mégères endimanchées se moquent ostensiblement des villageoises.

Jacqueline, une amie de Clotilde installée juste derrière elle, se penche sur son épaule.

– Dis donc Clotilde ? Tu vois ce que je vois ?

Brusquement insensible au froid Marthe s'agite.

– Ecoute Jacqueline, ne commence pas à l'énerver, c'est pas le mom...

La pacifique Marthe n'a pas le temps d'achever son appel au calme que sa mère se dresse, décidée à en découdre une bonne fois avec ces malappries. La majorité des villageoises l'imitent en un ensemble digne d'un corps de ballet. Les plus pondérées n'ont pas le temps de réagir que le petit groupe rejoint le

Clotilde

bord de touche en direction des provocatrices. Inquiètes, ces dernières se blottissent contre leurs époux en les informant du danger qui approche. Ces messieurs, occupés à discuter entre eux ne les écoutent pas et se retrouvent soudain envahis par des furies qui agressent méchamment leurs précieuses moitiés. Après un bref moment d'égarement ils tentent maladroitement de servir de boucliers à leurs épouses, malmenées par une grêle de coups de poings sur leur tête permanentée. L'un d'eux, oublieux des règles les plus élémentaires de la galanterie, envoie une gifle retentissante à celle qui semble le chef de ces amazones modernes. La victime, qui n'est autre que Clotilde, réagit à l'affront abominable en mordant jusqu'au sang la main du malotru. Les villageois, alertés par le mouvement de désordre aux abords des gradins, tombent à bras raccourcis sur ces bandits venus d'ailleurs qui, non content de soudoyer les arbitres, poussent la bassesse jusqu'à malmenier de faibles femmes. En quelques secondes, la mêlée est générale.

Les joueurs, groupés en milieu de terrain, profitent des quelques minutes de repos de la mi-temps. L'entraîneur de l'équipe des villageois dissimule héroïquement son désespoir et tente de convaincre ses poulains que tout n'est pas perdu. L'un des joueurs, trop démoralisé pour

ouïr ces pieux mensonges, aperçoit un attroupement suspect en bout de terrain.

– Qu'est-ce qui se passe ? Ils sont en train de se battre ou quoi ?

L'entraîneur regarde le bord de touche avec des yeux exorbités :

– Rémy, c'est ta mère... oui-oui... c'est ta mère...

Il hésite, plisse les paupières pour mieux voir l'incroyable :

– ... et ma femme ? Mais oui ! C'EST MA FEMME !

Un autre murmure en se dirigeant d'un pas de plus en plus rapide vers le lieu de la bagarre :

– Taisez-vous, je crois qu'il y a aussi ma mère. ELLES SE BATTENT ! Ils sont TOUS en train de se battre ! Mais ils sont devenus fous !

Joueurs, entraîneurs, arbitre, soigneur, se précipitent au pas de course et coudes au corps pour ramener un peu d'ordre au sein de ce public exagérément belliqueux.

Eugène refoule l'agresseur de Clotilde par des bourrades musclées, censées lui inculquer les notions basiques de la politesse dont un homme digne de ce nom gratifie les personnes du sexe dit « faible ». Libre de ses mouvements, Clotilde s'applique à éradiquer toute velléité de persiflage chez la responsable de tant d'excès, en frictionnant énergiquement une permanente

jusqu'ici impeccable. Bien que fort occupée à cette tâche délicate elle n'en rabroue pas moins son fils, qui voudrait la voir retourner vers les tribunes.

Les joueurs des deux équipes, provisoirement unis, essayent de remettre sur les rails les dérapages de leurs bouillonnants supporters. Peine perdue. Le placide Gaston lui-même écume de colère, et boxe avec maestria toute figure étrangère qui passe à portée de ses poings.

Dépassé par cette situation décidément inextricable, l'arbitre regarde son chronomètre, constate que le temps de repos est largement écoulé et décide de siffler le début de la seconde mi-temps, sans se préoccuper davantage des états d'âmes de ces furieux. Il regagne par petites foulées ostentatoires le milieu de terrain.

Las, le coup d'envoi de la seconde mi-temps est un « flop » insultant pour l'homme en noir. Personne ne l'entend, les joueurs moins que quiconque.

La panique devient générale et le monde tourne à l'envers quand Medhi a soudain une idée de génie. Il monte sur le premier rang des gradins, adopte une attitude hiératique et se met à entonner l'hymne catalan d'une belle voix grave, dont la puissance étonne chez ce vieillard desséché par l'âge. Les rares villageois qui ne participent pas à la mêlée mais encouragent de

leurs cris le parent ou l'ami se taisent, hésitent le temps d'un regard jeté furtivement de l'un à l'autre, avant de joindre leurs voix à celle du vieux sage.

Les visiteurs ne comprennent pas pourquoi les agresseurs abandonnent brusquement le combat pour se mettre à chanter ! Ils écoutent monter vers le ciel plombé une note haute, pathétique, d'un chant qu'ils ne connaissent pas.

Pétrifiés de respect les joueurs catalans chantent aussi.

Enfin, les voix s'éteignent.

Le silence recueilli des villageois et celui, ahuri, des visiteurs fait ressortir les mugissements de la tempête qui soulignent, par leurs violences, le dérisoire de l'agitation humaine.

Le public est calmé.

Les joueurs reprennent leur place.

Le match peut continuer.

L'agressivité des spectateurs ayant annihilé celle des acteurs, les deux équipes reprennent le jeu dans un état d'esprit différent des quarante-cinq premières minutes. L'arbitre lui-même oublie de faire du favoritisme et les catalans marquent un essai. L'honneur est sauf, les villageois reprennent goût au spectacle et acceptent plus sereinement la défaite inéluctable. Quelques belles prestations, saluées

Clotilde

par les applaudissements d'un public de connaisseurs, donnent à croire que l'harmonie règne enfin de part et d'autre de la pelouse.

Impressionné par les événements de la première mi-temps, l'arbitre continue d'appliquer le règlement à la lettre. Cette impartialité toute neuve interdit aux visiteurs de faire aboutir leurs attaques. Le match s'achemine paisiblement à son terme quand, quelques minutes avant le coup de sifflet final, Rémy crée la surprise en forçant la défense adverse pour monter à l'essai. Porté par les ovations de ses supporters le jeune homme, magnifique dans l'effort, se dirige droit entre les poteaux avant d'être stoppé par une manchette meurtrière plutôt que par un classique plaquage au sol.

Rémy s'écroule, souffle coupé.

Le soigneur se précipite, l'éponge aux mille vertus dans une main, un seau d'eau dans l'autre, tandis que les amis du garçon l'aident tant bien que mal à traverser ce difficile moment.

Le public, après des cris de réprobation confondus en une seule clameur, se retranche dans l'expectative.

Dans les tribunes Clotilde, mains sur la gorge, balbutie d'une voix blanche :

– Ils me l'ont tué !

Clotilde

Puis elle hurle le nom de son fils, saute de gradins en gradins avec une agilité surprenante, et s'en va en courant, suivie de Marthe en état de choc. Les spectateurs s'écartent devant cette mère éplorée, clamant le nom son fils à tous les vents de sa terreur.

En bord de touche Gaston attend que son fils reprenne ses esprits, le cœur un peu serré malgré tout car les minutes paraissent interminables. Lorsqu'une voix à ses côtés l'avertit de l'arrivée de sa femme, sa lenteur naturelle l'empêche d'affronter fermement le problème. Il ne fait rien pour stopper l'avalanche de coups de poings qui s'abat sur sa poitrine, et ne sait pas comment mettre un bémol aux glapissements hystériques de sa tendre moitié. Quand Clotilde lui ordonne d'aller chercher Rémy pour le ramener vite fait bien fait à la maison Gaston, très ennuyé de se trouver en si fâcheuse posture, tente maladroitement de la raisonner. Il y a des règles au rugby comme en toute chose, et au rugby aucune règle n'autorise un père ou une mère à récupérer leur rejeton au beau milieu d'un match !

– ... tu le sais bien pourtant.

La soumission de son époux à des règles dont pour l'heure elle se fiche comme d'une guigne, fige momentanément Clotilde sur sa

Clotilde

stupeur. Terrifiée, Marthe sanglote à ses côtés en la secouant par le bras.

– Aïe ! Maman ! Il va mourir ! Il va mourir !

Il n'en faut pas plus à Clotilde pour passer à l'action. Elle se glisse sous la barre de fer qui clôture le terrain, et se précipite vers son fils auprès duquel elle s'agenouille. Rémy continue de se tordre de douleur et, entre deux rafales de vent, Clotilde peut entendre la chair de sa chair exhaler un râle affreux. Une angoisse atroce la submerge, des points brillants défilent devant ses yeux et elle se met à appeler un médecin avec des hurlements de louve. Les cris de détresse de sa mère aident Rémy à reprendre conscience. Il la rassure d'un signe de la main, s'assoit en hoquetant, crache, halète, jusqu'à ce que ses poumons veuillent bien reprendre leur office. Clotilde assiste à cette résurrection et, lentement, la fureur remplace l'angoisse.

Lorsqu'il est évident que son fils survivra à l'agression antisportive dont il a fait l'objet elle se relève et, au lieu de dégager la pelouse comme l'y invite discrètement l'arbitre elle se plante devant les quinze joueurs, poings sur les hanches et l'œil sévère :

– QUI A FAIT CA ?

Le plus petit des coupables potentiels la domine de la tête, des épaules et de la poitrine. Pourtant, tous baissent la tête, déconcertés par

cette situation insolite qu'on ne rencontre dans aucun manuel de formation.

L'arbitre conseille encore une fois à Clotilde de quitter le terrain et essuie une virulente fin de non-recevoir.

– C'est vous qui devriez dégager le terrain... pour aller vous acheter une paire de jumelles ! Quand on a la vue aussi basse que la vôtre, des lunettes ça ne suffit pas !

L'homme en noir blêmît sous l'insulte et réitère sa demande d'un ton sec en détachant froidement chaque syllabe.

Rémy comprend que les choses vont rapidement se gâter s'il n'intervient pas et supplie sa mère d'une voix enrouée.

– Ne fais pas d'histoires maman. Je vais bien. Je t'assure que je vais bien. Va rejoindre papa, sois gentille ! S'il te plait... maman ?

Bien campée sur ses jambes Clotilde réplique sans quitter du regard chacun des joueurs adverses, dont certains toutefois commencent à manifester quelques signes d'agacement.

– GENTILLE ? Tu crois que j'ai envie, pour être « gentille », de te laisser tout seul avec cette bande d'assassins et ce bandit d'arbitre qui les laisse faire ?

Rémy bafouille de honte, les joueurs villageois se régalent du spectacle, l'arbitre devient menaçant, et les joueurs du camp

Clotilde

adverse prennent des airs de diva au bord de la crise de nerfs.

En bord de touche Eugène trépigne de colère et invective violemment Gaston :

– MAIS AU LIEU DE RESTER PLANTE LÀ COMME UNE SOUCHE, VA LA RECUPERER AVANT QU'ELLE NOUS FASSE SUSPENDRE JUSQU'À LA SAINT GLIN-GLIN !

Gaston sait bien qu'il est incapable de raisonner Clotilde quand elle est dans cet état, mais il sait aussi qu'une dérobade lui ferait perdre la face devant le village. C'est donc avec la détermination d'un désespérado* qu'il enjambe la barrière pour s'en aller rejoindre son impulsive épouse. Clotilde continue de traiter les joueurs adverses d'« assassins » tandis que Rémy s'évertue de la ramener vers la touche. Quand il aperçoit Gaston, il se précipite à sa rencontre avec un soulagement évident.

– Fais quelque chose papa ! Je t'en prie !

Gaston inspire une grande goulée d'air avant de faire ce qu'il n'a jamais osé ni seulement envisagé de faire jusqu'à aujourd'hui : donner un ordre à sa femme !

– CLOTILDE !... VIENS ICI TOUT DE SUITE !

La tempête de vent donne à la scène cette petite note insaisissable qui transforme en

cauchemar une situation simplement ennuyeuse.

Bien entendu Clotilde, trop occupée à démasquer le coupable, ne songe pas à s'offusquer de l'ultimatum matrimonial. Elle continue d'invectiver les joueurs d'une voix stridente qui domine les sifflements du vent quand l'un d'eux, au comble de l'énervement, décide d'en finir une fois pour toute.

– C'est moi qui l'ai plaqué à votre fils, vous allez nous enquiquiner encore longtemps ?

A partir de là les évènements s'accélérent car le joueur en question, sans doute tenté par quelque démon pugiliste, croit subtil d'ajouter qu'il préférerait être « *orphelin* » plutôt que d'avoir « *une folle pareille comme mère* ». Rémy bondit sur le goujat afin de réparer l'insulte, mais une droite au menton brise net son élan et l'expédie en douceur faire un autre petit somme sur la pelouse. Clotilde voit rouge et, toutes griffes dehors, saute sur l'odieux personnage qui sans égard pour son sexe s'en débarrasse en la jetant comme une vulgaire poupée de chiffon. Devant le désolant spectacle de sa pétulante épouse malmenée et de son rejeton encore une fois inconscient, Gaston perd son sang-froid. Ce placide, pacifiste congénital, passablement excité par une première mi-temps frustrante et un temps mort riche en émotion ne se connaît plus. Une fureur récurrente

Clotilde

l'incite à réparer son honneur bafoué en infligeant une sévère correction au dangereux récidiviste. A peine a-t-il commencé de jouer les redresseurs de torts qu'Eugène et les villageois volent à sa rescousse. La pelouse est investie. Joueurs et supporters des deux camps entrent en lice à leur tour. La mêlée est générale et furieusement scandée par les coups de sifflets de l'arbitre, jusqu'à ce qu'une claque anonyme fasse cracher à l'homme en noir l'attribut de son autorité, qui va se perdre dans le gazon.

La chance est quand même au rendez-vous en la personne d'un gendarme, qui avait choisi d'agrémenter sa journée de repos en venant assister au match. Conscient qu'un drame menace, le bonhomme s'en va ventre à terre avertir ses confrères. L'arrivée massive des représentants de la loi calme instantanément les moins combatifs et conduit les plus belliqueux à abandonner les hostilités.

Clotilde refusant d'abandonner son fils à la merci « *d'une bande de sauvages* », Gaston et Eugène emportent Rémy, encore dans le coton, loin des dangers de la bataille.

Quand Thérèse et Georgette voient arriver Clotilde et les siens, flanqués d'Eugène et Medhi soutenant Rémy, chacun portant sur le visage et les vêtements les stigmates d'une après-midi mouvementée à l'extrême, leurs

Clotilde

regrets d'avoir été mise à l'index n'en sont que plus amers.

Thérèse s'informe, bouche pincée, du résultat du match.

– On a gagné au moins ?

Féroce, Eugène tend un doigt accusateur vers Clotilde.

– Comment tu veux qu'on gagne avec celle-là dans les parages ? Non seulement on a perdu, mais on est bon pour la suspension ! Tout ça parce que "MADAME" déraile dès qu'on chatouille son Rémy d'un peu trop près !

Mains croisées sur sa poitrine, Clotilde calme les battements de son cœur

– On me l'a à moitié décapité et toi tu appelles ça des chatouilles ? Ça se connaît que tu n'as pas d'enfant !

Aveuglé par la colère Eugène vocifère.

– Si d'avoir des enfants ça t'oblige à envahir le terrain chaque fois qu'on bouscule ton rejeton, **RESTE À LA MAISON ! PERSONNE NE S'EN PLAINDRA ! AU CONTRAIRE !**

Il hésite, cherche la sentence définitive qui clouera le bec à l'insupportable créature.

– D'abord tu n'es pas une femme ! Tu es une catastrophe en jupon ! Une guerre civile à toi toute seule... c'est ça... **UNE GUERRE CIVILE À TOI TOUTE SEULE !**

Clotilde

Sourcils froncés il se penche vers Clotilde qui l'affronte d'un œil noir.

– Tu es dangereuse Clotilde ! Tu comprends ce que je dis ? DANGEREUSE !... C'est TOI qu'on devrait interdire de terrain !... Une interdiction à VIE !

Clotilde réplique avec la sérénité de l'innocent convaincu de son droit.

– Si c'était à refaire, je le referais ! Et ce sera comme ça chaque fois qu'un assassin qui se cache sous le short d'un soi-disant sportif voudra tuer mon petit...

Brusquement, elle se rebiffe, Eugène est trop injuste après tout.

– ... et toi, au lieu de râler parce qu'on va nous suspendre, tu n'as qu'à écrire à la Fédération pour dénoncer ce bandit d'arbitre ? Tout ça, c'est sa faute, il a pourri le match à force de nous encaisser et de laisser faire aux autres n'importe quelle saleté !

Eugène s'affale sur le canapé.

– Laisse tomber va ! Et va nous faire un peu de café, ça nous calmera de cet après-midi de dingo !

Quelques jours plus tard la sentence redoutée par Eugène tombe, telle un couperet. L'équipe villageoise est interdite de terrain jusqu'à la fin de la saison.

Clotilde

Eugène et Gaston ont l'habitude de s'entraider pour certains travaux de la vigne. Parmi ces travaux figure celui de la taille, dont le travail délicat débute en décembre pour s'achever en mars.

Ce jour-là, les deux amis œuvrent sur l'une des propriétés de Gaston et débattent ensemble du grave problème toujours en suspens... la voiture de Clotilde.

Le claquement sec des ciseaux à tailler ponctue les temps de silence de la conversation. En fait de conversation il s'agit plutôt d'un monologue, celui d'Eugène, que Gaston écoute avec des airs de Jésus au Calvaire.

– Tu sais Gaston, j'arrive plus à trouver d'excuses assez intelligentes pour que ta Clotilde les avale. Elle va finir par se méfier et comprendre que rien ne nous empêche d'aller l'acheter cette foutue voiture...

Gaston abandonne son cep, le temps de se gratter le crâne et passer une main raide de cal sur sa figure mal rasée, tandis qu'Eugène continue d'argumenter en le lorgnant furtivement.

– ... si on attend trop, elle va finir par oublier ce qu'elle a appris et le remède risque d'être pire que le mal.

Gaston exhale un soupir accablé.

– Pour ça, pas de danger, elle se garde la main avec la voiture de Marthe.

Clotilde

Eugène approuve l'heureuse initiative d'un énergique hochement de tête :

– Elle a raison...

Et ajoute avec une hésitation imperceptible :

– ... et toi, tu as toujours aussi peur ?

La grimace de l'ami énerve Eugène au lieu de l'attendrir. Il se dresse, fait claquer violemment ses ciseaux dans le vide en grondant d'une voix sourde :

– Et pourquoi tu ne les accompagnes pas ? Comme ça tu t'habituerais de la voir aux commandes et tu te rendrais compte qu'elle conduit plutôt bien.

Cet aveu coûte mille morts à Eugène mais Gaston ne s'en aperçoit pas et continue d'afficher une moue qui en dit long sur ce qu'il pense des talents de conductrice de sa tendre moitié.

– J'ai jamais eu le courage. Pourtant, elle me le demande à chaque fois ! Même la mamà* qui s'y met pour que j'y aille, mais j'ai toujours trouvé un truc pour passer au travers.

Cette affirmation dénonce l'injustice immanente dont Eugène est la victime innocente. Contrairement à l'ami il ne sait plus quoi inventer pour décourager Clotilde d'aller en ville acquérir « sa » voiture.

– ... depuis cet été tout y est passé ! D'abord, je lui ai dit que c'était trop tôt. Après, que c'était trop tard. Après, j'ai boudé un mois à

Clotilde

cause du match. Là, elle m'a laissé tranquille quelques temps. Malheureusement, ça n'a pas duré. En fin de compte, j'ai fait semblant d'être malade et pour que ça fasse plus vrai j'ai même fait monter le docteur, et là je me suis retrouvé avec une série de piqûres particulièrement douloureuses pour un mal de dos que je n'avais pas... sans compter le grand jeu de ta Clotilde quand elle se prend pour une infirmière ! Elle m'a tellement massé avec une saloperie de pommade qui empestait le camphre, que j'en ai encore le nez plein. Ma parole d'honneur, même mon pastis n'a plus le même goût !

Gaston remercie Eugène d'une voix émue avant de conclure pathétiquement :

– La prochaine fois qu'elle te demande d'aller à la ville pour acheter son auto, dis-lui que c'est d'accord... et après, à la grâce de Dieu !

Eugène ne résiste pas à la tentation d'apostropher amicalement l'ami :

– Tu crois en Dieu maintenant ?

Gaston hausse les épaules d'un air dégoûté :

– Non, mais ça aide de faire semblant.

Eugène réplique en le couvant d'un œil affectueux.

– Fais attention, à force, elle va finir par te rendre complètement toqué !

Gaston sourit tristement.

– C'est déjà fait.

Clotilde

Les deux hommes achèvent leur ouvrage sans ajouter un mot.

Sur le chemin du retour, alors qu'ils sont tous deux ballottés par les caprices de la deux-chevaux vétuste, Eugène annonce d'une voix sourde :

– Tu peux lui dire que c'est pour samedi.

Gaston répond simplement :

– Elle va être contente.

L'achat de la voiture de Clotilde soumet le village à une effervescence semblable à celle du Mans avant les fameuses vingt-quatre heures. Voisins et alliés ne parlent plus que de moteurs, suspensions, carrosseries, habillement interne de l'habitacle, consommation au cent, etc....

Les amies défilent à longueur de jour chez la future propriétaire, une revue spécialisée sous le bras ou une adresse sortie de derrière les fagots et la bouche pleine de conseils aussi judicieux que contradictoires. Thérèse elle-même ne résiste pas à la tentation de livrer des mystères partiellement élucidés à la brave Georgette, qui n'y comprend rien mais subit, avec un stoïcisme admirable, les explications abstraites sur ces petits détails mécaniques qui font la différence entre une bonne et une mauvaise voiture. Thérèse conclut immanquablement par le nouveau credo de sa belle-fille qu'elle a fait sien, « *Aucune auto n'est dangereuse si le système de freinage*

est en bon état ! ». Georgette approuve gravement la simplicité de cette affirmation, transparente même aux non initiés.

De son côté Gaston a choisi de fuir sa maison, véritable temple dédié à la déesse automobile, pour se réfugier chez Medhi. Le vieil homme et Eugène se dévouent avec abnégation auprès de lui, s'évertuant à le convaincre que ses jours ne sont pas comptés, en tout cas ni plus ni moins que ceux de n'importe quel mortel. Mais Gaston, le cerveau embrumé par une angoisse incontrôlée et incontrôlable, ne les écoute pas.

La veille du jour fatidique il fait irruption dans la cave d'Eugène qui, en compagnie de Medhi, prépare de l'engrais pour la vigne.

– ELLE VEUT QUE JE VIENNE AVEC VOUS !

Surpris par cette irruption, Eugène ne comprend pas tout de suite.

– Que tu viennes où ?

Gaston s'assied prudemment sur une chaise bancale et poussiéreuse.

– Acheter l'auto pauvre malheureux ! Elle veut que je l'aide à choisir, je n'ai pas osé lui dire que pour moi le choix était vite fait, PAS DE VOITURE, point final !

Medhi hausse les épaules :

– Hé oui, point final, mais tu n'as pas osé le dire !

Clotilde

Gaston s'affaisse comme sous le joug d'un fardeau trop pesant.

– Hé non, je n'ai pas osé.

Sa voix s'altère brusquement.

– Le pire, c'est que ma mère veut venir et que Clotilde est d'accord. Tu vois un peu la catastrophe ? On va revenir à quatre avec « elle » au volant. Quelle omelette bon dieu, QUELLE OMELETTE !

Gaston devient pathétique.

– Il faut empêcher ça Eugène ! Il faut au moins sauver ma mère !

Bien que Gaston soit son aîné de trois ans, Eugène le rassure comme il le ferait avec un enfant.

– Calme-toi Homme, je peux te donner ma parole d'honneur que ta femme ne tuera personne. La seule chose qui m'embête, c'est que la Thérèse marche plutôt lentement et que la ville risque de nous la fatiguer.

Gaston s'exclame avec une ironie désespérée :

– Mais qu'est-ce que tu crois, « elle » a tout prévu ! TOUT ! On monte à la gare avec ta voiture, de là on monte dans le train, une fois en ville on embarque dans un autobus, et ZOU !... en route pour le garage !

Après un temps de silence que ni Medhi ni Eugène n'osent interrompre, Gaston reprend le fil de ses pensées d'une voix lugubre.

Clotilde

– Tu sais Eugène, le jour où tu m’as dit qu’elle était pire que Stratège, tu ne croyais pas si bien dire. Elle a TOUT chronométré ! TOUT ! Je ne sais plus quoi faire. Moi qui n’ai jamais pris de drogue je sens qu’il me faudrait un calmant, mais je ne sais pas où elle les met et je n’ose pas lui en demander de peur qu’elle me croie malade, où qu’elle comprenne. Elle n’a pas encore réalisé le souci que je me fais...

Eugène tente une remise à flot du moral de l’ami.

– Si tu avais fait l’acteur au lieu de vigneron, tu serais millionnaire !

Avant de succomber à ses vieux démons de la mise en boîte que Gaston, absent au monde réel, n’entend heureusement pas.

– Remarque, si ta Clotilde ne s’est pas encore aperçue que tu es mort de peur, ce n’est pas forcément que tu joues bien la comédie... c’est peut-être qu’elle a la tête tellement pleine d’autos qu’elle t’a complètement oublié !

Medhi ravale péniblement son rire et fait semblant d’être offusqué.

– Clotilde ne peut pas l’avoir oublié puisqu’elle veut qu’il aille avec elle acheter l’auto ! Elle n’aurait jamais fait ça si elle l’avait oublié ?

L’éclat de rire de ses amis ramène Gaston au présent, et l’entraîne aussitôt dans un abîme de détresse au fond duquel l’attend l’effrayante

Clotilde

solitude de l'homme seul, face à son destin. Il refuse le verre qui lui est offert et s'en va d'un pas traînant, abandonnant Eugène et Medhi à un sentiment désagréable qui ressemble au remord.

Les marches du wagon étant trop hautes pour ses vieilles jambes, Thérèse se laisse docilement hisser par les poignes solides de Gaston et Eugène. Tous trois emboîtent ensuite le pas de Clotilde, qui dédaigne le premier compartiment sous prétexte qu'il y a trop de monde. Une marche pénible s'ensuit le long de couloirs trop étroits et de soufflets de séparation dont le vacarme et le tangage impressionnent Thérèse. Ils aboutissent enfin en queue de train, bredouilles et légèrement hagards, pour s'asseoir en compagnie d'autres voyageurs déjà installés aux places les plus confortables.

Psychologiquement préparé à ce genre de déboires, Eugène garde son calme, Thérèse s'amuse comme une écolière, tandis que Gaston dissimule son angoisse derrière un sourire figé.

Le voyage en chemin de fer et la traversée de la ville en autobus ne sont émaillés d'aucun incident.

Le garage choisi par Eugène se trouve à la périphérie de la cité, dans une de ces hideuses protubérances urbaines pudiquement baptisées

Clotilde

« zone industrielle ». Ici, exit les petits commerces chaleureux de jadis. Des hangars immenses et froids que rien ne distingue les uns des autres, sinon des enseignes aux textes sibyllins peints en lettres géantes et racoleuses, accueillent le visiteur tout au long d'un parcours interminable. Tandis que Gaston et Eugène aident Thérèse à descendre du bus, Clotilde observe les lieux avec circonspection.

– On ne voit personne... Eugène, tu es sûr que c'est ici ?

Le bus referme sa porte en chuintant et les abandonne dans un dernier jet de fumée parfumée au diesel.

Eugène reste serein, rassure Clotilde et offre son bras à Thérèse.

– Appuie-toi bien comme il faut Thérèse, il faut marcher un peu !

Une ombre assombrit le visage de la vieille femme.

– C'est loin alors ?

Eugène la rassure sans grande conviction et interpelle sèchement Gaston, qui regarde autour de lui avec des airs de ravi du village.

– Gaston ? Prends son bras au lieu de faire le badad*, comme ça elle aura qu'à se laisser porter.

Après trois-quarts d'heures de marche dans un décor déprimant Eugène désigne un toit de tôle ondulée, jumeau de dizaines d'autres.

Clotilde

– Ca y est ! On est arrivé !

Thérèse sent la contraction nerveuse du bras de son fils et surprend une lueur de compassion au fond des yeux d'Eugène. Cette découverte gâche sa joie d'être enfin parvenue au but. Clotilde, toute à son impatience de découvrir l'objet de ses rêves, les devance de quelques pas et n'est pas consciente du mini drame qui se déroule dans son dos.

L'employé vante avec un enthousiasme sans faille la nième voiture. Exceptionnellement, Clotilde ne trahit rien de ses sentiments. Sac à main serré sous le bras elle écoute attentivement les commentaires du vendeur et néglige de meubler, par quelques questions, les silences réservés au temps de parole des clients. Quand les qualités d'un véhicule ont été énumérées Clotilde hoche la tête et se dirige vers l'automobile suivante où recommence le même manège.

Toujours encadrée de Gaston et Eugène, Thérèse, contrairement à sa bru, s'extasie devant ces merveilles, s'étonne qu'elles ne soient pas neuves tant elles sont rutilantes, et ne comprend pas que Clotilde hésite si longtemps à faire son choix.

Elle chuchote discrètement à son fils :

– Peut-être que c'est trop cher ? Pourtant, j'en ai vu une à sept mille francs, je trouve que

c'est donné ! Je peux vous prêter les sous si ça vous arrange ?

Le « oui » distrait de Gaston fait comprendre à sa mère qu'il ne l'a pas écoutée. Eugène, qui n'a pas perdu un seul mot du petit discours de la vieille amie, lui sourit gentiment.

– C'est écrit en euro Thérèse ! En comptant à ta mode, ça te fait à peu près 49.000 francs remarque, pour une occasion, ce n'est pas trop cher.

Thérèse reste sans voix et coule vers les automobiles un regard différent, empreint d'une rancune respectueuse. Parce qu'elle ne possède pas autant d'argent, elle n'ose pas demander à son fils s'il sera capable de payer une telle somme. Absent au monde extérieur, Gaston ne voit pas le changement qui vient de s'opérer chez sa mère mais Eugène, qui avait prévu le numéro de maquignon de Clotilde, se penche vers la vieille amie.

– Fais confiance à ta belle-fille. Tu sais bien que ce n'est pas le genre à acheter quelque chose si elle n'a pas les sous ?... Ne te tracasse pas pour rien.

Thérèse écarquille les yeux et réplique en un souffle offusqué.

– Parce que toi tu trouves que 49.000 francs pour une voiture qui n'est même pas neuve c'est rien ?... Il vaut mieux s'acheter une maison !

Clotilde

Eugène n'ose pas avouer à Thérèse que 49.000 francs n'achèteraient même pas un bout de terrain pour un cabanon.

Le vendeur achève de flatter les qualités du dernier véhicule et se tait, mains croisées sur l'estomac, bouche ouverte sur un sourire, en attente de ce que va dire sa cliente. Thérèse a déclaré forfait depuis longtemps et se tient sagement assise près de la cage vitrée des bureaux, sur une chaise obligeamment cédée par l'une des secrétaires. Gaston est sorti de sa léthargie pour dire qu'il ne pouvait laisser sa mère seule et Clotilde s'est inclinée devant ce dévouement filial. Eugène, délégué à l'inspection du moteur de l'heureuse élue, n'a pu se dérober à l'interminable errance aux travers d'allées bordées d'automobiles de toutes marques. Sa tête commence à bourdonner et ses pieds le torturent.

Clotilde pointe un doigt vers l'entrée et demande à revoir la première voiture présentée au début de la visite. Eugène sent que son calme part en lambeaux et inspire profondément afin de retrouver sa sérénité pour déclarer d'une voix volontairement neutre :

– Si cette voiture t'intéressait, tu aurais pu le dire tout de suite au lieu de nous faire attraper le mal de mer à regarder toutes ces bagnoles !

Clotilde

Clotilde se dirige vers l'entrée et réplique d'un ton léger :

– Au moins je n'aurai aucun regret !

Eugène admire le flegme de l'employé dont le sourire garde intact sa fraîcheur initiale tandis qu'il précède sa cliente avec empressement.

– Madame a du flair, cette voiture est une véritable aff...

Eugène n'écoute pas la suite et devance à grandes enjambées Clotilde et son mentor, dans l'espoir que ce bref exercice calmera la colère qui prend insidieusement le pas sur sa plénitude. Heureusement, le véhicule est réellement une bonne affaire et le rapport qualité prix excellent. Après une inspection minutieuse des éléments vitaux de l'engin Eugène rend un verdict favorable.

– Pour un rallye ce n'est pas la voiture idéale, mais pour toi c'est exactement ce qu'il te faut. Même si tu t'énerves, elle, elle restera calme.

Clotilde et le vendeur s'engouffrent dans la cage vitrée du bureau afin de procéder aux formalités qui feront de Clotilde une automobiliste à part entière. Eugène rejoint Gaston et Thérèse et s'inquiète du teint livide de l'ami.

– Tu tiendras le coup ?

Gaston souffle un « oui » haletant qui n'est pas fait pour rassurer Eugène. Le vigneron décide qu'une opération de sauvetage s'impose

Clotilde

et se met à brosser un tableau idyllique de leur retour au village. Bien sûr il n'en croit pas un mot et espère simplement que ses propos lénifiants auront un effet apaisant sur le système nerveux de l'ami. L'angélique Thérèse ne soupçonne rien de la ruse charitable et affiche un sourire ravi. Elle ne savait pas sa bru aussi douée. Le teint de Gaston restant dans le gris, Eugène promet de s'installer à côté de Clotilde afin de pallier une éventuelle, bien que peu probable, défaillance humaine. Cet ultime argument rend quelques couleurs aux joues de Gaston.

Le dernier quart d'heure d'attente se passe dans une atmosphère presque normale. Gaston participe à la conversation qu'Eugène s'applique à entretenir avec Thérèse, toujours aussi inconsciente du malaise de son rejeton.

Le vendeur arrête la voiture dans le parking, descend et tend solennellement les clés à Clotilde qui s'installe avec un calme de bon augure. Eugène aide Thérèse à prendre place sur la banquette arrière, en compagnie de Gaston qui n'a pas le temps de s'asseoir. La voix scandalisée de Clotilde le scotche sur place. Où a-t-il la tête, sa place est devant, avec elle !

Eugène tente vainement de convaincre Clotilde que ce serait mieux qu'il soit à côté d'elle, non pas qu'il doute de ses compétences,

mais la traversée de la ville est toujours une épreuve pour un automobiliste débutant. Peine perdue, Clotilde ne veut rien entendre. Thérèse approuve l'exigence de sa bru et invite son fils à s'installer à l'avant. Eugène aide Gaston à décrocher ses doigts tétanisés sur la portière.

– Allez homme, fais ce qu'elle veut sinon demain on sera encore là. Ne t'en fais pas, tout va bien se passer.

Gaston, plus livide que jamais, obéit sans un mot tandis qu'Eugène, qui n'avait pas prévu de faire le voyage du retour prisonnier à l'arrière, sent un pincement douloureux contracter sa poitrine. Pour la première fois il comprend Gaston et le plaint sincèrement.

La décontraction avec laquelle Clotilde met le contact agace Eugène au lieu de le rassurer. N'importe quelle personne normalement équilibrée éprouve toujours, dans ce genre de situation, une angoisse légitime que semble ignorer cette folle de Clotilde. En outre, l'habitacle arrière est trop étroit pour sa corpulence et une vague claustrophobie vient aggraver son malaise. Eugène se surprend à envier Gaston qui, malgré sa terreur, a assez d'espace pour étaler ses jambes.

Le démarrage est impeccable, l'accès à la nationale aussi. Thérèse se signe d'un geste ample en s'écriant gaiement :

Clotilde

– Regardons saint Christophe et partons rassurés !

Eugène réplique aigrement :

– Tu as raison Thérèse, regardons saint Christophe et ne le quittons pas des yeux jusqu'à ce qu'on arrive !

Clotilde surmonte sans heurts majeurs les premières difficultés. Sa conduite est souple, ses arrêts et ses démarrages irréprochables, les quelques kilomètres qui séparent la périphérie du centre-ville sont franchis sans anicroche.

Au premier carrefour protégé par des feux, Clotilde s'exclame avec le flegme d'un vieux routier :

– C'est toujours pareil, avec ces feux on met plus de temps pour traverser la ville que pour faire les trente bornes jusqu'à la maison !

Accroché à sa ceinture de sécurité Gaston n'est capable d'aucun commentaire, Thérèse répond d'un gloussement amusé mais Eugène, malheureusement, réagit avec une violence excessive à cette remarque somme toute anodine.

– SI TU VEUX QU'ON RENTRE EN UN SEUL MORCEAU, CONCENTRE-TOI SUR CE QUE TU FAIS AU LIEU DE T'OCCUPER DU TEMPS QU'ON MET OU QU'ON NE MET PAS !

Clotilde

Cet éclat déplacé a un effet désastreux sur l'humeur jusqu'ici joyeuse de Clotilde.

– Tu veux dire que je ne conduis pas comme il faut ?

Eugène tente de rattraper ce moment d'égarement en assénant des compliments outranciers à Clotilde qui n'est pas dupe.

– Dis donc Eugène, ne me dis pas que tu as peur ?

Aucune protestation ne venant démentir ses soupçons, Clotilde tourne légèrement la tête et répète sa question sur un registre plus alto. Le feu est passé au vert et les voitures commencent à avancer mais Clotilde, ficelée par sa ceinture de sécurité, ne pense qu'à se retourner davantage pour mieux invectiver Eugène et oublie de conduire. Les appels furieux de plusieurs klaxons la ramènent à ses obligations. Elle démarre dans un crissement de pneus qui alerte les passants et fait chavirer le cœur de Gaston, puis continue sa route à une vitesse prohibée en agglomération. Les véhicules qui les ont distancés peu avant achèvent de défiler devant un autre feu, vert lui aussi.

Eugène interrompt en hurlant la litanie de reproches que Clotilde ne cesse d'égrener rageusement.

– RALENTIS ! IL Y A UN AUTRE FEU !
RALENTIIIIIIIS !

Clotilde

Clotilde réplique, en arrachant des gémissements d'agonie à la boîte à vitesse, qu'elle a vu le feu mais qu'il est inutile de ralentir vu qu'ils ont largement le temps de passer.

Le carrefour à sept voies est protégé par une kyrielle de feux, de panneaux et la présence d'un policier municipal. A cette heure de la journée la circulation est fluide et l'employé assermenté, superbe dans sa tenue made in usa, regarde passer les véhicules d'un œil hautain.

La gorge douloureuse à force de vociférer des ordres auxquels Clotilde refuse d'obéir, Eugène visualise simultanément le passage au rouge du feu et le changement d'expression de l'agent dont la morgue fait place, devant cette voiture folle, à une incrédulité outrée. Un coup de sifflet impérieux fait ouvrir les yeux à Gaston, qui les tenait résolument fermés depuis le démarrage en trombe de son épouse, et transforme en glapissements hystériques les appels à la prudence d'Eugène.

– ARRETE-TOI ! C'EST POUR NOUS !
C'EST POUR NOUS !

Rouge d'émotion Clotilde ralentit à peine, juste assez pour bafouiller sa surprise.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Eugène tente l'impossible prouesse de se dissimuler aux yeux du représentant de la Loi en se tassant sur son siège et éclairer en même

temps la lanterne de Clotilde. Il le fait non plus en hurlant mais en chuchotant, comme si le policier pouvait entendre.

– Tu es passée à l’orange pauvre bastrouse* ! Arrête-toi ! Mais arrête-toi nom de nom de nom de D.. !

Thérèse se bouche les oreilles afin de ne pas ouïr l’horrible juron et Gaston, yeux à nouveau refermés sur sa terreur, s’accroche convulsivement à sa ceinture.

Dans ce même réflexe de salut qui transforme son époux en aveugle et Eugène en homme serpent, Clotilde enfonce l’accélérateur au plancher. L’avenue, parfaitement dégagée de toute circulation grâce à la protection des feux emporte, loin des foudres stridentes du policier municipal, la réfractaire conductrice et ses passagers traumatisés.

Thérèse est la première à reprendre ses esprits en affirmant sereinement que le rappel à l’ordre était sans doute destiné à un autre. Eugène réagit à cette charitable hypothèse avec le lyrisme d’un tribun antique tandis que Clotilde, choquée par l’incident, déclenche l’ire des autres usagers en conduisant à la vitesse d’une trottinette. Dents serrées sur une violente nausée Gaston, au bord de l’évanouissement, transpire à grosses gouttes.

Eugène se penche sur l'épaule de Clotilde qu'il tapote avec la délicatesse d'un marteau piqueur.

– Dès qu'on est sortis de ce guêpier tu t'arrêtes immédiatement et tu me donnes le volant, c'est compris ?

Le guêpier auquel Eugène fait allusion, est la vaste artère qui les emmène hors les murs et au milieu de laquelle aucun arrêt n'est possible. Indifférente à ce détail de déontologie routière Clotilde stoppe net, éclate en sanglots et descend, sans autre forme de procès, sous les insultes des automobilistes qui, contraints et forcés, se traînent à sa suite.

Gaston, partiellement réanimé par la position arrêt, s'étonne d'une voix mourante :

– Mais qu'est-ce qu'elle fait, où elle va maintenant ?

Au lieu de répondre, Eugène gicle à son tour de la voiture, saisit Clotilde par le bras et l'installe sans ménagement à l'arrière, l'abandonnant aux bons soins de Thérèse. Puis, il prend place derrière le volant, non sans s'être excusé avec force gestes et mimiques auprès des autres automobilistes qui, intrigués par l'étrange manège, ont arrêté de klaxonner en hurlant des injures.

Une fois installé aux commandes Eugène enclenche la première d'un geste sec et répond enfin à la question de Gaston.

Clotilde

– Elle est allée là où elle aurait dû aller dès le départ, DERRIERE ! Madame se prend pour un as du volant, on vient de voir le résultat... ou plutôt, on l'a ENTENDU !

Thérèse console sa bru qui sanglote dans un mouchoir. Gaston, que ses vertiges ont miraculeusement abandonné dès qu'Eugène a pris le volant, prodigue lui aussi quelques paroles de réconfort à Clotilde dont le désarroi fait peine à voir. Pourquoi se mettre dans des états pareils, le pire qui puisse arriver est une amende, ils la paieront voilà tout.

– ... calme-toi ma Cardinette*.

Mal remis de ses émotions Eugène ricane méchamment.

– C'est ça, une amende qui va vous arriver jusqu'à l'os, le retrait d'un permis tout neuf et peut-être... je dis bien, PEUT-ETRE... un petit séjour en prison !

Le mot de « prison » plonge Clotilde dans un abîme de désespoir. Gaston fusille Eugène d'un œil courroucé.

– Tu ne peux pas la laisser tranquille non ? Tu ne vois pas dans quel état elle est !

Eugène marmonne avec une satisfaction rageuse :

– ... ça lui fait les pieds.

Le trajet du retour est sinistre, l'arrivée au village déconcertant pour les amis et voisins accourus admirer « l'auto de Clotilde ». La

Clotilde

nouvelle propriétaire s'engouffre chez elle, avec la précipitation d'une star jalouse de son incognito, tandis que les mines sombres d'Eugène, Gaston et Thérèse incitent les braves gens à regagner leurs pénates sans poser de questions.

Marthe et Rémy, debout près de Clotilde effondrée sur une chaise de la cuisine, ne comprennent rien à ses propos incohérents exhalés entre deux sanglots. Medhi, dévoré de curiosité, attend patiemment. Eugène fait enfin son entrée, flanqué de Gaston qui soutient Thérèse, passablement éprouvée par les heures qu'elle vient de vivre.

Dès qu'il aperçoit le vigneron, Rémy l'interroge d'une voix sourde. Qu'est-ce qu'Eugène a encore fait à sa mère pour la leur rendre dans un état pareil ?

Eugène considère l'agressivité de Rémy comme une nouvelle preuve de l'ingratitude humaine.

– Ce que je lui ai fait ? MOI ? Demande plutôt à ta mère ce qu'elle nous a fait, ELLE !

Gaston baisse le nez et Thérèse, malgré sa fatigue, décide d'aller préparer un café serré qui, elle l'espère, détendra l'atmosphère. L'enfant de Marthe, désireux de s'en aller seul à la découverte du vaste monde, hurle en se débattant dans les bras de sa mère. Ses cris perçants couvrent le silence gêné des adultes.

Clotilde

Coudes sur la table et front entre les mains Clotilde semble la vivante image du désespoir universel. Elle ne sanglote plus mais continue de pleurer silencieusement, en piochant de temps en temps un mouchoir en papier dans la boîte que Rémy a déposé devant elle. Le garçon récupère les mouchoirs utilisés avant que sa mère ne les jette au sol. Ce détail donne à Rémy l'exacte mesure du désarroi de sa mère qui, en temps normal, pousserait des cris d'orfraie à la seule pensée de jeter n'importe où, à fortiori dans sa cuisine, un mouchoir « sale ». En ce moment précis le jeune homme déteste Eugène.

– Même si elle a fait quelque chose de travers, je suis sûr que c'est de ta faute. J'ai vu maman conduire, elle se défend bien, très bien même !

Le vigneron soutient sans ciller le regard presque haineux du garçon.

– Mon petit Rémy, au risque de te décevoir, il faut que tu saches que ta mère, ici présente, nous en a fait plus en une après-midi qu'un chauffard en toute une année ! MADAME accélère quand on doit ralentir... s'arrête quand il faut avancer... et oublie de regarder les feux si elle est en train de te faire la conversation... en particulier si elle est en train de t'engueuler comme elle le faisait avec moi, même s'il paraît que c'est MOI qui la martyrise !... et comme il manquait une cerise sur le gâteau, MADAME

prend la fuite quand elle se fait siffler pour avoir grillé un feu... à part ça, bien sûr, c'est moi qui ai tort !

Eugène laisse planer quelques secondes d'un silence lourd avant d'ajouter d'un ton sentencieux qu'il n'est pour rien dans le désespoir de Clotilde.

– Si elle pleure ce n'est pas à cause de moi comme tu as l'air de le croire, mais parce qu'elle a peur d'aller en prison !... alors qu'elle devrait pleurer de joie de n'avoir écrasé personne !

Gaston et Thérèse ont un murmure réprobateur que nul ne remarque, pas même Eugène trop absorbé par sa passe d'arme avec Rémy. Mais c'est de la paisible Marthe que vient l'estocade. Après avoir abandonné son fils à sa vocation d'explorateur sur le carrelage de la cuisine, elle toise Eugène en déclarant que quoiqu'il puisse dire la conduite de sa mère est ir-ré-pro-cha-ble. Medhi ne veut pas être de reste et rappelle qu'Eugène a toujours aimé faire des drames pour rien du tout.

L'apparente soumission d'Eugène à l'opinion générale est démentie par l'ironie mordante, voire cynique, de sa conclusion.

– Si je comprends bien il faut attendre le premier mort avant d'appliquer le code de la route ? Première nouvelle ! C'est vrai que moi je ne suis pas aussi instruit qu'un avocat.

Clotilde

Inquiet par le manque de réaction de sa mère à un débat pourtant animé, Rémy préfère ignorer l'allusion perfide.

– Tout ça, c'est une tempête dans un verre d'eau !

Il se penche vers Clotilde, caresse tendrement ses cheveux.

– N'aie pas peur maman. L'agent de police n'a certainement pas eu le temps de relever ton numéro d'immatriculation. Le temps qu'il réalise que tu t'enfuyais, tu devais être trop loin pour qu'il puisse lire un seul chiffre. Et même dans le cas où tu serais tombée sur un as de la lecture à distance, le pire qu'il puisse t'arriver c'est une suspension provisoire du permis et une amende. Une amende beaucoup moins forte que ce que veut te faire croire Eugène. Pour ce qui est de la prison, je peux t'assurer que là encore Eugène ne sait pas ce qu'il raconte. On ne met pas les gens en prison pour si peu, je suis avocat je sais de quoi je parle !... contrairement à d'autres qui feraient mieux de se taire plutôt que de dire des âneries !

Eugène se borne à relever la pique du garçon par un ricanement relativement discret. Manifestement l'incident est clos et Clotilde elle-même, rassurée par les arguments de son fils, reprend espoir en l'avenir.

Il lui faudra pourtant attendre quelques jours avant que le plaisir tant attendu de conduire sa

Clotilde

propre voiture, ne soit plus gâché par une angoisse jumelle à celle de l'infortuné Damoclès.

Chaque matin de chaque jour que Dieu fait, Clotilde s'adonne à son vice favori : le ménage. C'est avec le plaisir sadique du chasseur et une énergie digne du décathlon qu'elle traque la poussière jusque dans les moindres recoins. Quand la maison est aussi nickel qu'une salle de chirurgie Clotilde, animée d'une sorte de jubilation mystique, va s'installer dans un fauteuil pour contempler son œuvre. Thérèse lui apporte alors un verre de café bien serré et brûlant comme elle l'aime, Clotilde n'a plus qu'à déguster le nectar en se laissant bercer par la douce litanie des compliments émerveillés de sa belle-mère.

Un cognement discret à la porte d'entrée interrompt ce moment privilégié. Les deux femmes se regardent, perplexes. Habituellement, les visiteurs ne s'embarrassent pas de ce genre de préliminaires et entrent en s'annonçant d'un « bonjour ! » tonitruant.

Clotilde, agacée de ce fâcheux contretemps, rassure Thérèse.

– C'est sûrement un représentant ! Je m'en vais te l'éjecter vite fait !

Elle ouvre la porte d'un geste brusque et se trouve nez à nez avec Pouf.

Clotilde

– Pouf ? Qu'est-ce qui t'amène ? Entre, viens prendre un café !

Pouf s'exécute, salue Thérèse avec une politesse désuète et s'installe dans un fauteuil. Clotilde disparaît dans la cuisine chercher le café que Pouf n'a pas eu le loisir d'accepter ou refuser.

Depuis le jour où Eugène l'a ramené évanoui chez Clotilde, Pouf ne s'est manifesté que par une brève visite de remerciements. Une boîte de chocolats a scellé la reconnaissance du garçon envers celle qui l'interpelle de la cuisine pour lui demander combien de sucres il prend dans son café. Pouf n'ose pas dire que le café lui donne des crampes d'estomac et répond vaillamment que deux sucres suffiront. Thérèse le lorgne gentiment.

– Tu n'es pas obligé d'en prendre si tu n'en veux pas ?

Pouf exhale un soupir fataliste.

– Bof ! Pour une fois, ça ne me tuera pas !

Clotilde apparaît, touillant énergiquement le café servi dans un verre, preuve discrète que Pouf compte parmi les amis privilégiés.

– Allez Pouf, raconte-nous ce qui te se passe !

Assis fesses à ras du fauteuil, genoux étroitement serrés l'un contre l'autre, Pouf fixe le plafond comme si son avenir s'y trouvait gravé.

Clotilde

– Il m’arrive une chose affreuse et je ne sais pas quoi faire...

Son regard abandonne les hauteurs et se pose sur Clotilde.

– Alors, j’ai pensé à toi ! Tu m’as soigné comme une mère et ça, je ne l’oublierai jamais ! Tu sais Clotilde, si un jour tu as besoin de moi, pour quoi que ce soit, demande-le et je me mettrai en quatre pour te...

Pouf devient lyrique, Pouf s’égare. Clotilde le calme affectueusement.

– Laisse tomber Homme. Ce que j’ai fait pour toi, je l’aurais fait pour n’importe qui. C’est normal de soigner quelqu’un qui ne se sent pas bien, je suis sûre que tu aurais fait la même chose...

Pouf ouvre la bouche pour confirmer cette évidence mais la referme sans émettre un son quand Clotilde conclut gravement :

– ... et puis, je n’oublie pas ce que tu as fait le soir du réveillon pour mon Rémy. Sans toi, Dieu seul sait ce qui serait arrivé !

Le garçon reste interloqué et n’ose pas demander ce qu’il a fait de si extraordinaire ce soir-là qui lui donne de bénéficier aujourd’hui de l’amitié de Clotilde. Il trempe distraitement ses lèvres dans le verre, boit une petite gorgée de la manière la plus élégante, quand une douleur lancinante le fige tout net.

Clotilde

Les deux femmes se dressent, inquiètes de voir le garçon tétanisé dans son fauteuil, une main plaquée sur la bouche et ses paupières violemment serrées.

– Qu'est-ce qui t'arrive Pouf ? Tu te sens mal de nouveau ?

Pouf entrouvre un œil, juste assez pour laisser filtrer un regard chaviré. Clotilde, plus effrayée qu'il n'y paraît, demande à Pouf s'il veut une aspirine. Pouf refuse d'un très lent hochement de tête puis entreprend un manège tellement étrange que les deux femmes, interloquées, hésitent entre la crainte de le voir tomber encore une fois évanoui, selon sa fâcheuse habitude, ou celle plus abstraite qu'il n'ait, à l'insu de tous, sombré dans la folie.

Thérèse et Clotilde ne savent pas que Pouf est un fervent adepte du yoga et qu'il est en train d'appliquer un exercice de respiration alternée, censé apaiser le stress. Bouches bées, les deux femmes le regardent presser d'un index sa narine gauche, inspirer violemment de sa narine droite avant que celle-ci ne se trouve obstruée à son tour tandis qu'une expiration puissante s'exhale par la narine gauche rendue à sa liberté d'action. L'opération se renouvelle plusieurs fois, jusqu'à ce que la sérénité yogi régénère le karma défaillant de Pouf. Une fois vainqueur des forces néfastes qui le paralysaient, Pouf commence le récit de ses

Clotilde

malheurs, en ponctuant chaque mot par de gracieuses arabesques de ses mains.

– Depuis trois jours je me nourris à l’aspirine effervescente, c’est tout ce que je peux avaler ! J’ai arrêté de compter combien j’en prends parce que je suis sûr que j’ai dû dépasser le seuil de tolérance. Je ne dors plus, je ne sors plus, je ne travaille plus, je ne peux plus rien faire tellement j’ai mal aux dents ! CLOTILDE, AIDE-MOI... tu es la seule à pouvoir me sortir de là !

Attendrie par l’appel déchirant Clotilde préconise une visite au dentiste, bien que sa terreur pour les dentistes frise la névrose. Elle voudrait être thaumaturge et guérir Pouf en deux Pater et trois Ave, ce qui éviterait au brave garçon le traumatisme de séances odieuses dans un fauteuil sinistre entouré d’instruments effrayants.

Pouf s’effondre sur lui-même, bras étroitement serrés autour du corps et gémissant que cette démarche est au-dessus de ses forces. Clotilde se fait violence pour ne pas voler à son secours et le houspille vertement.

– Moi aussi j’ai peur du dentiste figure-toi, mais quand il faut y aller, j’y vais ! En plus le docteur Batllé est le meilleur dentiste du département, sans compter qu’il a autant de patience qu’un saint... tu ne risques rien avec cet homme-là !

Pouf fait preuve d'un scepticisme qui oblige Clotilde à raconter les origines de sa propre appréhension, en insistant lourdement sur le caractère exceptionnel de cette sorte de déboires.

– La première fois que je suis allée chez un dentiste je devais avoir quinze ans. J'y suis allée tranquille comme Baptiste... pauvre de moi ! Je suis tombée sur un boucher, un incapable, un vrai sadique ! Un jour, j'ai tellement hurlé à cause du mal qu'il me faisait, que quand je suis repartie la salle d'attente était vide ! Tu me croiras si tu veux, mais il m'a engueulée comme mes propres parents ne l'avaient jamais fait ! J'ai cru qu'il allait me battre ce nazi ! Depuis, j'ai cette peur dessus et je me la garde. Pourtant, je te jure que le docteur Batllé ne m'a jamais fait mal ! Je dis bien JA-MAIS... et ça fait plus de trente ans qu'il me soigne.

La plaidoirie de Clotilde en faveur du dentiste local ne parait pas convaincre Pouf qui s'inquiète seulement de savoir si le docteur Batllé ne commence pas à se faire un peu vieux. Clotilde s'écrie que cinquante-six ans n'est pas la vieillesse et que de longues années d'expérience sont un atout non négligeable. Puis elle se tait, de plus en plus mal à l'aise de devoir afficher une confiance qu'elle n'éprouve pour aucun dentiste, pas même le fameux docteur Batllé.

Clotilde

Pouf se tait aussi, tête basse.

Thérèse toussote et espère détendre l'atmosphère en confiant que, par la grâce de Dieu, elle n'a jamais eu ce genre de problèmes.

– Moi, le mal aux dents, je ne sais pas ce que c'est. Celles qui me manquent sont tombées toutes seules, j'en ai même avalé une en dormant, c'est pour dire. Malgré mon âge, je n'ai jamais mis les pieds chez un dentiste.

Clotilde lui jette un regard noir tandis que Pouf réagit comme s'il était victime d'une injustice.

– Mais moi non plus je n'ai jamais eu de problèmes avec mes dents, c'est la première fois de ma vie que ça m'arrive et j'ai trente-deux ans !

Il ajoute en soupirant :

– Qu'est-ce que je vais faire ?

La résistance du garçon agace Clotilde.

– Tu dois te faire soigner, point final !

Pouf lève des yeux de chien battu vers l'amie.

– Je sais bien que je dois me faire soigner, mais tout seul je n'aurai jamais le courage. Toi je sais que tu ne te moqueras pas de moi si les nerfs me lâchent, c'est pour ça que je viens te demander de m'accompagner au dentiste.

Transportée par cette marque de confiance Clotilde promet sans réfléchir aux conséquences, et prouve sa bonne foi en téléphonant sur-le-champ au cabinet du docteur

Clotilde

Batllé. Les termes poignants qu'elle choisit pour décrire les souffrances de son protégé persuadent le dentiste qu'il y a urgence. Malgré un carnet de rendez-vous surchargé, le médecin accepte de recevoir Pouf le lendemain à quatorze heures, conseille la prise de deux aspirines pour calmer la douleur et raccroche sans autre forme de procès. Vaguement vexée, Clotilde transmet le message à Pouf qui avoue avoir ingurgité une demi boîte de cachets dans la matinée. Le souvenir d'un Medhi à moitié inconscient durant quarante-huit heures lui ayant appris la prudence, Clotilde décide qu'un lait chaud parfumé à la fleur d'oranger fera aussi bien l'affaire.

Grâce à un synchronisme rigoureux d'un rendez-vous à l'autre, la salle d'attente du docteur Batllé est vide quand Pouf et Clotilde y pénètrent, à treize heures cinquante cinq précises.

Paralysé par la terreur, Pouf n'est plus capable d'aucun autre exercice de relaxation que celui de serrer convulsivement la main grassouillette de l'amie. Après quelques courtes minutes la porte s'ouvre sur le docteur Batllé. La physionomie rassurante et sympathique du bonhomme n'apporte aucune consolation à Pouf, qui se tasse sur sa chaise et se met à psalmodier d'une voix plaintive :

Clotilde

– Je n’ai plus mal je veux partir... Je n’ai plus mal je veux partir... je n’ai plus mal...

Clotilde l’invite à se lever mais Pouf reste immobile sur sa chaise, fixant la blouse immaculée du médecin avec des yeux révulsés. Le docteur Batllé étouffe un soupir et vient s’asseoir près du garçon.

– Calme-toi mon petit. Aujourd’hui, nous nous contenterons de faire une radio de ta dent afin de comprendre pourquoi elle te fait souffrir. Ensuite, tu rentreras chez toi. Nous ne commencerons les soins qu’à ton prochain rendez-vous. Tu dois comprendre que mon but est de soulager, pas de faire souffrir. Tu sais bien qu...

Clotilde écoute, hoche la tête, approuve par de discrètes onomatopées l’édifiant discours. N’avait-elle pas dit que le docteur Batllé était un saint ?

Vaincu par la douceur de cet homme à la stature de catcheur, Pouf quitte le siège de la salle d’attente pour aller s’installer dans celui, infiniment plus rébarbatif, de la salle de travail.

Abstraction faite de la réticence du patient à ouvrir la bouche, cette première séance se déroule à peu près normalement. Les injonctions conjuguées du médecin et de Clotilde autorisent une radio claire dès le premier cliché. Le diagnostic tombe : abcès dentaire. Pouf doit revenir dix jours plus tard,

Clotilde

quand le traitement aux antibiotiques aura fait son effet. Il faudra alors, vaille que vaille, commencer les soins.

Le dentiste promet de n'opérer que par paliers successifs.

– Comme tu es très nerveux, je ne te garderai jamais plus de cinq minutes. Tu reviendras plus souvent qu'un autre voilà tout. L'important est que tu te débarrasses de ta peur. Tu verras mon petit, tout se passera bien !

Pouf n'entend rien de ces lénifiants propos, sinon qu'il a dix longs jours de répit devant lui. Il quitte le cabinet dentaire sur des nuages et relègue dans un coin de sa mémoire les tourments d'une angoisse temporairement endormie.

Après un mois de cauchemar pour le malheureux Pouf et d'une mise à l'épreuve particulièrement pointue de la patience du dentiste et de Clotilde, des habitudes se sont instaurées. Les quelques minutes de soins mettant Pouf en transe, Clotilde le ramène chez elle après chaque séance et ne le relâche qu'après qu'il ait retrouvé toutes ses facultés. Eugène, Medhi et Gaston sacrifient leur temps de travail et de loisirs pour venir ouïr, à chaud, le récit détaillé de la dernière séance. Entouré de ses amis Pouf remonte lentement des enfers, tandis que Clotilde n'omet aucune des

Clotilde

péripéties qui émaillent le bref laps de temps des soins. Son admiration pour le dentiste tourne à la vénération. La maîtrise exemplaire du docteur Batllé face à un patient qui tremble, sursaute, tressaute et manifeste sa détresse en un hululement ininterrompu, force l'admiration de cette femme volontaire. A la place du praticien elle n'aurait pas résisté à la tentation légitime d'assommer Pouf ou de l'étrangler.

– Si vous saviez ce qu'il est capable de faire dès que la roulette se met en marche ? C'est bien simple, la figure m'en tombe de honte !

A ce point du récit, toujours le même à quelques détails près, Pouf commence à reprendre pieds avec la réalité. Conscient des tracas qu'il impose à sa chère Clotilde, il ne trouve pas d'autre excuse que de répéter ce qu'il a déjà dit les jours précédents. Personne n'ose l'interrompre. Clotilde et Thérèse par charité chrétienne, Eugène, Gaston et Medhi pour le plaisir de goûter encore une fois l'originalité des fantasmes de Pouf.

– C'est plus fort que moi, j'ai peur que la roulette glisse et m'estropie la bouche ou que l'aiguille s'enfonce d'un seul coup dans la dent... rien que d'y penser, ça me ferait tourner de l'œil !

La réaction de Clotilde fait aussi partie du spectacle. Ses amis la connaissent assez pour savoir que si elle a la force de ne pas

Clotilde

interrompre Pouf, elle est incapable de ne pas lui tomber dessus quand il a terminé. Cette faiblesse la mortifie et les reproches de Thérèse, après le départ de Pouf, n'arrangent rien. Elle promet solennellement de ne plus recommencer, mais jusqu'ici la colère a été la plus forte. Eugène et Medhi ont jugé l'enjeu assez intéressant pour ouvrir des paris. Eugène a parié que Clotilde serait incapable de résister à la tentation d'engueuler Pouf, Medhi a parié le contraire. Par pudeur Gaston s'est cantonné au rôle d'arbitre.

Clotilde succombe encore une fois à la colère, sans remarquer la mine épanouie d'Eugène et celle renfrognée de Medhi. Ses reproches sont les mêmes que ceux de la veille et de l'avant-veille et du jour avant. Pouf les connaît sur le bout des doigts et attend, tête basse, la fin de l'orage.

– On t'a répété dix mille fois que c'est IM-PO-SSI-BLE cette histoire de roulette qui se coince dans la dent ! Il faut être complètement innocent pour imaginer une idiotie pareille ! Tu ferais mieux d'arrêter de monter dès qu'on te met la roulette dans la bouche, c'est fatigant à la fin !

Clotilde prend à témoin la petite assemblée en hurlant de plus belle.

– Mais si vous pouviez voir le cinéma qu'il nous fait ? Il monte, il monte, il monte,

heureusement que ça ne dure pas longtemps sinon il se retrouverait debout sur le fauteuil ! Il n'arrive pas à comprendre que c'est dangereux de faire ça ?

Il faut dire que la méthode de Pouf pour échapper aux agissements d'une fraise à laquelle il prête des intentions malveillantes est assez étonnante. Dès l'entrée en action de l'appareil, le garçon se dresse lentement sur son siège en un réflexe instinctif pour fuir le travail de l'aiguille sur la dent. La dent malade étant placée à la mâchoire supérieure, ceci explique que Pouf s'en aille vers le haut plutôt que vers le bas.

Clotilde s'écrie avec une ardeur mystique :

– Grâce à Dieu, ce brave Batllé est un as ! Il arrive à travailler en suivant les mouvements de cet « innocent »... je ne connais PERSONNE qui ferait ça sans qu'il arrive une catastrophe !

A ce moment de son récit, toujours le même à quelques variantes près, Clotilde se penche d'un air menaçant vers Pouf en hurlant :

– Mais quand c'est que tu comprendras que tu ne dois PAS BOUGER ?

Pouf réplique en balbutiant qu'il a bien compris le conseil, mais qu'obéir lui est psychologiquement impossible. Medhi et Gaston se délectent avec un ravissement muet, tandis que Thérèse profite des moments où sa bru reprend souffle pour assurer Pouf de l'appui quotidien de ses prières. Insensible aux

Clotilde

œillades meurtrières de Clotilde et aux airs pathétiques de Pouf, Eugène agrémenté le récit de son amie de plaisanteries aussi douteuses que déplacées. Aujourd'hui, c'est la descente d'escalier de Thérèse sur le dos de sa belle fille qui est évoqué, sous le prétexte de conseils fallacieux.

– La prochaine fois emporte un treuil et Clotilde t'aidera à faire la grimpe ! C'est la championne des situations dangereuses, demande à Thérèse...

Thérèse exhale un petit soupir agacé, Gaston et Medhi choisissent de ne pas entendre, mais Clotilde avale l'appât et l'hameçon. Eugène est vertement invité à aller se faire cuire un œuf. La dispute dure jusqu'au moment de raccompagner Pouf dans ses quartiers. Le retour du traumatisé se fait dans la deux-chevaux du vigneron. Eugène en profite alors pour lancer sa dernière flèche, toujours la même, à quelques variantes près. A l'en croire ses plaisanteries seraient la seule panacée capable de protéger Pouf du goût hautement malsain de Clotilde pour le drame. Les cris de protestation de Clotilde les poursuivent jusque dans la rue avant d'être définitivement occultés par le râle affreux du moteur.

Mais aujourd'hui Clotilde s'est montrée étrangement perméable aux provocations d'Eugène. Pour la première fois les deux

Clotilde

hommes sont repartis sans être accompagnés par la voix stridente de l'amie. Eugène a bien compris qu'il se passait quelque chose mais n'a posé aucune question, par égard pour le pauvre Pouf. Les doutes du vigneron sont fondés. Dès que le grondement du moteur confirme que les oreilles de Pouf sont hors d'atteinte, Clotilde annonce d'un ton lugubre la mauvaise nouvelle.

– Le docteur Batllé m'a dit que demain il lui arrachera le nerf... ça va être pire que quand on tuait le cochon.

– Pouf s'installe dans le fauteuil avec la mine stupide d'un zombi. Le docteur Batllé l'informe alors, avec un grand ménagement, que les soins d'aujourd'hui vont consister à nettoyer l'intérieur de la dent de son nerf. Rien de bien méchant puisque à ce stade des soins le nerf est mort. Mais le travail est minutieux et obligera Pouf à la patience. Mains crispées sur l'accoudeur, Pouf écoute en haletant, le regard plus affolé que celui d'une biche avant l'hallali.

Le dentiste devient encore plus paternel.

– Allons Pouf, détends-toi ! J'ai l'impression d'être un bourreau... c'est très désagréable tu sais ?

Pouf chuchote avec une faiblesse d'agonisant :

– Jurez-moi que vous ne me ferez pas mal ?
Jurez-le ! Jurez-le !

Clotilde

Le docteur Batllé jure solennellement.

Clotilde se positionne comme à l'accoutumée de manière à se trouver dans le champ visuel du garçon sans gêner le dentiste puis, telle un chaman confirmé, entame le leitmotiv des débuts de séance.

– N'aie pas peur Pouf ! Respiiiiire ! Respiiiiire !

Les conditions d'apaisement en place, le dentiste a la malencontreuse idée de proposer une anesthésie locale. La seule évocation de la seringue fait basculer Pouf dans la crise de nerf et vaut au docteur Batllé un regard suspicieux de la part de Clotilde. Le médecin bat en retraite en marmonnant que certains préfèrent cette solution.

Après quelques menaces judicieusement placées entre deux encouragements, Pouf accepte enfin d'ouvrir la bouche. La plainte familière s'élève alors, conjuguée à la lénifiante mélopée qui stoppe brusquement quand Pouf amorce son mouvement de fuite vers le haut. Le murmure rassurant fait place à un ordre rageur intimant à Pouf de ne pas bouger.

– POUF, NE COMMENCE PAS A MONTER !

Tétanisé par l'impérieuse adjonction, Pouf stoppe net sa manœuvre de repli. Malheureusement le dentiste, accoutumé à suivre avec sa roulette les reptations

ascendantes de son patient, ne sait pas anticiper ce déconcertant réflexe d'obéissance. Une fraction de seconde trop tard, un roulement de fraise de trop, suffisent à bloquer l'engin dans la dent.

Clotilde ne comprend pas tout de suite pourquoi, alors que le ronronnement électrique vient de cesser, la roulette reste toujours dans la bouche de Pouf. Incrédule elle regarde le dentiste maintenir la tête du garçon contre l'appui-tête et ordonner d'une voix forte qu'elle ne connaît pas :

– NE BOUGE PAS POUF ! SURTOUT NE BOUGE PAS !

Pouf hulule en roulant des yeux terrifiés, s'accroche des deux mains au poignet du dentiste, mais ne bouge pas d'un poil. Dépassée par les évènements, Clotilde ne trouve rien à dire sinon invoquer, à la vitesse d'un métronome, le secours du ciel, « *Sainte Vierge Marie, priez pour nous qui avons recours à vous, sainte Vierge Marie, priez pour...* ».

Le cauchemar, la hantise, la névrose de Pouf sont devenus réalité. Le voilà bel et bien prisonnier d'une roulette de dentiste coincée dans sa dent.

Paniqué à l'extrême le malheureux garçon émet à présent de petits cris pathétiques mais n'en reste pas moins, grâce à un instinct de survie remarquable, parfaitement immobile.

Clotilde

Le dentiste recouvre un semblant de calme quand, après quelques improvisations, la fraise se détache du bras de l'appareil.

– NE BOUGE PAS MON PETIT, SURTOUT NE BOUGE PAS ! Il ne reste plus qu'à retirer l'aiguille de la dent... ON Y EST ! ON Y EST ! ON Y EST !

L'affirmation pêche par excès d'optimisme car l'opération s'avère plus malaisée que prévue. Malgré l'absence de douleur Pouf subit une épreuve morale plus traumatisante que tout ce qu'il a vécu jusqu'ici.

Vient le moment où le médecin brandit, entre ses deux doigts énormes, la minuscule coupable de tant d'émotions. Clotilde cesse ses litanies et les nerfs de Pouf, à qui la parole est enfin rendue, se relâchent violemment. Lui qui ignore jusqu'à l'existence du mot « *agression* », se met à glapir des incohérences en martelant de tapes furieuses les avant-bras du docteur Batllé. Le dentiste, confus d'une défaillance professionnelle certes pardonnable mais néanmoins très vexante, se soumet quelques instants à cette virulente décompression avant de demander à Pouf s'il a eu mal. Cette simple question ramène Pouf à la réalité et le fait gicler de son fauteuil avec la vélocité d'une murène débusquée de son abri.

– ASSASSIN ! Si le nerf n'avait pas été vraiment mort vo...

Clotilde

Le docteur Batllé l'interrompt avec un cynisme qui ne lui ressemble pas :

– Mon pauvre Pouf, si le nerf n'avait pas été mort, tu serais collé au plafond à l'heure qu'il est !

Le silence de Clotilde dénonce sa déception. L'idole a des pieds d'argile et l'admiration qu'elle vouait quelques minutes plus tôt au « *meilleur dentiste du département* » est en chute libre dans sa donnée des valeurs. Bouche pincée sur sa réprobation elle réplique en lieu et place de Pouf, que l'explication imagée du dentiste a pétrifié de terreur rétrospective :

– Ce n'est pas une raison pour manier votre roulette comme un marteau piqueur !... Essayez d'y aller en douceur la prochaine fois !

Pouf retrouve l'usage de ses membres et se dirige vers la porte d'un pas décidé, en déclarant au docteur Batllé qu'il peut continuer à jouer au marteau piqueur avec le reste de sa clientèle, mais sûrement pas avec lui.

– Moi je m'en vais et je ne suis pas prêt de revenir !

Le dentiste soupire. A ce stade des soins le travail doit être achevé sous peine, à plus ou moins brève échéance, d'infection carabinée. Malgré l'hostilité qu'il décèle chez Clotilde, il lui lance un regard éloquent qu'elle accepte de comprendre. Au garde-à-vous devant la porte, Pouf ne voit rien de cet échange muet. Fort de

Clotilde

ce que son alliée n'a pas changée de camp, le docteur Batllé inscrit un rendez-vous pour le lendemain. Clotilde accepte tandis que Pouf, au comble de l'excitation, hurle qu'il ne remettra jamais les pieds dans cette chambre de torture.

Le lendemain de cet après-midi dramatique quelques rares passants eurent le privilège de voir Pouf et Clotilde, rayonnants d'une même joie, sortir de chez le docteur Batllé. Après une ultime séance la terrible épreuve venait de s'achever sans incident.

Pouf repartait heureux, la bouche certes alourdie d'un plombage péniblement gagné, mais le cœur plus léger que l'air iodé qui lavait ses poumons de l'odeur écœurante commune à tous les cabinets dentaires.

Assise entre sa fille et sa belle-mère sur un des bancs inconfortables de l'église, Clotilde s'ennuie. Le prêtre prépare l'encens qui purifiera symboliquement l'âme de celui pour qui est célébrée cette messe de funérailles. Une assemblée clairsemée assiste à la cérémonie. Peu de villageois ont eu le courage d'affronter une pluie diluvienne dans le seul but d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure un presque centenaire, grabataire et gâteux de surcroît.

Parce que l'odeur de l'encens l'incommode jusqu'à la nausée Clotilde cherche, dans le

Clotilde

fouillis hétéroclite de son sac à main, un de ces bonbons mentholés dont la fraîcheur l'aide à surmonter les petits malaises de la vie. Elle enrage après les curés qui ont oublié de jeter par-dessus les orties, en même temps que leur soutane et le latin, la déplorable habitude d'enfumer les honnêtes gens pour un oui et pour un non. Inquiète de son manège, Thérèse lui demande en chuchotant si l'encens la rend malade. Clotilde rassure sa belle-mère d'un signe de tête et offre généreusement le bonbon qu'elle vient enfin de trouver, en espérant qu'un refus de Thérèse lui épargnera une nouvelle exploration au fond du sac. Son vœu est exaucé, mais Marthe subtilise la friandise avant que sa mère ait le temps de se réjouir.

L'office suit son cours et le prêtre agite l'encensoir avec des gestes amples dont les volutes épaisses purifient généreusement le cercueil et l'assistance. Clotilde croit défaillir quand l'odeur de l'encens, exacerbée par l'humidité ambiante, agresse ses narines. Elle part à la recherche d'un nouveau bonbon, non sans avoir envoyé un coup de coude à Marthe qui défroisse le papier du sien sans aucune précaution. En cet instant et en ce lieu le bruit caractéristique est aussi choquant qu'une fausse note au milieu d'une symphonie. Marthe se mord les lèvres, rougit légèrement et ose à peine remuer ses joues pour déguster l'objet du délit.

Clotilde

Clotilde fusille sa fille du regard quand une papillote vient chatouiller ses doigts. Elle étouffe un soupir de soulagement, referme précautionneusement son sac et entreprend, sous l'œil inquisiteur de Marthe, la difficile mission de dérouler sans bruit un minuscule morceau de cellophane qui semble la narguer en résistant farouchement.

Ce petit intermède l'ayant distraite de sa phobie des parfums antiques, Clotilde savoure la douceur mentholée dont les vertus dissipent ses derniers haut-le-cœur.

La cérémonie s'allonge, distille l'ennui.

Malgré son application à suivre les évolutions du prêtre, Clotilde ne peut s'empêcher d'observer les personnes assises devant elle. Le premier rang est occupé par la famille du défunt. Il y a Jeanne la fille, entourée de son mari, de ses enfants et petits enfants. Jeanne est une amie d'enfance de Thérèse. Clotilde la voit s'essuyer les yeux et s'émeut, quelques brèves secondes, de ces larmes versées pour un père que la maladie et l'âge ont ravi à l'affection des siens depuis bien des années. Au second rang la tête permanentée de Zoé dodeline interminablement, comme pour approuver le soliloque intérieur que la femme de Stratège paraît tenir avec elle-même. En vérité, ce n'est qu'un tic parmi une multitude d'autres. L'attitude figée et compassée de ses voisines

n'en rend que plus saugrenue l'agitation de la colonelle.

La messe suit son cours, monotone.

Le prêtre bénit le cercueil et, sans doute par reconnaissance envers les fidèles qui ont osé braver les intempéries, s'octroie une entorse avec le rituel. Au lieu d'abandonner le goupillon dans le petit seau rempli d'eau bénite, il le trempe rapidement dans le liquide aux vertus salvatrices et vient se camper devant l'assemblée.

L'église est obscure et chichement éclairée par les seules lumières de l'autel, le curé n'ayant pas jugé opportun d'allumer les lampes de la nef pour un auditoire aussi réduit.

Impressionnée par le recueillement exemplaire de Thérèse, Clotilde résiste à la tentation de laisser vagabonder son esprit loin de l'atmosphère chagrine de ces instants. Elle lorgne Marthe qui n'a pas les mêmes scrupules et navigue manifestement à des années lumières de cette messe d'enterrement, qu'une incontournable obligation morale envers la famille du mort l'oblige à entendre.

Clotilde ébroue son mental, cale son dos endolori contre le bois du banc, décroise ses jambes pour les recroiser à l'inverse et s'efforce, pour la nième fois, de ne plus s'intéresser à autre chose qu'aux évolutions de l'officiant. Celui-ci, debout à l'extrême bord de l'autel,

Clotilde

main gauche posée à plat sur sa poitrine recouverte d'une chasuble violette, lève théâtralement le goupillon dans sa main droite.

– ... au nom du Père...

Les têtes s'inclinent, davantage par réflexe que par conviction, la plupart des assistants ayant abandonné toute pratique religieuse depuis des lustres. Légèrement hypnotisée par sa lutte têtue contre la torpeur ambiante et la rêverie qui en découle, Clotilde oublie le salut obligatoire et continue d'observer le prêtre d'un œil vide.

– ... et du saint Esp...

La formule sacrée reste en suspens quand l'extrémité ronde du goupillon, prise d'une soudaine folie d'indépendance, s'envole à la vitesse de l'éclair droit sur les crânes sagement inclinés. Pétrifié de stupeur le serviteur de Dieu garde sa main droite toujours levée tandis que sa main gauche masque une bouche ouverte d'ébaudissement. Il suit d'un regard incrédule la course aveugle du projectile, qui frôle dangereusement la tempe de Jeanne pour se diriger en ligne directe vers le pariétal de Zoé.

Le choc n'a pas lieu, la Providence et les tics nerveux de la colonelle en ayant décidé autrement. Le bon déroulement de l'office, et la sérénité des participants, ne seront pas troublés par le spectacle de deux innocentes estropiées par le prêtre chargé de les bénir, ce qui aurait eu

un effet désastreux sur des esprits déjà peu enclins à la dévotion. Sans oublier l'évêché, qui aurait petitement apprécié ce genre d'incident. La désagréable vision de son évêque le sermonnant avec une douceur que démentirait la dureté d'un regard métallique réanime le prêtre. Il sort de sa stupeur, plonge avec une souplesse féline aux pieds de Jeanne et récupère l'imprévisible boule qui, après avoir atterri sans dégât entre le deuxième et le troisième bancs, est revenu benoîtement vers son point de décollage.

Spectatrice impuissante de ce contretemps, si rapide que nul hormis elle ne s'en est aperçu, Clotilde éprouve envers le prêtre la gêne apitoyée qui saisit à l'estomac le témoin d'une gaffe. Elle serre son sac à main contre sa poitrine et baisse la tête, afin de ne plus voir le malheureux curé dont la rougeur n'a rien à voir avec la lueur des cierges de l'autel.

La réaction normale à cette sorte de stress est le fou rire. Clotilde n'y échappe pas.

Thérèse et Marthe assistent, stupéfaites, à ce qui ressemble à une crise de désespoir en bonne et due forme. Des regards inquiets sont échangés par-dessus le dos courbé de Clotilde, apparemment secouée de sanglots qu'elle étouffe dans les plis de son foulard roulé en boule sur sa bouche. Après un effort intense pour retrouver son calme elle tente de

repandre une attitude normale, laissant apparaître un visage tuméfié et des yeux larmoyants. Hélas, la seule vue du prêtre la replonge dans les douleurs spasmodiques d'une hilarité incontrôlable.

Marthe comprend que sa mère ne pleure pas et succombe à son tour à un fou rire nerveux dont elle ignore pourtant l'origine. Thérèse reconnaît enfin la véritable nature de ces sanglots étouffés, mais n'est pas atteinte par la contagion. Choquée que l'on puisse oublier à ce point les règles de la plus élémentaire décence, la vieille femme se fige tout entière sur sa désapprobation.

Les remerciements ont lieu dans l'église, le convoi funèbre étant annulé pour cause de mauvais temps.

Jeanne ne comprendra jamais pourquoi la mort de son « *pauvre* » père a été si cruellement ressentie par la bru et la petite-fille de son amie Thérèse, qui défilèrent devant la famille au pas de course, nez enfoui dans leur mouchoir.

Dans la voiture qui les reconduit à demeure sous des trombes d'eau, Clotilde achève de raconter la mésaventure du prêtre. Son récit est maintes fois interrompu par des éclats de rire auxquels font écho ceux de Marthe, affalée sur le siège arrière.

Clotilde

Thérèse reste de marbre et refuse de croire un seul mot de cette fable de mauvais goût inventée, Dieu seul sait pourquoi, par son incorrigible belle-fille. L'agacement de Thérèse frise la colère et sa voix, par ricochet, en subit le contrecoup. C'est avec une dureté inhabituelle que la vieille femme réplique que si une chose pareille s'était produite, elle s'en serait aperçue. Clotilde a été trompée par l'obscurité, voilà tout !

– L'avarice de monsieur le curé est une honte... ça ne l'aurait pas tué d'allumer le plafonnier quand même !

La mauvaise foi de sa belle-mère commence à titiller Clotilde qui n'a plus envie de rire et tente, une ultime fois, de faire comprendre à Thérèse qu'elle n'a aucune raison de mentir sur un sujet aussi grave. Le goupillon a joué les filles de l'air, point final !

Thérèse fixe le pare-brise d'un air buté en marmonnant qu'elle aurait compris ce genre de farce de la part d'Eugène ou de Medhi, mais pas d'une femme aussi censée que sa bru. La déception de la vieille femme blesse Clotilde qui stoppe nerveusement la voiture devant le domicile de sa fille. Marthe abandonne sans regret mère et grand-mère, soulagée d'échapper à l'atmosphère plombée qui règne à présent entre les deux protagonistes.

Clotilde

Quelques minutes plus tard le véhicule se gare devant chez Clotilde. La pluie tombe toujours aussi drue et enveloppe chaque chose d'un rideau grisâtre. Clotilde invite sa belle-mère à attendre que Gaston vienne la chercher, se bat quelques instants contre le parapluie dont l'ouverture par l'entrebâillement de la portière pose problème, puis se dirige vers la porte d'entrée à petits pas pressés. Elle regrette de ne pas avoir mis ses bottes au lieu de ses escarpins, maintenant ils sont fichus. Et la faute à qui ? A Thérèse, qui compte parmi la multitude de ses principes, celui de ne pas aller aux enterrements habillés « *n'importe comment* ». Clotilde adore sa belle-mère, mais en ce moment précis elle doit se faire violence pour ne pas écouter les pensées malveillantes dictées par l'agacement.

Gaston, que le mauvais temps contraint à l'oisiveté, déprime devant la télé. Eugène et Medhi sont bien venus le chercher pour une belote au café du front de mer, mais la perspective de passer plusieurs heures confiné dans une salle enfumée, bruyante et pleine à craquer, lui a fait décliner l'invitation. L'arrivée de Clotilde est une digression et c'est d'une voix joyeuse qu'il répond à l'appel de sa pétulante épouse.

Sa belle-mère séchée de pieds en cap et confortablement installée dans la douceur d'un foyer parfaitement étanche, Clotilde repart à

l'assaut des éléments. La voiture est mal garée, pas question de la laisser comme ça. Gaston, sommé d'aller changer de vêtements sous peine d'attraper un rhume carabiné, n'a pas le temps d'ouvrir la bouche que sa femme a déjà disparu dans les beuglements sauvages de la tempête. Thérèse se précipite dans la cuisine pour préparer un café bien « serré », seule panacée capable de dissiper les humeurs maussades de sa bru.

Un cri de douleur vient troubler ce prélude à la quiétude familiale et fige Gaston sur pieds, tandis que Thérèse laisse choir le sucrier qu'elle tenait dans ses mains. La vieille femme abandonne bris de verre et morceaux de sucre éparpillés sur le carrelage étincelant pour rejoindre son fils dans le hall, aussi vite que le permettent ses douleurs arthritiques.

– GASTON ? C'est Clotilde qui vient de crier ou je me trompe ?

Debout dans les escaliers, Gaston semble frappé de stupeur. Thérèse l'interpelle d'un ton derrière lequel perce un soupçon de reproche.

– Tu devrais aller voir il me semble.

Gaston murmure qu'il y va de ce pas mais ne bouge pas d'un pouce. Le registre inhabituel d'un cri qui dénonce la souffrance de la part de celle qui, normalement, panse, reconforte et fait front aux drames petits et grands de la vie le laisse désemparé.

Clotilde

Il n'y a plus d'autre bruit à présent que celui de la pluie.

Gaston fixe la porte entrebâillée comme si tous les démons de l'enfer l'attendaient de l'autre côté. La nature forte de Thérèse apparaît soudain, exceptionnellement dépouillée des voiles d'une douceur inaltérable. La vieille femme rappelle son fils aux dures obligations de l'existence d'un ton impérieux :

– GASTON ? VA VOIR CE QUI SE PASSE ! DEPECHE-TOI !

Assise sur le trottoir transformé en mare aux canards, Clotilde grimace en étreignant sa jambe gauche d'une main, tandis que l'autre tient toujours le parapluie sous lequel elle continue de s'abriter, bien qu'aucune partie de son corps n'ait échappé au flux des cataractes célestes.

La virulence avec laquelle elle l'accueille rassure Gaston. Il attendait sans doute qu'elle meure noyée pour mettre autant de temps à venir ! Mais son soulagement est de courte durée. Clotilde lui annonce, d'une voix altérée par la souffrance, qu'elle a l'impression de s'être cassé la jambe. Agenouillé à ses côtés Gaston, ne sachant que faire, cherche l'inspiration en s'essayant le visage du geste naturel d'un plongeur qui remonte à la surface. Il sursaute violemment quand Clotilde, qui souffre le martyr, l'apostrophe méchamment.

Clotilde

– Tu comptes me laisser là jusqu’à la saint-glin-glin ? Dépêche-toi de me porter dedans, moi j’en suis incapable !

Gaston obéit précipitamment, béat d’admiration. Décidément, son épouse est une femme peu ordinaire. Une autre se serait déjà évanouie ou sangloterait, terrassée par la souffrance. Pas sa Clotilde, qui se laisse soulever de terre sans une plainte, et garde la tête assez froide pour réagir quand il s’apprête à la déposer sur le canapé.

– Pas ici malheureux, je suis trempée comme une soupe et le divan serait fichu ! Mets-moi à la cuisine... deux chaises feront aussi bien l’affaire.

Thérèse aide son fils à installer Clotilde, qui se sert de sa jambe valide comme support de celle blessée. La manœuvre délicate accomplie, Gaston abandonne les deux femmes de sa vie et s’en va chercher des vêtements secs pour sa chère moitié. Une fois n’étant pas coutume, la judicieuse initiative ne lui a été dictée que par sa seule sagesse.

Tandis qu’elle téléphone au médecin Thérèse s’émeut du silence de sa bru, qui paraît tout à coup fragile et vulnérable. Après avoir raccroché le téléphone, elle commence à sécher le visage et les cheveux de Clotilde avec le torchon de la vaisselle, en attendant les serviettes que Gaston tarde à porter. Ses gestes

Clotilde

sont maternels, sa voix réconfortante comme celle de cette mère que Clotilde a perdue trop tôt.

– Le docteur va arriver. Il te donnera quelque chose et tu n’auras plus mal. Tu veux que j’appelle Marthe ?

Clotilde lève les yeux au ciel.

– Sainte vierge Marie, il ne manque plus qu’elle ! Vous pouvez être sûre qu’elle va arriver avant le docteur en pleurant comme une madeleine ! Cette pauvre Marthe est tout le portrait de Gaston, brave comme le bon pain mais molle comme une chiffé !

Thérèse se contente de sourire en proposant un verre de ce café bien tassé, qu’elle réussit comme personne et que Clotilde aime tant.

Clotilde ne s’est pas trompée. Informée après le médecin, sa fille est arrivée quelques minutes avant lui, juste au moment où Gaston redescendait de l’étage, les bras encombrés de serviettes, de vêtements secs et d’un sèche-cheveux.

Eugène pousse la porte et rejoint Medhi qui, installé dans son fauteuil, attend la retransmission du match télévisé France/Angleterre. Match de rugby bien sûr, joué dans le cadre glorieux du tournoi des six nations bien évidemment.

Clotilde

– Qu'est-ce qui t'arrive ? On ne va pas voir le match au café, comme d'habitude ?

Medhi répond sur un ton détaché :

– Vas-y si tu veux, mais moi, match ou pas match, je veux être là quand Clotilde rentrera de la clinique.

Pris de court par cet argument d'une indiscutable charité, Eugène se gratte la nuque. Si son affection pour Clotilde ne fait aucun doute, le plaisir de suivre un match du tournoi des six nations devant l'écran géant du café du Front de Mer, en compagnie des inconditionnels du ballon ovale, désavantage considérablement la vieille amie dans sa balance affective. Les derniers avatars de la chère âme, en l'occurrence une jambe cassée, deviennent insignifiants confrontés aux commentaires savoureusement lapidaires qui fusent durant la partie aux quatre coins de la salle enfumée.

Eugène argumente piteusement.

– On peut aussi bien aller la voir en revenant non ? En plus, on ne sait même pas à quelle heure elle arrive ... s'il faut ce sera après le match ! ... et puis une jambe cassée et deux jours de clinique c'est quand même pas une tragédie non ? Sans compter qu'elle sera un peu fatiguée après le trajet en voiture... nerveuse comme elle est ... moi je crois qu'il mieux la laisser se remettre tranquillement avant d'aller la voir...

Medhi écoute d'une oreille distraite les excuses vaseuses d'Eugène et ne s'intéresse qu'à l'écran TV sur lequel défilent les images familières d'un stade comble, commentées par la voix emphatique du journaliste sportif qui couvre l'évènement.

Finalement, le vieil homme darde sur le vigneron un regard désespérément innocent.

– Mais va au café, vas-y ! Moi... je reste là !

Eugène s'installe avec un soupir excédé à côté de Medhi qui ne fait aucun commentaire, non par magnanimité mais parce qu'il ne veut manquer, sous aucun prétexte, l'instant solennel des hymnes nationaux. Outre la jubilation d'entendre les notes de la Marseillaise éclater sur le sol anglais, Medhi adore prouver son patriotisme par un garde-à-vous impeccable dès les premières notes, où qu'il se trouve. Cette originalité est bien connue des « piliers du front de mer », maintes fois mis en demeure par le vieil ami d'agir de même, celui-ci ne supportant pas que l'on écoute le symbole lyrique de la Liberté le derrière vissé sur une chaise.

– Lève-toi Eugène... c'est la Marseillaise !

Eugène obéit à contrecœur, avant de se raidir instinctivement quand les voix du millier de supporters français qui ont fait le déplacement recouvrent d'une fougue vibrante les maladresses instrumentales de la fanfare anglo-saxonne.

Clotilde

– C’est Clotilde ! Va voir... je suis sûr que c’est elle qui arrive !

Le moment est crucial. Un essai vient d’être marqué et la transformation donnera l’avantage aux français. Eugène manifeste sa contrariété d’une grande claque sur la cuisse et refuse d’obtempérer. Pas question qu’il rate la transformation ! Medhi le toise et se lève en geignant lamentablement, mais ces manifestations de détresse physique n’incitent pas Eugène à la pitié. Rien n’existe pour lui en cet instant que les deux poteaux blancs entre lesquels le ballon ovale doit s’envoler pour donner l’avantage à la France. Clotilde et son plâtre, Medhi et ses douleurs importent autant à Eugène que les neiges du Canigou.

Conscient de cette évidence Medhi renonce à jouer les perclus et s’en va en grommelant ouvrir la porte. Main sur la poignée il hoche la tête avec satisfaction lorsque le rugissement sauvage d’Eugène l’avertit que le score vient de pencher en faveur de la France. Il peut alors rejoindre Gaston qui aide fébrilement Clotilde à descendre de voiture, sous l’œil attentif de Marthe. Thérèse est là elle aussi, surveillant la gymnastique à laquelle un plâtre volumineux et immaculé astreint sa bru. La gent masculine ayant égoïstement fait faux bond, le comité d’accueil des voisins est essentiellement

Clotilde

composé d'éléments féminins qui suivent, geste par geste, les évolutions maladroites de l'amie.

Eugène a trouvé la force d'abandonner la suite du match et vient se poster à côté de Medhi qui s'inquiète de savoir s'il a éteint la télé. Eugène mime une exaspération qu'il n'éprouve pas.

– Mais oui que je l'ai éteint ton poste... maintenant que la vedette est de retour, adieu la tranquillité !

Accrochée au cou de Gaston comme une arapède* à son rocher, Clotilde accable son époux de conseils. Gaston répond par un hochement de tête, concentré à l'extrême sur la difficile tâche d'aider sa précieuse moitié à sortir de la voiture sans que la jambe blessée ait à pâtir de la manœuvre.

Après quelques minutes pénibles pour tout le monde, Clotilde se trouve en position verticale. Chacun attend ses premières évolutions mais elle ne maîtrise encore ni le maniement des cannes, ni la marche à cloche-pied. Aucun de ceux qui sont venus l'accueillir n'ose l'exhorter à la prudence par crainte d'une rebuffade. L'anxiété se lit sur les visages quand tout à coup la voix goguenarde d'Eugène éclate dans le silence pesant.

– Ho ! Gaston ? Va lui chercher un parachute parce que si elle continue comme ça

Clotilde

elle va nous rejouer « la mort du cygne » et se péter l'autre jambe !

La désinvolture de l'aparté, bien que choquante, n'en exprime pas moins le souci de chacun.

Clotilde, qui n'a pas encore osé s'élancer malgré le bras de Gaston autour de sa taille, vocifère :

– Si c'est ta façon de me dire bonjour, tu pouvais rester chez toi !

Medhi la console en plantant deux baisers sonores sur ses joues rondes.

– Ne l'écoute pas ma Clotilde, il est content de te revoir... et moi aussi tu sais.

L'émotion embue les yeux de Clotilde qui regrette de ne pouvoir serrer le vieil homme contre elle.

– Aïe, toi au moins tu es brave... ce n'est pas comme ce ximplet* qui ne pense qu'à faire l'intéressant devant tout le monde !

Elle fusille Eugène d'un regard noir, le qualifie de « sans-cœur », de « sadique » et autres gentilleses de la même veine. Eugène s'approche, prend le visage de l'amie entre ses mains dures de cal et dit avec une tendresse bourrue :

– Arrête de dire des idioties, à force tu vas finir par les croire. Je voulais seulement te faire remarquer que si tu continues à te servir de tes cannes comme si c'était des aiguilles à tricoter,

Clotilde

tu vas de nouveau te casser la figure, ça va faire un autre drame, et moi je raterai la fin du match, alors, la meilleure solution pour le moment, c'est celle-là !

Clotilde n'a pas le temps de protester qu'Eugène la prend dans ses bras et l'emporte, en toute sécurité, jusque chez elle. Gaston se précipite vers le coffre à la recherche des bagages tandis que Medhi, Marthe, Thérèse et le comité d'accueil des voisines sont unanimes, Eugène a choisi la meilleure solution.

Clotilde se laisse déposer sur le canapé, bouche pincée sur son soulagement. Elle n'avouera jamais que la terreur des quelques pas qu'il lui fallait faire à sa descente de voiture a gâché sa joie de quitter la clinique, mais c'est d'une voix presque amicale qu'elle s'adresse à Eugène.

– Tu crois peut-être que j'avais peur ?

Eugène répond d'un sourire dont l'ironie est confirmée d'un clin d'œil complice. La reconnaissance de Clotilde fond comme neige au soleil.

– Si tu as le malheur de répéter une idiotie pareille, même à Gaston, je t'étripe !

Eugène réplique d'un ton mielleux qu'il est dommage que les chirurgiens ne réparent pas, en même temps que les os, le caractère acariâtre de certains patients.

– ... ça ferait du bien à tout le monde !

Clotilde

Clotilde s'agite sur sa chaise. Marthe et Thérèse vont arriver dans une seconde, flanquées de Gaston et Medhi, le temps est trop court pour relever l'allusion perfide sur son caractère, que pour sa part elle juge fort aimable. C'est d'une voix altérée par l'énervement qu'elle exige un serment vieux comme leur lointaine jeunesse.

– Jure-moi sur la tombe de tes pauvres parents que tu n'iras pas bavasser à tout le monde que j'avais peur de marcher avec mes cannes... surtout que ce n'est même pas vrai ! JURE-LE EUGENE, sinon, devant Dieu qui me regarde, je te reprends mon amitié !

Eugène s'esclaffe.

– Ne me tente pas !

La lutte est trop inégale, Eugène obtempère en jurant solennellement. Absorbés par leur discussion les deux antagonistes n'ont pas vu entrer Thérèse qui demande innocemment qu'est-ce qu'Eugène ne doit pas dire.

Clotilde reste bouche ouverte comme une enfant prise en faute, mais Eugène réagit avec un à-propos remarquable.

– Figure-toi qu'elle a peur que je ne vienne pas la voir tous les jours, alors, pour qu'elle me fiche la paix, j'ai dû jurer sur la tombe de mes pauvres parents que je viendrai. Si tu crois que ce n'est pas malheureux !

Clotilde

Clotilde ravale sa fureur et subit sans broncher les reproches de sa belle-mère. Comment ose-t-elle demander à Eugène d'embêter ses pauvres parents pour des bêtises pareilles ?

– Jurer est un péché ! Tu devrais le savoir depuis le temps qu'on te le répète !

Eugène s'installe en ricanant dans un des fauteuils. Clotilde ravale sa fureur et fait amende honorable d'un air penaud, sous l'œil sévère de sa belle-mère. Gaston, Marthe et Medhi les rejoignent peu après et l'après-midi s'achève dans la sérénité, malgré la défaite démoralisante de la France.

– Alors Georgette, tu vas voir la Pauline ? C'est pas un peu de bonne heure pour ça ?

Le jour n'est pas encore levé mais l'aube commence à éclairer l'horizon de lueurs blanchâtres. Le ciel et la mer, unis par la nuit, se séparent lentement. L'air froid de ce petit matin de février pique le visage et engourdit les mains.

Eugène achève de ranger les outils de la vigne à l'arrière de la deux-chevaux, referme le coffre et sourit à la vieille femme qui s'approche. Emmitouflée dans une impressionnante superposition de lainages, Georgette affronte sans faillir les frimas afin de rendre visite à Pauline, une amie de son âge dont la santé l'inquiète.

– Hé je sais bien que c’est de bonne heure, mais elle me fait faire du souci la Pauline. Elle se dégingue de partout et ça lui mine le moral... remarque à sa place je ferais pareil. Le docteur dit que c’est normal, soi-disant que c’est l’âge. Qu’est-ce que ça veut dire l’AGE ? On a la santé ou on ne l’a pas ! Pour tout arranger, ce fada a rien trouvé de mieux que de lui dire qu’il faudrait qu’elle aille à l’hôpital pour faire un... attends voir, comment il a dit le docteur... c’est un espèce de nom compliqué... un tetcheupe... enfin, quelque chose comme ça... bref ! Depuis, la Pauline n’arrête pas de pleurer en disant qu’elle veut mourir chez elle et pas à l’hôpital !

Eugène, navré par ces tristes nouvelles, tente une parade optimiste.

– Tu devrais lui faire comprendre qu’à l’hôpital on lui donnerait des remèdes qui nous la remettraient sur pied en deux temps trois mouvements !

Georgette hoche vigoureusement la tête.

– Et va lui dire toi ! Moi, je me contente d’aller la voir tous les jours pour l’aider un peu et lui faire les commissions. Le plus triste c’est que ses enfants sont loin, et que depuis la mort de ce pauvre Anselme elle se retrouve toute seule. Moi des enfants je n’en ai pas, alors la solitude me pèse moins, mais pour elle, c’est dur.

Eugène ne résiste pas à la tentation d'agacer la vieille femme.

– C'est sûr qu'à toi la solitude te pèse moins, tu passes ton temps à courir de droite à gauche comme une chèvre ! Dis donc Georgette, ça t'arrive d'être fatiguée ?

La provocation est évidente, mais Georgette avale l'appât et l'hameçon avec.

– Mon pauvre Eugène, si tu savais ? C'est que je n'ai pas l'habitude de me plaindre, mais certains jours je me traîne ! Je te le dis Eugène, JE ME TRAINE !

Eugène éclate de rire.

– Tout le mal que je me souhaite, c'est de me traîner comme toi à ton âge ! Allez Georgette, il faut que j'y aille. Donne le bonjour à la Pauline de ma part.

Georgette continue sa route en marmonnant. La désinvolture avec laquelle on traite ses plaintes la choque profondément. Bien sûr elle ne souffre pas de rhumatismes, névralgies, bronchites et autres menues misères dues à l'âge, mais enfin, son corps est moins docile que par le passé, aucun doute là-dessus ! Pourtant, quand elle confie cet inquiétant constat, elle ne reçoit en retour qu'éclats de rire bienveillants et réflexions oiseuses sur une santé de fer que, paraît-il, même les plus jeunes lui envient. Georgette se console de tant d'incompréhension en concluant avec

philosophie qu'il vaut mieux « *faire envie que pitié !* ».

Elle ouvre la porte de la maisonnette d'une poigne nerveuse en appelant l'amie, selon le rituel immuable de chaque jour.

– Hè ho ! Pauline ?... C'est moi !

Contrairement à son habitude Pauline ne répond pas. Georgette inspecte les lieux et constate que Pauline n'est nulle part. Le lit n'est pas défait, la vieille femme ne s'est pas couchée et n'a peut-être même pas dormi chez elle. Cette dernière hypothèse semble incroyable à Georgette qui parle à voix haute tant est grande sa perplexité.

– Mais où elle est passée... avec ses jambes elle n'a pas pu aller bien loin... mais où elle est ?

L'étonnement cède peu à peu la place à l'inquiétude. Une inquiétude sournoise qui fait appréhender le pire à Georgette, mais sa raison refuse de s'y arrêter. Elle s'en retourne bredouille, le visage sombre et le geste lent. Eugène passe à ce moment au volant de sa voiture et ralentit, bien que la pause-café qu'il vient de faire chez Medhi l'ait mis en retard. Il rabat la vitre de sa deux-chevaux. Son haleine dessine des volutes blanches dans l'air glacé.

– Qu'est-ce qui te se passe ma Georgette ?

Georgette sursaute violemment.

– Il se passe que la Pauline n'est pas chez elle et que je me demande où elle est passée !

L'information est de taille et relègue à plus tard le travail de la vigne. Eugène gare le véhicule, rejoint la vieille femme et lui inflige un interrogatoire serré qu'elle subit docilement. Quand il a acquis la certitude que Georgette n'a oublié de vérifier aucun coin de la maison, pas même les w-c ni la cave, Eugène se gratte le crâne pour mieux réfléchir à cette énigme.

Tout à coup son visage s'éclaire.

– Et la cour ? Tu es allée la voir la cour ?

Cette courette, située derrière la maison, est minuscule et enclavée entre les maisons voisines. On ne peut y accéder que par la cuisine. Quelques pots de géraniums, sagement alignés le long de la façade, ne parviennent pas à égayer cet endroit sinistre, dernier vestige d'un poulailler abandonné à la mort d'Anselme.

Georgette hausse les épaules.

– Hé non que je ne l'ai pas regardée la cour ! La Pauline est vieille mais pas gâteuse, elle attend qu'il fasse jour avant d'aller étendre son linge ! En plus, depuis quelques temps, c'est moi qui m'en occupe de son linge, elle la pauvre elle peut plus parce qu'...

Eugène interrompt sans ménagement ce nouveau panégyrique des malheurs de Pauline et entre dans la maison, suivi de Georgette qui, considérant cette ultime vérification comme

parfaitement inutile, le clame haut et fort. Ses protestations ne troublent pas Eugène. Il veut en avoir le cœur net et ouvre la porte vitrée de la cour.

Vide !

Georgette ricane :

– Tu fais comme saint Thomas toi, tu ne crois que ce que tu vois ? !

Eugène avance d'un pas hésitant dans la courette, se frotte dubitativement le menton et se tourne vers Georgette qui, debout sur le pas de porte de la cuisine, continue de maugréer. La vieille femme se tait quand le vigneron, nez en l'air, ouvre et ferme la bouche plusieurs fois sans émettre un son. Etonnée par ce comportement étrange, Georgette n'a pas le temps d'esquisser un geste qu'elle se retrouve brutalement refoulée à l'intérieur de la maison. Alors qu'elle résiste vaillamment à la poigne impérieuse d'Eugène, celui-ci retrouve assez de voix pour souffler dans un hoquet :

– N'y va pas malheureuse ! ELLE EST MORTE !

Accrochée à la manche du vigneron, Georgette tend le cou en hurlant de plus belle.

– MAIS OÙ TU L'AS VUE ? OÙ ELLE EST ?

Eugène continue de la retenir en lui intimant l'ordre de suivre son conseil. Georgette fait semblant d'obéir et, sitôt libérée, se précipite

dans la cour. Elle tourne sur place, inspecte fébrilement chaque pouce de la minuscule courette et, le regard braqué au sol, glapit d'une voix de fausset qu'il n'y a rien.

– RIEN DE RIEN ! NE ME DIS PAS QUE TU DEVIENS FOU EUGENE, C'EST PAS LE MOMENT ?

Bouleversé à l'extrême par ce qu'il vient de découvrir, exaspéré par l'agitation stérile de Georgette, Eugène renonce à la protéger et pointe un doigt vers le ciel en hurlant.

– EN HAUT PAUVRE BADADE* !
REGARDE PAR EN HAUT AU LIEU DE
REGARDER PAR TERRE !

Georgette obéit et prouve alors, de façon rédhibitoire, qu'elle est réellement dotée d'une santé de fer. Après quatre-vingt-huit ans de bons et loyaux services son cœur surmonte, avec un potentiel d'adaptation admirable, le changement de rythme imposé par la découverte macabre du corps de Pauline pendue à la fenêtre du premier étage. Les yeux écarquillés d'horreur, mains jointes sur la gorge, Georgette égrène des « Père Eternel » et des « Saintes Vierge Marie » sporadiques.

Eugène réagit immédiatement et se précipite à l'étage. Deux minutes plus tard il chevauche le rebord de la fenêtre pour dépendre le corps. Il ne pense à rien, pas même au fait que sans la grande force dont l'a doté Dame Nature, le

Clotilde

poids de la malheureuse vieille, bien que léger, aurait pu l'entraîner dans le vide. Georgette, toujours psalmodiant au milieu de la courette, est rendue au monde réel par un rugissement qui lui ordonne d'aller chercher Clotilde.

– Dis-lui de téléphoner au docteur, aux pompiers, à l'ambulance ! Dépêche-toi au lieu de rester plantée comme un oignon !

Hagarde, Georgette balbutie quelques incohérences avant de reprendre ses esprits et quitter les lieux avec l'agilité d'une souris, tout en égrenant en boucle de peur d'oublier, « ... le docteur... les pompiers... l'ambulance... le docteur... les pom... ».

Thérèse et Clotilde, bouleversées par l'affreuse nouvelle, réconfortent Georgette qui répète pour la Nième fois ce qu'elle a éprouvé en découvrant sa vieille amie pendue à la fenêtre de la chambre.

– Quand je l'ai vue là-haut avec cette corde autour du cou, raide comme une queue de morue, ça m'a fait un effet ! Mais un effet !... Vous ne pouvez pas savoir !

Clotilde considère que certaines circonstances extrêmement traumatisantes autorisent de passer outre aux règles d'une bonne hygiène alimentaire, par exemple en offrant une lampée d'alcool à Georgette en guise de petit-déjeuner. Elle offre un cognac

Clotilde

bien tassé à la vieille femme qui, encore sous le coup de la frayeur, avale cul sec le puissant breuvage. Thérèse n'y prend pas garde tant elle est émue elle aussi, mais Clotilde constate avec admiration que Georgette a une « bonne descente ». Effondrée dans son fauteuil, Georgette n'a pas compris. Clotilde répète ce qu'elle vient de dire avec une sollicitude enjouée :

– Je dis qu'un petit cognac à huit heures du matin ça ne vous fait pas peur, il est descendu comme une lettre à la boîte !

Georgette ne comprend toujours pas.

– Quelle lettre ?

Clotilde tapote gentiment la vieille main fripée.

– Ce n'est pas grave Georgette, continuez, on vous écoute.

Georgette n'en demande pas plus. Mains jointes elle remercie avec ferveur le « Bon Dieu », qui n'a pas voulu la laisser seule dans un moment si difficile et lui a envoyé Eugène puis Gaston.

Gaston se trouvait devant chez Pauline au moment où Georgette sortait en courant pour se rendre chez Clotilde. Intrigué par la deux-chevaux stationnée à cet endroit à une heure aussi inhabituelle, Gaston méditait devant le véhicule quand Georgette surgit dans un état

Clotilde

d'extrême agitation. Quelques secondes s'écoulèrent avant que ce lymphatique comprenne quelque chose aux explications hystériques de la malheureuse. Au premier abord les gesticulations désordonnées et l'élocution hachée de Georgette ne lui parurent pas plus exagérées qu'à l'accoutumée. De longues années de vie commune avec Clotilde avaient appris à Gaston que certaines femmes ont un talent inné pour transformer en catastrophe nationale les faits les plus anodins. Quand de surcroît son interlocutrice est très âgée, les neurones de Gaston se mettent automatiquement en veilleuse. Fort heureusement, les mots inquiétants de « *pendue* », « *fenêtre* », « *pompiers* », finirent par éveiller l'intérêt de ce sage. Il apaisa Georgette d'une main amicale sur l'épaule, et l'obligea à répéter en langage civilisé ce qu'elle venait de dire. Quand elle eut achevé Gaston l'exhorta au calme, tandis qu'un tremblement nerveux le faisait vaciller. Il accompagna la vieille amie jusque chez lui, la confia aux bons soins de Clotilde et Thérèse, avertit le médecin, les pompiers, avant de rejoindre Eugène chez la défunte Pauline.

La morte repose sur son lit. Eugène ne saura jamais comment il a réussi, sans aucune aide, à détacher le corps inerte de la fenêtre. Mais il l'a

fait. À présent il attend l'arrivée des secours. Le silence est angoissant. Cartésien congénital, Eugène éprouve néanmoins un sentiment qui ressemble à de la peur. Pourtant le visage de Pauline est paisible. Tuée net par la rupture de ses cervicales elle n'a pas souffert et semble dormir. Mais ce face à face avec la mort impressionne le vigneron, qui doit faire appel à toute sa raison pour ne pas s'enfuir à toutes jambes. L'arrivée de Gaston lui arrache un râle de soulagement.

– Ce n'est pas malheureux, je commençais à me sentir mal, tout seul avec elle ! Remarque, elle n'est pas laide la pauvre... mais enfin, je suis bien content que tu sois là !

Scotché dans l'embrasement de la chambre, Gaston murmure avec une gravité dubitative :

– Mais qu'est-ce qu'il lui a pris d'aller se pendre comme ça, sans avertir personne ?

Encore victime de ses terreurs existentielles, Eugène réagit avec une ironie grinçante.

– C'est sûr qu'elle aurait pu faire l'annonce aux quatre coins des rues la Pauline, histoire de préparer les voisins à la triste nouvelle !... Ecoute Gaston, tu devrais réfléchir avant de dire des âneries !

Eugène conclut avec le geste ample d'un tribun qu'il n'y avait rien à comprendre, Pauline était fatiguée de vivre, voilà tout !

Gaston n'est pas convaincu. L'œil rivé sur le corps allongé il admire le courage de la vieille femme.

– Moi je ne pourrais pas ... ça non alors !

Tant d'humble franchise exaspère Eugène, pourtant logé à la même enseigne.

– Mais qui te parle de courage ?... C'est une question de grosse fatigue, point final !

Gaston ne peut admettre qu'une fatigue, même « grosse », puisse conduire à mettre fin à ses jours de manière aussi cruelle. Plutôt que d'entamer une joute oratoire dont il ne sortirait pas vainqueur, il préfère se taire. Satisfait d'avoir eu le dernier mot mais incapable de laisser le silence s'installer, Eugène, bras tendu vers la fenêtre, commente le drame à sa manière.

– Tu crois que la Georgette a eu la curiosité de se demander pourquoi la fenêtre de la chambre était grande ouverte avec un froid pareil ? Penses-tu ! Tout ce qu'elle a vu c'est que le lit était fait ! Je me l'imagine en train de galoper comme une chèvre folle aux quatre coins de la maison, en appelant Pauline en brailant et sans se fixer à rien ! Pauvre de nous !

Il hoche la tête d'un air affligé. Georgette vieillit, c'est évident ! Comment expliquer qu'elle n'ait rien trouvé, rien vu, pas même la corde attachée au crochet du volet ?

Clotilde

– Je te le dis Gaston, la Georgette se fait vieille !

Gaston tente un timide plaidoyer en faveur de la vieille femme.

– Mais non Homme, elle est comme toutes les femmes, elle a la manie de l'aération. Ma Clotilde est pareille, même si la mer gèle sur les rochers elle t'ouvrira la fenêtre au moins une heure histoire d'aérer la chambre... d'ailleurs, chaque fois qu'elle attrape mal c'est en faisant le lit.

Eugène soupire.

– Elles s'en vont TOUTES de la cafetière ! Crois-moi Gaston, plus je vieillis et plus je suis content d'être resté célibataire.

Il se tait quelques instants avant de soupirer encore plus fort et fulminer après Clotilde.

– Qu'est-ce qu'elle attend pour nous rejoindre ? L'heure de l'enterrement ?

A ce moment la porte claque et des voix d'hommes résonnent dans la cage d'escaliers.

– Sûrement les pompiers ! Ils arrivent toujours quand on n'a plus besoin d'eux ça ne rate jam...

Gaston reste bouche bée de se trouver nez à nez avec le médecin, flanqué du chef de la gendarmerie locale. La présence d'un représentant de l'ordre choque Eugène qui se renfrogne en marmonnant.

Le gendarme, fin psychologue, rassure les deux hommes d'un ton conciliant.

– C'est la routine. Rassurez-vous, je n'embêterai personne.

L'atmosphère se détend et Eugène n'attend pas qu'on le lui demande pour donner le détail des événements. Pendant ce temps, le médecin procède à un bref examen du corps et conclut à la mort par strangulation.

Eugène ricane.

– Heureusement que vous nous le dites, sinon on ne s'en serait pas douté !

Le médecin a appris à connaître Eugène et ne se fâche pas. Le chef de brigade réprime un sourire et Gaston, impressionné au plus haut point par la gravité de ces instants, a adopté une attitude rigide qui ressemble furieusement à un salut militaire.

La triste fin de Pauline installe plusieurs jours durant une sorte de tristesse dans le village, jusqu'à ce que la vie reprenne lentement ses droits.

Le froid des jours précédents a cédé la place à une douceur printanière. Février voit fleurir mimosas et amandiers dans les transparences lumineuses du ciel méditerranéen. Les villageois ne s'y trompent pas et savent que le beau temps peut céder sa place, en seulement quelques

heures, au gel et à la neige, mais chacun profite du soleil sans trop se soucier de ce que demain peut réserver. Après tout, le printemps n'est pas si loin que ça...

Eugène revient de la vigne, fatigué mais heureux. Il conduit sa deux-chevaux à la vitesse minimum, et admire cette terre si belle dont il connaît chaque courbe, chaque ligne, chaque arbre, sans jamais se lasser de la contempler et de l'aimer. A ses côtés, Medhi se laisse bercer par les soubresauts sporadiques du véhicule et se tait, abîmé dans ses pensées. Au détour d'un virage ils aperçoivent un motard debout près de sa moto.

– On dirait Rémy ?

Medhi réplique d'un ton blasé :

– Bien sûr que c'est lui. Il est en vacances... il se promène pardi !

Eugène gare la deux-chevaux au bord du talus et interpelle le garçon en riant :

– Alors Rémy, tu te promènes ?

Rémy semble bouleversé. Eugène et Medhi s'en inquiètent car le fils de Clotilde n'est pas homme à perdre son sang-froid facilement. Pour qui connaît les parents du garçon, ce trait de caractère ne peut être l'héritage que de Thérèse, la grand-mère. Eugène descend de voiture sans se soucier de Medhi, qui lutte vaillamment pour s'extirper du siège défoncé.

– Et alors petit, qu'est-ce qui t'arrive ?

Rémy répond en gémissant :

– J’ai perdu Jaumet ! C’est pas croyable, mais j’ai perdu Jaumet... et je ne sais pas où !

Medhi vient de les rejoindre et, poings sur les hanches, s’adresse à Eugène.

– Qu’est-ce qu’il a perdu le petit ?

Eugène prend le temps de la réflexion et regarde la moto comme s’il s’agissait d’une bombe à retardement. La conclusion de ses cogitations est que sous des dehors apparemment normaux Rémy, tout comme sa mère, s’en va légèrement du « *canastrou* »*. Cette découverte le consterne car il éprouve pour le jeune homme une véritable affection. L’éventualité que des études trop assidues sont peut-être responsables de ce moment d’égarement le reconforte. Après un raclement de gorge discret, Eugène répond enfin à Medhi qui attend toujours une réponse.

– Il dit qu’il a perdu le Jaumet.

Medhi est soulagé. C’est bien ce qu’il avait entendu.

– Un moment, j’ai cru que je devenais sourd... ou idiot.

Rassuré sur le bon fonctionnement de ses facultés auditives et intellectuelles, Medhi questionne Rémy avec une aisance qui impressionne Eugène. Dans la bouche du vieil homme, la déroutante révélation du garçon

prend la dimension d'un incident fâcheux certes, mais banal.

Rémy arrête de scruter les buissons de genêts qui bordent la petite route et raconte, autant pour sa propre gouverne que pour ses amis, toute l'histoire.

La moto achetée quelques mois plus tôt déclenchait chez Jaumet, largement septuagénaire, une vénération d'adolescent. Dès que Rémy passait sur son bolide, Jaumet l'obligeait à s'arrêter et entamait un long monologue que le jeune homme subissait de bonne grâce. A l'évidence Jaumet ne rêvait que d'une chose, enfourcher l'engin et découvrir à son tour la griserie de la vitesse. Après quelques semaines de ce manège Rémy, désarmé par les sous-entendus limpides du vieil enfant, décida de l'emmener en balade dans les abords du village.

– ... il y a un moment que j'y pensais, mais je n'avais jamais le temps. Aujourd'hui, je n'avais rien de particulier à faire, alors j'ai décidé de lui faire faire une petite balade...

Rémy passe sous silence la scène qu'il dut essayer de sa mère lorsqu'il lui annonça la nouvelle. D'après Clotilde, Jaumet serait incapable de se tenir correctement sur la moto et Dieu seul savait ce qui pouvait arriver ! La vie de Rémy risquait de se trouver en danger, celle

de Jaumet aussi par voie de conséquence, mais Clotilde se fichait comme d'une guigne de cet aspect du problème. Elle harcela Rémy jusque dans la rue, évoquant en termes imagés le comportement de Jaumet dans la deux-chevaux d'Eugène. Ce n'est qu'une voiture vétuste, mais la joie met l'innocent dans un tel état, qu'Eugène est obligé de l'asseoir à l'arrière. Que fera Rémy s'il s'agite de même sur sa moto ?

Rémy promet d'être très prudent et abandonna sa mère qui continua de l'abreuver de conseils en criant de plus en plus fort, jusqu'à ce que la moto disparaisse au bout de la rue.

Installé devant sa cave sur une chaise délabrée, Jaumet profitait béatement de la douceur du soleil d'hiver, loin des ronflements avinés de son épouse. Dès qu'il aperçut la moto il se précipita au milieu de la route en gesticulant frénétiquement pour la faire stopper. Il n'eut pas le temps de vanter la beauté de l'engin par ses habituelles onomatopées, que Rémy l'invitait à s'installer sur le siège arrière.

Rémy soupire :

– Si vous aviez vu comme il était content... on aurait dit un gosse devant un arbre de Noël.

Le garçon dut renouveler son invitation en tapotant le siège arrière d'un geste engageant, car Jaumet se contentait de le fixer avec une joie incrédule, tétanisé sur pieds.

Clotilde

Peu après, assis à l'arrière aussi raide qu'un piquet et menton fièrement dressé, Jaumet savourait, sans doute pour la première fois de sa triste existence, une félicité parfaite.

Eugène et Medhi ne perdent aucune virgule du récit afin de ne pas laisser échapper le détail, certainement fortuit, qui leur livrera la clé du mystère. Mais jusqu'ici rien ne leur paraît anormal. Eugène adopte un ton rassurant pour demander plus ample informée.

– Quand vous avez commencé à prendre de la vitesse, qu'est-ce qu'il a fait le Jaumet ?

Rémy se tord les mains.

– Rien justement ! Rien du tout...

Contrairement aux craintes de Clotilde, l'innocent faisait preuve d'une tenue exemplaire qui, par un de ces clins d'œil auquel se plait parfois par le destin, devint la cause directe de l'accident. Si Jaumet avait bougé, fusse un tout petit peu, Rémy se serait immédiatement aperçu qu'il n'avait plus de passager.

– Il est tellement léger qu'au niveau de la conduite ça ne changeait pas grand chose qu'il soit sur la moto ou qu'il n'y soit pas... vous n'allez pas me croire, mais je ne sais même pas à quel moment je l'ai perdu !

Medhi questionne Rémy avec la curiosité d'un vieux chat.

– Et quand c'est que tu t'es rendu compte que tu l'avais perdu au Jaumet ?

Rémy se mord les lèvres comme s'il allait pleurer et désigne un point quelques mètres plus loin.

– Là-bas, près de l'olivier. Il y avait un moment que je lui parlais et qu'il ne répondait pas. D'abord ça ne m'a pas étonné, mais à la longue ça m'a paru bizarre, alors j'ai regardé...

Eugène et Médhi sont impuissants à calmer le désespoir du garçon qui frappe l'air d'un poing rageur, jette son casque à terre, et se laisse tomber sur le talus, tête entre les mains.

– Je n'arrive pas à comprendre comme j'ai pu le perdre sans m'en rendre compte ! Je ne sais même pas où aller le récupérer ! Il est peut-être gravement blessé ! Ou mort ? S'il est mort, je ne me le pardonnerai jamais ! JAMAIS !

Eugène le console à sa manière, en hurlant.

– LAISSE-NOUS RÉFLÉCHIR AU LIEU DE DIRE DES IDIOTIES AUSSI GROSSES QUE TOI !

Medhi susurre avec une suffisance affectée qu'il n'y a rien à réfléchir, Jaumet a été victime d'un « rebond », c'est aussi simple que ça.

Rémy ramasse son casque, le nettoie machinalement d'un revers de manche.

– Le rebond ?

Le rugissement triomphal d'Eugène laisse Medhi bouche ouverte sur ses explications.

– IL A RAISON ! Oui ! Il a raison, c'est un rebond !

Rémy ne comprend toujours pas et fixe les deux hommes d'un air stupide. Le vigneron claque la langue, soupire violemment.

– Quand je pense que ça veut être avocat, pauvre de nous ! LE REBOND ANIMAL ? ! C'est clair pourtant ? Le Jaumet est plus léger qu'un courant d'air, tu l'as dit toi-même, et en plus il devait se tenir sur ta moto comme un canari sur son perchoir, tant que vous avez roulé sur la route goudronnée, aucun problème... mais dès que vous avez quitté le goudron, la catastrophe était I-NÉ-VI-TABLE ! Premier trou, premier rebond ! Le Jaumet a dû sauter comme un bouchon d'une bouteille fermentée ! ZOU ! Vers le haut ! Et comme la moto continuait d'avancer, quand il est redescendu... je te laisse imaginer la suite...

Medhi ponctuait de hochements de têtes approbateurs les déductions d'Eugène qui, malgré un réalisme particulier, étaient en tout point conformes aux siennes. Il donne le point final à l'exposé en répétant avec la même suffisance blasée :

– Le rebond !

La vision des conséquences d'un éventuel « rebond », au lieu de le reconforter, accable davantage Rémy.

– Alors il est mort, c'est sûr !

Les deux hommes protestent en chœur qu'à leur connaissance personne n'est jamais mort

en tombant d'une moto en marche, ce qui d'une certaine manière est l'exacte vérité puisqu'à ce jour ni l'un, ni l'autre, n'avait entendu évoquer ce type d'accident.

Rémy n'en reste pas moins anéanti.

Eugène le reconforte d'une accolade affectueuse qui, sans l'appui de la moto, aurait expédié le garçon à plat ventre sur le talus.

– On va te le retrouver ton Jaumet, t'en fais pas petit ! Il doit nous attendre tranquillement quelque part, pas loin d'ici...

Eugène espère ardemment ne pas se tromper. Le regard sombre de Medhi reflète ses propres doutes. Même s'il n'est pas mort, dans quel état vont-ils retrouver l'infortuné Jaumet ?

Jaumet avance en égrenant d'une voix monocorde la totalité des jurons engrangés dans sa mémoire tout au long d'une vie de misères. Son intelligence limitée n'étant pas dépourvue d'une certaine faculté d'analyse, il se considère victime de forces occultes maléfiques et ressasse avec amertume les nombreux avatars qui, de sa jeunesse à aujourd'hui, ont transformé en cauchemar la moindre espérance de bonheur. Le dernier en date ne s'achève-t-il pas lamentablement, après un début prometteur, sur la terre battue d'un chemin de campagne mal entretenu ? En outre sa chute a cruellement meurtri le bas de son dos, ses

mains sont écorchées jusqu'au sang et il commence à avoir froid.

Le klaxon de la deux-chevaux a une puissance égale à celui d'un poids lourd ou d'un autobus, et contraste avec l'aspect délabré du véhicule. Cette particularité surprend ceux qui ne la connaissent pas, les autres aussi d'ailleurs. Heureusement pour l'équilibre nerveux des piétons l'usage de l'avertisseur est rarissime, les râles du moteur assumant largement cet office.

Apercevant la silhouette de Jaumet au détour d'un virage, le soulagement pousse Eugène à actionner frénétiquement le klaxon. N'importe quelle personne dotée d'une ouïe aux normes aurait violemment sursauté à l'action conjuguée du moteur et de l'avertisseur, n'importe quelle personne, sauf Jaumet. Il continue de marcher comme s'il était seul, sans deux-chevaux tonitruante sur les talons, sans la moto de Rémy qui roule à côté de lui, à son pas. Le garçon n'ose rien dire, tiraillé entre la joie de retrouver Jaumet intact, et la honte de lui avoir infligé une telle épreuve. Derrière la colère et la rancœur légitime de l'innocent, Rémy perçoit une tristesse désabusée qu'il ne sait pas consoler. Quels mots trouver pour effacer la déception de Jaumet et rallumer la joie enfantine qui éclairait son regard quand il a enfourché la moto ?

Eugène ne comprend pas que Jaumet reste insensible aux coups de klaxons impérieux et ininterrompus qu'il continue d'actionner rageusement. Medhi lui conseille flegmatiquement de ne pas insister.

– D'après moi il est en rogne... qu'est-ce que tu en penses ?

Eugène, dont la patiente n'a pas les limites de celle de Medhi, écume de rage.

– J'en pense qu'à force de rouler en première le moteur va chauffer et que j'en aurai pour trois jours à lui refaire une santé ! Tout ça à cause de M^ossieur qui après nous avoir fait faire un sang d'encre ne trouve rien de mieux que de bloquer la route !... A ce régime le moteur va finir par nous péter à la figure !

Cette angoissante perspective ouvre les dernières vannes qui retenaient la fureur du vigneron.

– Moi je te dis que s'il continue de nous la jouer façon escargots je vais te le faire embarquer en lui pulvérisant le canastrou* d'une moitié de gifle !

Passablement agacé lui aussi par le manège de Jaumet, Medhi dodeline du chef avec lassitude.

– Arrête de parler pour ne rien dire.

Eugène n'est pas d'humeur à discuter et désigne d'un doigt vengeur la silhouette de l'innocent qui marche toujours en tête du petit

convoi, flanqué de Rémy qui continue de le suivre à califourchon sur sa moto.

– D'accord, je ne le battrai pas, mais avoue que ça ne lui ferait pas de mal ? Rémy est assez brave pour lui faire un grand plaisir, et voilà les remerciements ! VOILA LES REMERCIEMENTS !!!

Pince-sans-rire, Medhi s'offusque du manque de savoir-vivre de Jaumet, ce mal élevé qui oublie de remercier quand on lui fait le « grand plaisir » de le perdre d'une moto en marche.

Conscient d'avoir poussé le bouchon un peu loin, Eugène soupire.

– La question n'est pas là !

Yeux écarquillés, Medhi mime un étonnement outré.

– Moi je trouve que TOUTE la question est là justement !

Eugène grogne et boude ostensiblement, jusqu'à ce qu'une nouvelle poussée d'adrénaline le renvoie à l'action. Il rabat violemment la minuscule vitre de la portière et parvient, Dieu seul sait comment, à passer la tête par cet espace restreint afin d'invectiver plus efficacement Jaumet.

– JAUMET ! ARRETE TON CINÉMA OU TU VAS AVOIR A FAIRE A MOI ! ARRETE TOUT DE SUITE !

La prudence incite Jaumet à obéir. Sans un regard pour Rémy il se dirige vers la deux-

chevaux, dont le moteur aussi surchauffé que l'humeur de son propriétaire exige quelques instants de repos, et déclare avec une rancune sourde qu'avec ses airs gentils le fils de la Clotilde est « *une teigne intégrale* ».

– Il a voulu me tuer !

Jaumet se confie à Eugène et Medhi comme si Rémy se trouvait ailleurs, alors que le jeune homme est si près que son souffle rafraîchit sa nuque. L'accusation est à la mesure du traumatisme. Rémy et Eugène se sentant incapables pour des raisons aussi différentes qu'extrêmes, tristesse pour l'un, colère pour l'autre, de raisonner Jaumet c'est à Medhi qu'incombe cette délicate mission. Le vieil homme, catalan à part entière, n'a conservé de ses origines musulmanes que le goût des palabres. C'est avec une évidente délectation qu'il s'atèle à la difficile tâche de prouver à Jaumet que Rémy n'est pas « *une teigne intégrale* » et ne lui veut aucun mal. Le seul coupable dans cette affaire est le mauvais état de la route ! Au lieu de se mettre en colère après ce « *pauvre* » Rémy, Jaumet ferait mieux de remercier celui ou celle qui, de « *là-haut* » l'a si bien protégé. L'argument fait mouche. Un rien incroyable, Jaumet pointe un doigt hésitant vers le ciel.

– Alors d'après toi, ça viendrait de là-haut ?

Medhi comprend qu'il a gagné et en rajoute une bonne louchée.

Clotilde

– Avec ce qui t’est arrivé un autre serait mort ! Mais toi, tu t’en sors juste avec quelques bleus, et encore ! Si tu trouves que ce n’est pas une preuve, je ne sais pas ce qu’il te faut !

Jaumet se gratte distraitement la crasse du cou en regrettant ne s’être jamais aperçu de rien. Rassuré par l’état du moteur sur lequel il vient d’effectuer un rapide contrôle, Eugène a retrouvé son calme et demande gentiment à l’innocent ce qu’il aurait fait s’il avait su que quelqu’un le protégeait de là-haut.

Jaumet hausse les épaules en levant les yeux au ciel d’un air excédé.

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? Rien du tout ! Mais quand même, ça m’aurait fait plaisir de le savoir, voilà tout !

– La prochaine fois tu écouteras ta mère !

Clotilde dépose sur la table un imposant fait-tout rempli d’ollada*. Gaston ne raffole pas de cette soupe composée de tous les légumes du jardin et abondamment pourvue de viande de porc grasse à souhait. Il étouffe un soupir et glisse un angle de sa serviette dans le col de son pull-over.

Rémy subit depuis des heures les reproches de sa mère à qui il a avoué toute la vérité de sa mésaventure avec Jaumet. Malgré la mise en garde et les conseils d’Eugène, le garçon n’a pas su résister à l’interrogatoire serré de Clotilde,

alertée par la mine défaite de son rejeton. Il déplie sa serviette d'un geste sec, yeux baissés sur son assiette. Clotilde ne sait pas qu'elle inculque à son fils l'art d'afficher un calme imperturbable malgré des nerfs à fleur de peau, qualité indispensable à un futur candidat au barreau.

Thérèse proteste plaintivement devant la ration que Clotilde est en train de lui servir.

– J'en ai assez Nine ! Jamais je ne finirai ça voyons, mais qu'est-ce que tu fais ?

Clotilde dépose devant sa belle-mère une assiette d'ollada* qui réjouirait un boulimique à jeun.

– Ne vous forcez pas mamà, mangez tranquillement ! Quand vous en aurez assez, vous le laissez, ce n'est pas grave. Regardez, je vous ai choisi le maigre de la viande, vous allez vous régaler !

Clotilde couve Thérèse d'un œil attendri.

– Gaston non plus n'aime pas le gras, il doit tenir ça de vous, sûrement.

L'heureuse digression apportée par sa grand-mère accorde quelques minutes de répit à Rémy qui commence à se détendre. Sa mère le sert à son tour et oublie de le houspiller pour continuer sa digression sur les gènes familiaux.

– Mon Rémy lui, il tient de moi... pour le manger on a les même goûts ! hè Nin que tu te régales avec l'ollada* ?

Clotilde

Malgré un estomac encore noué par les émotions de l'après-midi, Rémy préfère avaler sa soupe plutôt que d'avouer à sa mère qu'il n'a pas faim. Un aveu de ce genre déclencherait une nouvelle vague de plaintes que le garçon ne supporterait peut-être pas.

Clotilde se sert la dernière et s'installe avec des airs gourmands pour savourer ce mets digne des dieux. Elle déguste les premières cuillerées avec un recueillement quasi religieux, avant de donner différents commentaires entre deux bouchées.

– Elle est bonne... salée juste comme il faut... Medhi va se régaler... je lui en ai porté une casserole pleine à ras bord... ça lui a fait plaisir... surtout quand il a vu le boudin... c'est ce qu'il préfère...

Thérèse chipote en évoquant avec nostalgie la soupe liquide et le petit morceau de fromage qui composaient ses repas du soir, quand elle vivait seule et libre de se nourrir à sa guise. Mais elle n'en veut pas à Clotilde de vouloir la gaver comme une oie, c'est sa manière à elle de dire son affection. Thérèse le sait. Pourtant, cette bienveillante tyrannie déclenche parfois un agacement dont le manque de charité chrétienne culpabilise la catholique pratiquante qu'elle a toujours été. Sa rêverie est brutalement interrompue par la voix familière empreinte de reproche.

Clotilde

– Mamà ? ? ?... Vous ne mangez rien ! Vous faites semblant, mais vous ne mangez rien je le vois bien !

L'expression de désolation enfantine de Thérèse est poignante. Clotilde n'a pas le cœur d'insister.

– Si vous n'avez plus faim tant pis, ce n'est pas la peine de vous forcer... ça vous rendrait malade.

Le soulagement de sa belle-mère l'afflige.

– De vous voir manger si peu, ça me ronge ! J'ai beau savoir que vous êtes faite comme ça, je ne peux pas m'y habituer !

Clotilde exhale un soupir à fendre l'âme, hoche la tête avec fatalisme et se console en mordant à belles dents dans un morceau de viande grasse à souhait, sous le regard amusé de Rémy.

– Dis donc maman, et ton régime... tu le commences quand exactement ?

Rémy n'est pas coutumier de ce genre de perfidies, mais sa journée a été pénible. L'attaque surprend Clotilde qui, prise de court, s'étrangle presque avant de répliquer dignement que même si personne ne s'en est aperçu, il y a plus d'un mois qu'elle se surveille.

– Je ne mange RIEN entre les repas, et à table je me rationne pour le pain ! Je me prive !... sans m'affamer... mais je me prive !

Clotilde

Toujours sous le coup de sa mauvaise journée Rémy prend un malin plaisir à se venger de sa mère qui, au lieu de l'aider, n'a fait qu'ajouter à son stress en le harcelant de reproches. C'est avec un intérêt feint mais parfaitement crédible qu'il lui demande si elle a maigri.

Clotilde touille distraitement son épaisse ration d'ollada*, pince la bouche d'une moue dubitative et élude la question par un marmonnement dont on ne sait trop s'il exprime le « *oui* », le « *non* », ou le « *un peu* ». Un regard de sa grand-mère incite le garçon à abandonner l'épineuse conversation. Sourcils froncés, Thérèse fixe sévèrement son petit-fils et le ramène à un peu plus de compassion envers celle qui lui a donné le jour. Débarrassé de son démon vengeur, Rémy éprouve à présent un vague remords et tente de se racheter en finissant son plat d'ollada. Peine perdue, Clotilde ne s'en aperçoit même pas. L'évocation des kilos superflus qu'elle retrouve chaque matin sur sa balance, au mépris des légères mais néanmoins cruelles privations qu'elle s'impose, la mortifie au-delà de tout. L'étrange manège de Gaston vient l'arracher à ses sombres pensées.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques Gaston, tu as mal aux dents ?

Clotilde

Sourcils froncés, Gaston répond en continuant de mastiquer son morceau de viande avec une application têtue.

– Je ne sais pas comment vous trouvez cette viande, mais la mienne c'est du caoutchouc !

Cette remarque insultante pour ses talents de cuisinière pique Clotilde au vif.

– Elle est fameuse cette viande ! Elle a cuit toute l'après-midi et on n'a même pas besoin de la mâcher, elle descend toute seule ! Qu'est-ce que tu lui trouves ?

Rémy et Thérèse font chorus, l'ollada* est parfaite et la viande délicieuse !

Gaston juge alors qu'une démonstration concrète prévaut sur mille descriptions verbales, toujours sujettes à caution. Il saisit entre ses doigts le morceau de viande prisonnier de ses dents serrées et tire. La chair rosée réagit comme un vulgaire morceau d'élastique, qui s'allonge et se rétracte selon qu'on le tend où le relâche. Thérèse ouvre des yeux stupéfaits, Rémy sent le fou rire le gagner et Clotilde, exceptionnellement, ne trouve rien à dire. Elle reste quelques instants à regarder Gaston prouver de manière irréfutable que sa viande est immangeable, puis elle se met à hurler avec une mauvaise foi déconcertante.

– Mais enfin Gaston, d'où tu as sorti ça ?

La révolte légitime de Gaston manque réussir là où son acharnement a échoué. Il avale par

Clotilde

réflexe le pseudo morceau de viande qui reste coincé dans sa gorge. Rémy sauve son père de l'asphyxie par quelques claques énergiques dans le dos. L'objet du délit rejeté dans l'assiette, Gaston retrouve son souffle.

– Et d'où tu veux que je le sorte ? De ton ollada* pardi !

Clotilde confirme que « *cette chose* » ne peut sortir d'un plat confectionné par ses soins.

– ... c'est moi qui ai découpé la viande et aucun morceau ne m'a résisté !

Gaston hoche la tête et tend à son épouse l'objet du délit. Clotilde le prend délicatement, l'observe et le dépose sur la table en gloussant. Il est clair qu'elle a compris, mais la serviette plaquée sur sa bouche réduit ses explications en borborygmes incompréhensibles. Sans perdre une once de son calme, Thérèse demande à son petit-fils s'il comprend ce que dit sa mère. Rémy répond en riant qu'il lui semble avoir décelé les mots « *quelle honte, quelle honte* » derrière les onomatopées maternelles, mais il n'est sûr de rien. Clotilde, les yeux larmoyants de trop rire, confirme d'un hochement de tête que Rémy ne s'est pas trompé. Enfin, au prix d'un violent effort, elle parvient à articuler entre deux spasmes qu'heureusement le morceau de viande est tombé dans l'assiette de Gaston et non dans la casserole de Medhi.

Clotilde

– Quelle honte j’aurais eu ! Mon Dieu, mais quelle hont...

Cet aveu déconcertant ne levant pas le voile du mystère, Gaston, Rémy, et Thérèse, en sont réduits à attendre la fin d’un nouvel accès de fou rire. Enfin, après un dernier spasme, une ultime note dans l’aigu, et quelques soupirs de détente bienheureuse, Clotilde leur livre la clé de l’énigme. Elle avait demandé à une de ses amies qui allait faire des courses en ville de lui rapporter un article depuis longtemps introuvable au village : de l’élastique pour soutien-gorge. L’amie revint en fin d’après-midi remettre sa commande, et refusa d’être remboursée, sous prétexte que cela ne coûtait que « *trois francs six sous* ». Une tasse de café réglerait cette affaire. Clotilde invita son amie à s’asseoir et alla verser les pommes de terre dans l’ollada* avant de préparer le café.

– C’est là que ça a du se passer ! Je devais toujours tenir l’élastique et machinalement j’ai dû la jeter dans l’ollada avec les patates...

Clotilde, main sur le cœur et le regard chaviré par une horreur rétrospective, s’exclame avec un rôle de reconnaissance pour le hasard bienveillant.

– Heureusement que ce n’est pas Medhi qui a hérité de cette fichue élastique ! Il serait allé le dire à Eugène ventre à terre et je préfère ne pas penser à ce qui ce serait passé !

Clotilde

Un doute vient brusquement l'assaillir. Yeux rétrécis par la suspicion elle exige de Gaston et Rémy de jurer sur sa tête de ne rien dire à personne, jamais !

Thérèse reproche sèchement à sa belle-fille d'imposer à son mari et à son fils ce genre de serment.

– C'est un pêché, tu le sais pourtant !

Sous le coup de l'émotion, Clotilde a oublié que Thérèse, si douce et discrète, devient intraitable dès qu'il s'agit de défendre ses principes religieux. Il ne lui reste plus qu'à s'excuser piteusement et ronger son frein quelques instants. Le temps de trouver la formule qui, sans froisser la susceptibilité de sa belle-mère, la mettra à l'abri d'une éventuelle trahison de son époux ou de la chair de sa chair. Finalement, la solution lui apparaît, limpide, évidente.

– Donnez-moi votre parole d'honneur, votre parole d'HOMME, que vous ne direz jamais rien à PERSONNE !

Rémy et Gaston ont le bon goût d'obtempérer sans s'insurger devant ce manque de confiance insultant.

La saison de rugby touche à sa fin. Le tournoi des six nations n'est plus qu'un souvenir et il ne reste, en ce début du mois de mars, que les retransmissions sur la chaîne

régionale de matchs amicaux entre équipes de moyenne importance. Ces retransmissions n'en sont pas moins assidûment suivies par les « piliers du front de mer », pour la plupart anciens rugbymen, à quelques exceptions près. Pouf appartient à ces exceptions mais n'en est pas moins un fanatique du ballon ovale et ne manquerait, pour rien au monde, les rendez-vous du samedi après-midi au café de la Plage, véritable QG des villageois. Joueurs et anciens joueurs se retrouvent, unis par la même passion, devant le petit écran. L'expression « petit » pour désigner la télé du bar relève de l'euphémisme tant les dimensions de l'appareil sont impressionnantes. L'engin constitue, outre l'orgueil légitime du patron, l'attrait principal de ce lieu de rencontre.

Ce samedi, peu avant quinze heures, les habitués sont déjà plus ou moins confortablement installés. Le brouhaha de voix viriles rend un grondement continu duquel fuse parfois une plaisanterie d'un goût douteux, saluée par des éclats de rire énormes, signe de la parfaite sérénité de ces instants. Les retardataires sont accueillis avec effusion et certains, avant de prendre place, se plaisent à imiter le geste du joueur montrant ses crampons à l'arbitre. Les plus âgés continuent de jouer à la belote sans se laisser déconcentrer par l'atmosphère surchauffée de la salle.

Un « Ah ! » de satisfaction annonce le coup d'envoi.

Installé devant Eugène et Médhi, Pouf a comme voisin un certain Jean, villageois de vieille souche, communément appelé « Jeannot ». Ce Jeannot a été dans sa jeunesse une force de la nature, véritable montagne de muscles devenue avec le temps une montagne de graisse. Sa voix raisonne comme une corne de brume prisonnière d'un caisson et semble exprimer une fureur perpétuelle. Le bonhomme s'exprime par des hurlements qu'un non averti jugerait terrifiants et auxquels pourtant nul ne prête attention. Chacun sait que derrière cette inquiétante apparence se cache une nature généreuse. Les amis de Jeannot se moquent souvent de la crainte que lui inspire son épouse, personne autoritaire et dotée d'une stature inversement proportionnelle à celle de son colosse de mari.

Un silence relatif accompagne les premières évolutions des joueurs. Sous le coup de l'excitation des premières passes, les fumeurs accélèrent leur rendement et un épais nuage de fumée envahit peu à peu la vaste salle. Cette nuisance tabagique ici n'en est pas une et les non-fumeurs ne songent pas à se plaindre de ce que l'on eut dénoncé, en d'autres lieux, comme une agression inacceptable à la santé d'autrui.

Le seul inconvénient à cette orgie de cigares et cigarettes est l'obligation de créer, à intervalles réguliers, un courant d'air glacial que chacun subit stoïquement sous peine de ne plus apercevoir l'écran TV qu'à travers un rideau blanchâtre.

Pouf est le premier à rompre le silence en demandant à Jeannot le nom du « noir » dont il trouve le jeu excellent. Jeannot rugit qu'il n'y a de « noir », ni dans une équipe ni dans l'autre. L'énormité de la réponse laisse Pouf interloqué, main tendue vers la télé.

– Mais enfin Jeannot, il y a un noir... en plus il joue dans l'équipe qui porte les maillots blancs ! Tu es myope ou quoi ?

La réplique est féroce.

– JE TE DIS QU'Y A PAS DE NOIR !
C'EST TOI QUI AS BESOIN DE
LUNETTES !

A partir de là l'intérêt du match se trouve relégué aux calendes grecques. Chacun a remarqué le joueur en question, sans toutefois être absolument certain de la coloration exacte de son épiderme. Le contraste de l'image est peut-être défectueux, et les gros plans sont rares.

Jeannot est têtue, Pouf aussi.

Eugène et Medhi se régaleront du spectacle qu'offrent les deux protagonistes et néanmoins amis. Pouf, fragile et précieux, face à Jeannot

plus massif et hargneux qu'un vieil ours, tous deux concentrés vers le même objectif : saisir l'instant fugitif qui, par un plan plus précis, donnera tort à l'autre.

Deux camps se forment. Y a-t-il oui ou non un « noir » dans l'équipe des blancs ? La question doit impérativement trouver sa conclusion avant l'épilogue. Dès que le joueur apparaît sur l'écran Pouf est pris de frénésie.

– LE VOILA ! LE VOILA !

Au fil des minutes un murmure de plus en plus approbateur conforte Pouf sans ébranler la conviction de Jeannot, qui étouffe les cris de victoire de l'adversaire sous la chape de remarques volontairement démoralisantes. « *Il rêve !* », « *Pauvre Pouf, il voit des noirs partout !* », « *Vous croyez que ça se soigne cette maladie ?* », et autres commentaires de la même veine qui laissent Pouf tétanisé sous les effets ravageurs d'une rage impuissante. Provisoirement muet, le garçon cherche un soutien auprès de Gaston installé à sa gauche et lui secoue violemment le bras. Gaston, victime du double handicap d'une vue brouillée par la fumée qui lui pique les yeux et un attachement maladif à sa tranquillité, tente mollement de calmer la révolte de Pouf.

Une séance éclair de respiration alternée rend à Pouf l'usage de la parole. Il hurle à la barbe de Jeannot, vautré bras en croix sur les dossiers

des chaises voisines qui, par voie de conséquences, sont celles de Pouf et de Gaston.

– TU PEUX HURLER JUSQU’A
DEMAIN, C’EST MOI QUI AI RAISON,
POINT FINAL !

Jeannot se contente de ricaner bruyamment. Satisfait de lui avoir cloué le bec, Pouf se rassoit, raide comme la Justice. La trêve dure le temps qu’apparaisse sur l’écran, en un gros plan magnifique mais hélas trop bref, une figure ébène à l’exotisme rehaussé par la blancheur du maillot. Pouf enfonce rageusement son coude dans la masse grasseuse qui l’ensevelit tout entier.

– ET CELUI-LA C’ÉTAIT QUOI, UN
ROUGE-GORGE ?

Jeannot ne daigne pas répondre et affiche le masque impénétrable d’un joueur de poker. Pouf ne se laisse pas abattre par tant de mauvaise foi, et continue de pister fébrilement le rugbyman coloré. Les caméras, il faut bien le dire, ne lui facilitent pas la tâche et semblent faire exprès de jouer à cache-cache avec le joueur concerné. Des jambes, un bras, une nuque, ne parviennent pas à trancher en faveur de Pouf ou de Jeannot. Mais l’opinion des « piliers du front de mer » est faite. Jeannot se trompe. Pourtant, aucun ne se résigne à porter l’estocade qui mettrait fin à une joute passionnante et rare. En effet, contrairement à

Jeannot qui adore énerver tout le monde en coupant les cheveux en quatre, Pouf ne s'investit jamais dans ce genre d'affrontements. A la curiosité d'un tel évènement vient s'ajouter le savoureux spectacle d'une gestuelle certes gracieuse, mais très éloignée de celle qui caractérise en général la colère du mâle.

Jeannot mime la plus parfaite indifférence et mâchonne une allumette dans le seul but de souligner le sourire moqueur qui étire sa bouche. Brusquement, un gros plan superbe se stabilise sur le joueur à la peau d'ébène et confirme, sans discussion possible, que Pouf a raison. En dépit de la criante vérité affichée sur l'écran, l'omerta villageoise perdure et nul ne pipe mot en attendant la suite.

Jeannot fait celui qui ne s'est aperçu de rien, détourne son regard de la télé pour le promener ici, là, et nulle part d'un air blasé. Pouf se dresse, doigt pointé vers la télévision.

– Et ça, c'est un martien ?

Toujours vautre en travers de son siège Jeannot soupire, répond en bougonnant comme s'il s'agissait d'un détail sans importance, qu'effectivement le joueur semble un peu plus bronzé que les autres, avant d'ajouter d'une air mi-figue mi-raisin :

– ... enfin, on dirait...

Tant de mauvaise foi n'est plus défendable. Une explosion d'exclamations outrées et de ricanements cyniques fait trembler les murs.

Pouf, la face illuminée des feux de la victoire, toise Jeannot avant de se rasseoir. Celui-ci, pas rancunier pour deux sous, lui tapote amicalement le dos de sa main immense, comme pour le féliciter de s'être si bien battu. Mais Pouf n'a pas l'entraînement de Jeannot à ce genre de combat et la colère continue de lui chauffer le sang. Il rêve de représailles mâtinées de cruauté, et lance sa flèche du Parthe d'une voix fielleuse.

– ... ça me fait de la peine de savoir que tu deviens myope mon pauvre Jeannot !

Jeannot éclate d'un rire carnassier et décoiffe d'une caresse brutalement affectueuse les cheveux soigneusement lissés de Pouf.

– C'était pour rire Homme !! Je voulais te faire marcher et toi tu es parti en courant !

Eugène enfonce l'estocade avant que Pouf ait eu le temps de répliquer.

– N'empêche qu'il avait raison le Pouf, il y avait bien un noir dans l'équipe des blancs !

Bras levés au ciel Jeannot se met à hurler en mimant l'exaspération.

– MAIS JE LE SAVAIS QU'IL Y AVAIT UN NOIR DANS L'EQUIPE DES BLANCS ! JE LE SAVAIS PARCE QUE JE L'AI VU AVANT TOUT LE MONDE !

Clotilde

Le tollé qui suit cette profession de parfaite mauvaise foi raisonne au-delà de la porte fermée, traverse la route, et va se perdre sur la plage jusqu'au bord des vagues.

Depuis que sa bru est motorisée, Thérèse a repris des habitudes religieuses abandonnées pour cause de rhumatismes. Une ou deux fois par semaine elle s'installe dans l'automobile de Clotilde pour s'en aller ouïr l'office du soir, en compagnie de Georgette, qu'aucune douleur ne dispense de marche à pieds mais qui profite de l'aubaine.

L'épouse de Stratège, chrétienne fervente et assidue, vient, sitôt qu'elle l'aperçoit, accabler Clotilde des marques attendrissantes de son amitié. Clotilde y répond de la même manière, avec la désagréable impression d'appartenir à la honteuse lignée de Judas. La candide Zoé ne soupçonne toujours rien du plan diabolique, ourdi contre son colonel de mari par celle-là même qui n'oublie jamais de demander des nouvelles de la santé du cher homme. Tandis que la colonelle rappelle pour la nième fois à Thérèse, qui connaît l'antienne par cœur mais ne se lasse pas de l'entendre, combien elle a été touchée par les visites quotidiennes de « *cette belle âme* » qui venait, « *par n'importe quel temps figurez-vous !* », lui apporter le réconfort de sa présence « *vraiment filiale* » et de « *son dévouement* »

Clotilde

sans faille » tout au long des mois où son mari a souffert d'un « *mal mystérieux* ». Clotilde souffre le martyre. Elle sait bien que même si les scrupules la poussaient, dans un moment d'égarement, à avouer la vérité à la colonelle, le gâtisme gentillet et la candeur naturelle de celle-ci l'empêcheraient d'en comprendre un seul mot. Tenaillée par le remord, Clotilde s'impose comme pénitence d'assister aux offices, plutôt que de distraire agréablement son attente en allant faire quelques emplettes ou rendre visite à une de ses nombreuses amies.

Ces messes dites « *ordinaires* » sont célébrées chaque jour en fin d'après-midi et ne rassemblent autour de l'autel qu'une dizaine de femmes, dont l'âge vénérable attribue à la quadragénaire Clotilde le statut d'adolescente.

Le rituel de l'attente est aussi immuable que celui de la célébration. Le prêtre se prépare dans la sacristie, une vieille moins percluse que les autres installe l'autel, l'assistance se raconte les derniers potins à voix basse.

Assise entre Thérèse et Zoé, Clotilde fait semblant d'écouter les incohérences de la colonelle tandis que Georgette, blottie de l'autre côté de Thérèse, égrène son chapelet avec la discrétion d'une abeille furieuse. Les fleurs de l'autel exhalent les parfums d'un printemps dont la lumière tombe à flots à travers les vitraux multicolores. La Saint Jean sera fêtée

dans un mois et les jours n'en finissent pas de mourir. L'heure est paisible. Bercée par les babillages de Zoé, Clotilde ne tente pas de lutter contre la torpeur qui l'envahit peu à peu.

Brusquement, une violente déflagration ébranle les murs. Les glapissements terrifiés de la petite assemblée accompagnent le leitmotiv d'une voix chevrotante qui sanglote « *C'est la guerre ! C'est la guerre !* ».

Hormis Clotilde née après la seconde guerre mondiale, l'étrange crainte d'un bombardement ne déconcerte aucune de ces dames, dont l'enfance fut hantée par les récits déchirants de la Grande Guerre, et l'âge adulte malmené par la sombre tourmente de 39-45. Les ombres redoutables d'un passé jamais oublié ressurgissent spontanément à la surface des vieilles mémoires. Chacune se lamente à qui mieux mieux, jusqu'à ce que Clotilde reprenne ses esprits et se dresse d'un bond, entraînant Zoé frénétiquement accrochée à son cou.

– Calmez-vous ! C'est sûrement un avion à réaction qui a dû passer trop près, ce n'est rien !

Même si sa conviction enrayer la panique, chaque vieille continue de retenir son souffle comme si l'église était la cible d'un ennemi invisible, et que leur dernière heure venait de sonner.

Clotilde oblige Zoé à se rasseoir et attend que la colonelle, aussi raide et immobile qu'un

Clotilde

manche de pioche, retrouve l'agitation nerveuse et les tics multiples qui la caractérisent, indiquant ainsi qu'elle a retrouvé son calme. Thérèse et Georgette, admirables de sang-froid, dominant leur frayeur en se tenant bras dessus bras dessous, lèvres collées à la petite croix de leur chapelet, prêtes à affronter la mort avec l'abandon des premiers chrétiens dans les arènes païennes.

Scandalisée par le je-m'en-foutisme du prêtre qui n'a pas cru bon de venir rassurer ses ouailles, Clotilde esquisse un semblant de génuflexion et se dirige vers la sacristie à toute vitesse. Contrairement à Thérèse qui voue une vénération aveugle aux serviteurs de Dieu, Clotilde les juge fainéants, pique-assiette et faiseurs d'embrouilles. Mais son taux d'adrénaline tombe en chute libre devant le spectacle qu'elle découvre derrière la porte entrebâillée. Étalaé à terre dans ses habits de cérémonie, le prêtre ressemble à un gisant. Les vitres de la petite fenêtre ont volé en éclats et recouvrent le malheureux qui, malgré des yeux grands ouverts, ne donne aucun signe de vie.

Fortement impressionnée, Clotilde s'agenouille près de celui qu'elle venait recouvrir de son opprobre.

– Monsieur le curé ?... Monsieur le curé ?...
Vous allez bien ?

Clotilde

Le gisant, dont le visage semble avoir été la proie d'un chat sauvage, s'anime.

– Où je suis ?

Clotilde époussette nerveusement les vêtements du brave homme, qui n'est pas encore en état de se relever.

– Vous êtes dans la sacristie monsieur le curé. Il y a eu un grand bruit, comme un coup de canon... mais je ne sais pas ce qui s'est passé !

Toujours allongé à même le sol, le curé annonce avec un calme olympien qu'il est sourd. Clotilde se désole quelques brèves secondes en silence, puis l'invite à se relever en hurlant.

– APPUYEZ-VOUS SUR MOI
MONSIEUR LE CURÉ, JE VAIS VOUS
AIDER !

Outre qu'il est en état de choc et sourd comme un pot à cause de la déflagration, le prêtre n'est guère plus jeune que ses fidèles de la messe du soir. Ce n'est qu'après un effort laborieux et épuisant que Clotilde parvient enfin à l'asseoir sur une chaise.

Debout sur le pas de porte de la sacristie, les plus hardies, qui n'ont pas eu le cœur de périr sous les feux de l'ennemi sans savoir auparavant ce qu'il était advenu de leur bien-aimé pasteur, se désolent devant le spectacle d'un serviteur de Dieu ensanglanté et chancelant. Pourtant,

Clotilde

derrière ce désarroi de circonstance, perce une sorte d'excitation joyeuse. Le petit troupeau commence à trouver l'aventure passionnante.

Eugène entre chez Clotilde. Thérèse est seule et crochète, assise près de la fenêtre.

– Alors Thérèse, à ce qu'il paraît que la Berthe a failli vous pulvériser le curé avec ses bouteilles de gaz ?

La nouvelle de l'incident, survenu la veille, a fait le tour du village à la vitesse de la poudre, grâce à Clotilde qui, choquée par l'évènement, n'a eu de cesse d'informer ses amies les plus proches. La suite n'a plus été qu'une question de coups de téléphone judicieusement répartis.

A l'heure du drame Eugène et Medhi, absorbés par une partie de belote au café du Front de Mer, ne tressaillirent même pas au vacarme de l'explosion. A cheval sur une chaise, Jeannot déclara avec une tonitruante autorité que cette déflagration venait d'un canon anti-grêle mal réglé. Ces explications sommaires suffirent à satisfaire les plus curieux, jusqu'à ce que le patron, après un appel téléphonique, annonce d'une voix placide que les bouteilles de gaz de la Berthe venaient de « *péter* » et que « *moins fève que le curé y passe...* ».

Dévorés de curiosité, Eugène et Medhi n'hésitèrent pas à assumer l'humiliation d'une

Clotilde

défaite, pour s'en aller le plus vite possible aux nouvelles. Ils allèrent constater de visu l'étendue du désastre, mais l'heure tardive avait vidé les lieux du moindre badaud. Le sacrifice d'une victoire à la belote ne leur servit à rien, et ils durent attendre le lendemain pour s'en aller glaner les détails sur l'accident.

Thérèse répond du bout des lèvres à Eugène.

– Il y a eu plus de peur que de mal.

Le vigneron ne se laisse pas décourager par la fraîcheur de l'accueil et dit combien il a été impressionné par l'étendue des dégâts.

– Avec Medhi on n'en revenait pas !!!

Thérèse compte les mailles de son napperon sans lever les yeux de son ouvrage. Eugène fait celui qui ne comprend pas, demande d'un ton détaché où est Clotilde, et s'installe sans vergogne dans un fauteuil. L'accélération du crochet jouant habilement avec le fil de coton, est le signe discret de l'agacement de la vieille femme. Thérèse répond sèchement que Clotilde ne va pas tarder et, toujours sur le même ton, invite Eugène à l'attendre devant une tasse de café. Celui-ci continue à faire semblant de ne pas comprendre que Thérèse préférerait le voir ailleurs, et accepte en étalant largement ses jambes puissantes d'ancien pilier de rugby.

– C'est pas de refus !

Clotilde

Thérèse range posément ses affaires sous l'œil paternel d'Eugène, qui l'observe tel un gros chat ravi d'avoir trouvé une souris pour le distraire. La mère de Gaston étouffe un soupir agacé, se lève précautionneusement à cause de ses douleurs et disparaît dans la cuisine. Tandis qu'elle verse l'eau dans la cafetière électrique, la voix de Medhi raisonne dans l'entrée.

– Et alors Eugène, tu es tout seul, il n'y a personne ?

Thérèse cale la cafetière sur son support en marmonnant rageusement, et préfère attendre dans la cuisine que le café soit prêt à servir. Ces deux-là savent mieux que personne l'induire en tentation, et le mauvais coup qu'ils préparent va lui demander toute sa force d'âme pour ne pas succomber à la colère qui lui échauffe déjà le sang.

Les deux hommes sirotent leur café devant une Thérèse plus silencieuse et énigmatique que le sphinx d'Égypte. Medhi fait semblant de découvrir l'absence de Clotilde. Sans lever les yeux de son ouvrage Thérèse répète ce qu'elle a déjà dit à Eugène un peu plus tôt, « *Clotilde ne va pas tarder* », ni plus, ni moins. Le vieil homme lance un regard découragé à Eugène. Il connaît assez Thérèse pour savoir qu'il ne tirera rien d'elle mais Eugène, d'un mouvement de tête

aussi éloquent qu'imperceptible, l'invite à insister.

– A ce qu'il paraît que le curé a attrapé une trouille monumentale ?

Thérèse réplique froidement :

– C'est lui qui te l'a dit ?

Medhi affiche une compassion qui déclenche de furieuses démangeaisons dans la main de Thérèse. Inconscient de la tempête qu'il soulève et du danger qui le guette, Medhi continue ses investigations.

– Non, non le curé ne m'a rien dit ! Je ne l'ai même pas vu d'ailleurs ! Mais c'est ce que tout le monde raconte ! Si toi tu me dis que ce n'est pas vrai je te croirai... tu te trouvais sur place non ?

Le vieil homme laisse passer quelques secondes avant de se pencher vers Thérèse, toujours aussi peu coopérative.

– Comment ça c'est passé exactement ?

Tant d'hypocrisie et de malsaine curiosité scandalisent l'angélique Thérèse.

– Si au lieu de traîner au café comme des sans-dieu que vous êtes vous étiez venus à la messe, vous le sauriez ce qui s'est passé !

Dans certaines situations épineuses, Medhi est capable d'une mauvaise foi déconcertante.

– Tu oublies que je suis musulman !

Clotilde

La stupeur scotche Eugène dans son fauteuil, tandis que Thérèse succombe à une fureur toute païenne.

– MUSULMAN TOI ? PREMIERE NOUVELLE !

Medhi réalise trop tard qu'il a dépassé les bornes et se tasse dans son fauteuil. Légèrement penché vers lui, Thérèse le houspille d'une voix cinglante, métallique, méconnaissable.

– Tu t'empiffres de cochon chaque jour que Dieu fait, jambon, boudins, pâtés, sans parler de l'ollada de Clotilde, tu essuies même la casserole avec du pain pour ne pas en perdre !!! Tu bois du vin à tire-larigot, les pastis que tu ingurgites sont tellement épais qu'on dirait du lait !!! ET TU AS LE CULOT DE DIRE QUE TU ES MUSULMAN ???

Si Eugène reste sans voix devant cette Thérèse dont il ne soupçonnait pas l'existence, le silence de Medhi est d'une autre nature. Il connaît bien la vieille amie et sait qu'une fois le calme revenu le remords la tenaillera. Thérèse se reprochera amèrement de s'être laissée aller de la sorte. Bien que sa colère et ses reproches soient justes et mérités, cela ne changera rien à l'affaire et Medhi le sait bien. Thérèse culpabilisera. Il affiche une mine affligée qui, plus tard, aggravera davantage les scrupules de Thérèse. Pour l'heure la colère enflamme encore ses joues et elle toise Medhi, qui se garde

Clotilde

bien de piper mot. Finalement, Thérèse se tait, saisit les verres vides et disparaît dans la cuisine afin de ne plus avoir à subir la présence des deux hommes.

Eugène en profite pour conseiller à Medhi de trouver des répliques plus intelligentes avec Clotilde, sous peine de devoir s'en retourner bredouilles.

– Ce serait dommage !

Clotilde fait son entrée, chargée comme un baudet d'une razzia à la supérette. La vue des deux hommes à une heure aussi inhabituelle l'inquiète. Elle demande d'une voix altérée lequel est malade. Eugène et Medhi n'ont pas le temps d'ouvrir la bouche, que Thérèse répond de la cuisine que s'ils sont malades, c'est de curiosité.

Clotilde rejoint sa belle-mère qui la met en garde.

– Ils sont venus pour se moquer de ce malheureux curé et de nous par la même occasion. Si tu savais ce que Medhi a eu le culot de me dire ? Surtout ne parle pas de l'explosion, ça leur ferait trop plaisir ! Moi, je préfère rester ici plutôt que d'entendre leurs bêtises.

C'est la première fois que Clotilde voit sa belle-mère aussi volubile. Elle la rassure, inquiète de la voir si agitée.

– Je ne suis pas si bête enfin mamà ! Je sais me taire !

Clotilde rejoint les deux hommes sans voir Thérèse lever les yeux au ciel en soupirant.

– Alors, vous êtes venus tenir compagnie à la mamà ?

Medhi répond d'un grognement. Eugène se frotte le menton.

– Oui et non...

Clotilde fronçe les sourcils.

– Comment ça oui et non ?

Eugène ouvre les bras, fait celui qui ne sait plus à quel saint se vouer.

– Qu'est-ce que tu veux, tout le monde y va de son histoire depuis cette explosion ! Alors, comme on sait que toi et Thérèse vous étiez sur les lieux, on s'est dit qu'avec vous on saurait exactement ce qui s'est passé. Vous n'êtes pas des femmes à faire des romans, on peut vous faire confiance ! Mais Thérèse a eu l'air de croire qu'on avait une idée derrière la tête. Elle a même engueulé ce pauvre Medhi, je me demande encore pourquoi !

Le piège est grossier, mais Clotilde y tombe tête la première et chuchote d'un air effaré que sa belle-mère est incapable d'une chose pareille.

Medhi a juste le temps de hocher la tête que Thérèse, apparemment calmée, fait son apparition et s'installe dans son fauteuil en se remettant à crocheter paisiblement. Clotilde s'éclaircit la voix pour lui demander gentiment si c'est vrai qu'elle a eu des « *mots* » avec Medhi.

Thérèse confirme sans que ses doigts, déformés par l'arthrite, cessent leur travail.

Eugène, raconte l'aparté en arrondissant habilement les angles les plus pointus. Légèrement ébranlée par la déroutante profession de foi de Medhi, Clotilde bafouille que si cela paraît étrange, nul ne peut nier que Medhi est musulman. Elle se tourne vers sa belle-mère pour lui reprocher, avec tact, cet accès de sectarisme.

– Vous, toujours si calme, si posée, si gentil...

Thérèse la fait taire avec une brutalité qui laisse Clotilde bouche bée.

– Si monsieur Medhi n'avait pas passé soixante ans de sa vie à nous traiter de colonialistes chaque fois qu'on avait le malheur de prononcer le mot « *arabe* » devant lui, je ne me serais pas autant énervée !

La vieille femme plonge un regard explicite dans les yeux de sa belle-fille.

– Si tu crois qu'ils sont venus nous faire une visite d'amitié tu te trompes ! Jette-les dehors, ils ne méritent pas mieux ces sans-dieu !

Clotilde n'avait jamais vu Thérèse dans un tel état. Il ne reste rien de la femme douce, patiente et bonne qu'elle a toujours connue. Est-ce bien sa belle-mère qui l'invite de cette voix cinglante, presque méchante, à mettre leurs amis à la porte ? La surprise de cette découverte endort

sa méfiance toujours en alerte dès qu'elle se trouve en présence d'Eugène. Elle se tait, les neurones momentanément anesthésiés.

Conscient de ce moment de faiblesse, Eugène en profite pour entrer en action.

– Elle est énervée ! Hè Thérèse que vous êtes énervée ? C'est sûrement le contrecoup de la frayeur que vous avez attrapée hier... avec cette explosion... ça a dû être terrible non ?

Telle une carpe trop gourmande Clotilde avale l'appât, l'hameçon, et la ligne tout ensemble.

– Depuis le temps qu'on lui disait à la Berthe que ses bouteilles de gaz étaient dangereuses, mais elle est plus têtue qu'une mule !

Eugène se cale dans son fauteuil en réprimant un soupir de satisfaction. Que la suspicieuse Clotilde se laisse aussi facilement berner, malgré les appels du pied de sa belle-mère, est une aubaine inespérée qu'il est bien décidé à exploiter jusqu'à plus soif. Il réplique que la Berthe est dangereuse, surtout pour les autres !

– ... ça oui, mais par pour elle ! A part le mur de son jardin, elle n'a eu aucun dégât la Berthoune. La sacristie par contre, bonjour la catastrophe, un obus n'aurait pas fait mieux !

Au risque d'encourir de nouvelles foudres de Thérèse, Medhi ne résiste pas au plaisir d'ajouter son grain de sel.

Clotilde

– Et le curé ? Pauvre homme ! Il a failli y passer à ce qui paraît... c'est vrai ?

Mais Thérèse ne dit rien et se contente de soupirer en hochant la tête, lorsque Clotilde se lance dans le détail des moments difficiles qu'elle a vécus la veille.

– Bien sûr que c'est vrai ! Si vous l'aviez vu, j'ai cru qu'il était mort ! Il était étalé par terre, plein de sang de partout et les yeux ouverts comme deux soucoupes !

Ses mains potelées jointes sous le menton, elle ajoute d'un ton rêveur qu'en y réfléchissant, ce sont ces yeux grands ouverts qui l'ont le plus impressionnée.

– On aurait dit des yeux de lapin ! Rien que d'y penser j'en ai la chair de poule.

Medhi commente ces bouleversantes confidences avec une compassion navrée.

– Au fond, il est resté idiot de peur ?

Clotilde approuve mollement ce point de vue un tantinet choquant.

– Si on veut. C'est vrai qu'il était comme idiot... et en plus le bruit l'a rendu sourd comme un pot !

Eugène se dresse, apparemment catastrophé.

– Alors c'est vrai, il est sourd ? Le curé est sourd ? Je ne voulais pas le croire !

Toujours sans méfiance, Clotilde le rassure. D'après le médecin, c'est une surdité provisoire

Clotilde

qui devrait s'estomper en quelques jours. S'il y a des séquelles, elles seront insignifiantes.

Eugène se donne le temps de jauger les deux femmes avant de continuer. Thérèse semble redevenue elle-même, c'est à dire parfaitement maîtresse de ses nerfs, tout danger est donc écarté de ce côté-là. Quand à Clotilde son air innocent prouve que, contrairement à sa belle-mère, sa méfiance est toujours endormie. Le vigneron ne laisse rien paraître de sa jubilation et se gratte le crâne comme s'il avait un problème.

– Et comment vous allez faire en attendant ?

Clotilde écarquille les yeux.

– Comment ça qu'est-ce qu'on va faire ? On va attendre pardi, qu'est-ce que tu veux faire d'autre ?

Contrairement à Eugène qui joue son rôle à la perfection, Medhi doit se mordre la langue jusqu'au sang pour ne pas éclater de rire.

– Hé oui ! Vous allez devoir mettre en place une installation provisoire !

La naïveté de Clotilde est exceptionnelle et certainement le contrecoup des événements de la veille. Eugène fait durer le plaisir.

– Les confessions, pauvre malheureuse ! Tu ne réalises pas que ceux qui ont l'habitude de vider leur sac régulièrement, risquent une dépression nerveuse carabinée à force de parler

Clotilde

à un curé qui n'entend rien de ce qu'ils racontent !

Le vigneron devient pathétique pour dénoncer une situation qui, de grave, va devenir tragique si aucune solution n'est apportée rapidement.

Clotilde n'ose pas avouer qu'elle n'avait pas envisagé le problème sous cet angle. Sa dernière confession remonte à son mariage, célébré vingt-six ans plus tôt, et ne lui a laissé que le vague souvenir d'une corvée incontournable.

Medhi jubile en entendant Eugène déclarer, devant une Clotilde attentive à l'extrême, qu'il ne voit qu'une solution pour sortir de l'impasse.

– Enregistrement sur cassette que le curé pourra entendre grâce au bigorneau collé aux oreilles, avec le son plein gaz !

Eugène conclue avec une mine faussement dubitative que cette formule « réglerait les urgences ». Ensuite, il ne lui reste qu'à se taire et profiter du spectacle. Les cogitations de Clotilde se lisent sur son visage aussi bien que dans un livre ouvert. Il semble que l'image du vieux curé entendant les confessions de ses paroissiens avec un walkman sur les oreilles ait du mal à passer. Medhi et Eugène savourent ces instants avec délectation. Même en rêve ils n'auraient jamais imaginé que la plaisanterie dépasse aussi largement leurs espérances.

Clotilde

Tout en jouant machinalement avec le collier de pacotille qui orne son cou, Clotilde avoue ses doutes.

– Je ne crois pas que le curé soit d'accord. Il est vieux, ce genre de truc ça ne lui plaira pas...

Eugène et Medhi protestent en chœur. Clotilde doit faire comprendre au saint homme qu'il n'y a pas d'autres moyens pour aider ses paroissiens ! Comment vont réagir les plus fragiles de ces malheureux, victimes indirectes d'une explosion diabolique ?

Ils en font trop. L'instinct de conservation de Clotilde reprend du poil de la bête. Peu à peu son sang s'accélère, la colère arrive à la vitesse d'un cheval au galop et balaye les dernières traces d'une naïveté exceptionnelle. Après une journée passée à discuter de l'incident de la veille avec des interlocuteurs compatissants, Clotilde a oublié que Medhi et Eugène ne comptent pas dans cette rassurante catégorie. En d'autres circonstances elle aurait immédiatement flairé le piège. Ses souvenirs d'enfance sont jalonnés de scènes pénibles au cours desquelles Eugène tournait déjà en dérision ce qui la chagrinaient ou l'émouvait.

Aujourd'hui, rien n'a changé. Eugène s'obstine à considérer anodin ce qu'elle juge tragique et, suprême humiliation, reste parfaitement impassible à des accès de colère qui terrifient tout le monde. Pire ! Il se permet

de lui tenir tête, de hurler plus fort qu'elle, et d'avoir parfois le dernier mot. Chacun a sa croix sur cette terre, Clotilde reste persuadée qu'Eugène est la sienne.

Trop occupé à jouir de la situation, l'intéressé ne remarque pas l'apparition chez Clotilde de signes avant-coureurs d'un orage très violent. Par exemple le plissement des paupières ou les lèvres pincées jusqu'à n'être plus qu'un mince trait sous le nez. Eugène ne voit rien et continue de plaider pour le bien-fondé de sa proposition qui, si elle se réalise, élèvera le statut d'une plaisanterie ordinaire à celui de Grand Art.

– Remarque, si le curé à une dent contre les walkmans, il y a la solution du porte-voix. Mais c'est moins discret et pour certaines confessions ça risque de...

Un hurlement féroce brise son envolée.

– BANDIT !

Medhi lorgne d'un oeil inquiet du côté de Thérèse. Mais Thérèse reste impassible et compte les points de son ouvrage comme si rien ne se passait autour d'elle. Sans doute sa façon à elle de punir Clotilde de n'avoir pas voulu l'écouter. Rassuré, Medhi se dresse discrètement afin de ne rien perdre de la scène la plus importante du scénario.

Eugène simule une stupeur douloureuse mais n'a pas le temps de protester que Clotilde se lève, un doigt vengeur pointé vers la sortie.

– CRAPULES ! DEHORS ! DEHORS TOUS LES DEUX ! SINON JE VOUS ASSOMME AVEC LA PREMIERE CHOSE QUI ME TOMBE SOUS LA MAIN !

Contrairement à Medhi qui obéit avec la vélocité d'une souris, Eugène fait front à la tornade. Bras tendus, mains ouvertes paumes en l'air en signe de bonne foi, il proteste d'une voix hypocritement navrée. Clotilde le fait taire, l'index toujours pointé vers la sortie.

– ARRETE DE ME PRENDRE POUR UNE COURGE ! BANDITS ! CRAPULES ! DEHORS TOUS LES DEUX ! DEHORS !... ET NE REMETTEZ PLUS LES PIEDS CHEZ MOI !... JAMAIS !

Dans sa précipitation à vider les lieux Medhi ne parvient pas à ouvrir la porte et se retrouve dans l'œil du cyclone.

– ET TOI LE « *MUSULMAN* », VA COMMENCER LE RAMADAN ! C'EST TOUTE L'ANNÉE QUE TU VAS LE FAIRE, PARCE QUE LES PETITS PLATS QUE JE TE PORTAIS, TU PEUX Y FAIRE UNE CROIX DESSUS !

Nullement impressionné, Eugène ajuste nonchalamment son pull-over et affiche un grand sourire qu'il ne juge plus nécessaire de

dissimuler. Sa face réjouie transporte Clotilde aux combles de la fureur. Debout devant sa porte grande ouverte, elle alerte le voisinage en hurlant à s'en écorcher la glotte.

Medhi sort le premier, contrarié à l'extrême par les temps de vaches maigres qui s'annoncent. Eugène franchit la porte le front haut, non sans avoir stoppé l'envolée lyrique de l'amie d'un ton goguenard.

– Je m'en vais ! Sinon, à force de crier comme ça, tu vas finir par te péter une veine et ça me ferait de la peine !

Son éclat de rire se perd dans le fracas de la porte violemment rabattue.

Medhi boude en piétinant le trottoir.

– Si j'avais su que ça finirait comme ça, je t'aurais laissé venir tout seul.

Eugène envoie une bourrade affectueuse au vieil ami et le retient avant qu'il ne s'étale sur le trottoir, déséquilibré par cette marque de virile complicité.

– Ne t'en fait pas Homme ! La Clotilde, c'est pas le genre à se venger sur le manger ! Tu peux être sûr et certain que dès qu'elle fera quelque chose de bon tu auras ta part, comme d'habitude. La seule différence c'est qu'elle te la fera porter par Gaston, histoire de te faire voir qu'elle est toujours en rogne. En fin de compte, tu y gagneras en tranquillité.

Gaston apparaît en poussant son vélo chargé des outils de la terre. Eugène l'informe en s'esclaffant bruyamment de quelle manière sa tendre moitié vient de les jeter à la porte.

– Si tu l'avais vue ! Elle était furax !

Gaston manifeste sa contrariété d'un léger haussement d'épaules.

– C'est malheureux quand même cette maladie que tu as de me l'énerver pour un oui et pour un non ! Chaque fois qu'elle attrape un coup de sang elle ne ferme pas l'oeil de la nuit et moi non plus, forcément. Tu es pénible Eugène... Excuse-moi de te le dire, mais tu es pénible !

Eugène balaye d'une claque affectueuse la nuque du brave Gaston.

– Arrête de t'en faire Homme ! Fais-lui ingurgiter une double dose de somnifères, ça te la mettra hors circuit pendant au moins vingt-quatre heures et à toi ça te fera des vacances !

Gaston ouvre la porte de sa cave d'un air résigné.

– Ecoute Eugène, si je ne te connaissais pas aussi bien je finirais par croire que tu as mauvais fond.

Eugène abandonne Gaston et passe un bras autour des fragiles épaules de Medhi.

– Ici, si ça continue comme ça, on ne pourra plus ouvrir la bouche sans se faire jeter comme un malpropre !

Clotilde

Medhi est encore trop contrarié pour réagir. Les propos rassurants d'Eugène ne l'ont pas convaincu, et il se demande combien de temps la rancune de Clotilde le privera de ses plats préférés.

Les deux amis rejoignent le QG des « piliers du front de mer ». Là-bas, dans l'ambiance chaleureuse et la brume tabagique du grand café, un auditoire de connaisseurs appréciera, sans voir le mal là où il n'est pas, le récit détaillé d'une innocente plaisanterie qu'Eugène distillera au compte-gouttes, histoire de faire durer le plaisir. Le nom de la victime ne sera révélé qu'après un suspens haletant, quand l'agacement prendra le pas sur la curiosité.

A la perspective de ces moments de pur bonheur, Eugène oublie les rhumatismes de Medhi et accélère le pas. Le vieil homme le rappelle à l'ordre en gémissant.

– Mais où tu vas à cette vitesse Eugène ? Si tu veux me tuer assomme-moi, ce sera plus rapide !

Le crépuscule teinte de violet les montagnes, les rochers et la mer, la paix du soir enveloppe le petit village catalan, déjà l'étoile du berger brille dans le ciel.

Eugène hume l'air à pleins poumons, il se sent bien.

Clotilde

– Tu crois que demain il fera beau ?

Médhi émet un grognement agacé car son dos lui fait mal et ses jambes aussi. Il a hâte de se retrouver assis devant un bon pastis et se fiche comme d'une guigne du temps qu'il fera le lendemain.

FIN

LEXIQUE

BADAD : Simplet

BARBAYOT : Menton ou, vulgairement, intelligence. « *Il s'en va du barbayot** », il perd la raison.

BASTROUSSE : (Intraduisible littéralement, se rapproche de gourde, idiotie)

BONYETES : Beignets catalans frits dans l'huile

CANASTROU : Tête (expression populaire)

CANYAS : Canicule

CARDINE : Chardonneret

COLLA : Groupe d'ouvriers, attroupement de personnes.

CABOURDE : Folle (expression populaire)

ENCANTAT : Enchanté

FRIGOLETTE : Thym

NINE : fillette (expression affectueuse dans le texte)

OLLADA : soupe catalane

PARDALS : Moineaux

PEGUEUSE : Poisseuse

RAPIA : Avare

XIMPLET : Innocent